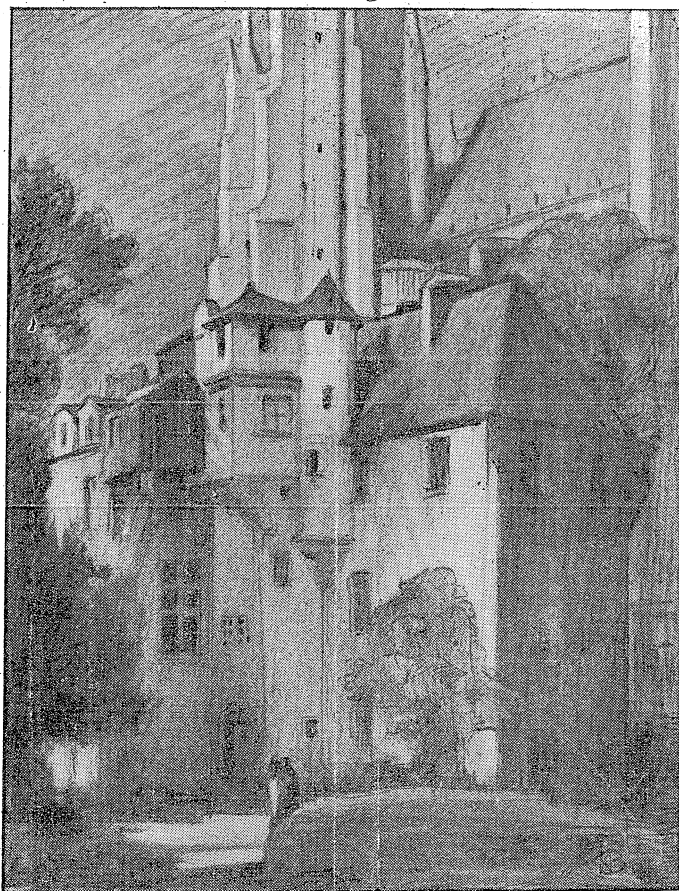


J. BRUSSON et D. DURET



LA CATHÉDRALE de NANTES

Ouvrage orné de 72 illustrations

Imprimerie Roumegoux et C^{ie}, Savenay

1933

La Cathédrale

de Nantes

72515

J. BRUSSON et D. DURÉT

LA CATHÉDRALE de NANTES

Ouvrage orné de 72 illustrations

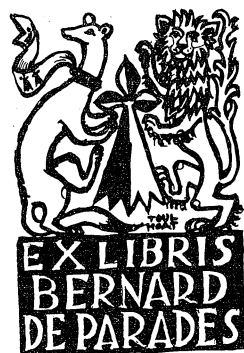
Imprimerie ROUMÉGOUX et C^{ie}, Savenay

1933

BIBLIOTHÈQUE
QUIMPER
DIOCESAINE

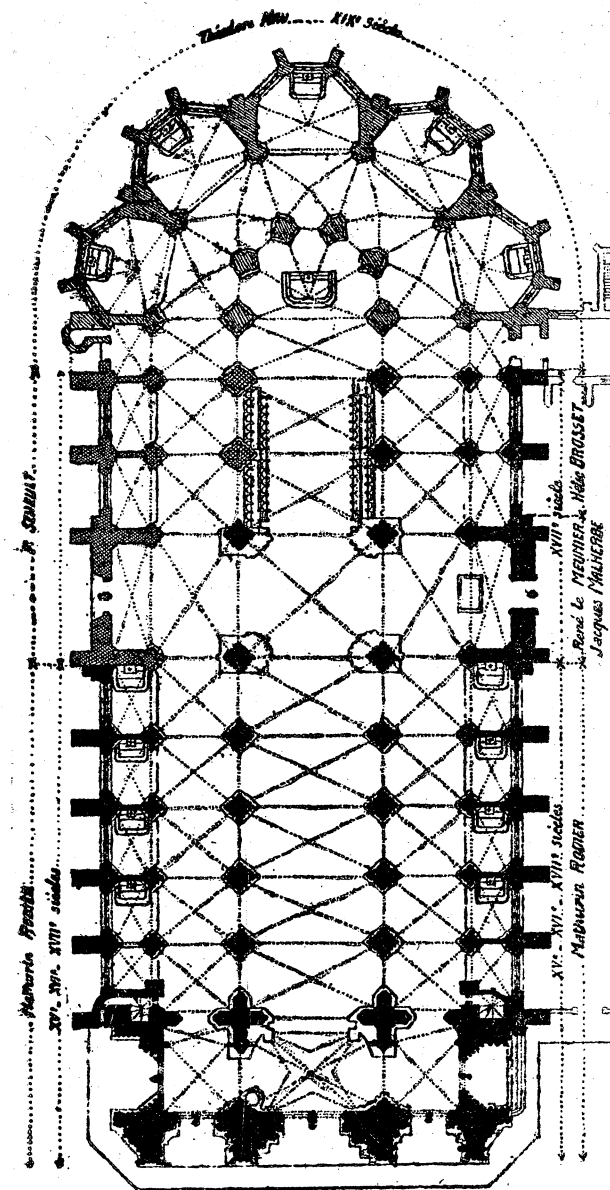
Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2016



NIHIL OBSTAT
2 januarii 1933
A. BOURDEAUT.

IMPRIMATUR
Nannetis, 2 januarii 1933
L. LEMOINE.



Plan général de la Cathédrale.

AVANT-PROPOS

La cathédrale de Nantes n'est pas assez connue. Certains manuels savants d'architecture, quelques livres d'art la citent parfois, pour mémoire, parmi les œuvres du XV^e siècle finissant, mais comme on fait d'une œuvre banale et d'un intérêt médiocre. On y chercherait vainement une description détaillée, une appréciation élogieuse. On oublie son nom dans la liste traditionnelle des grandes cathédrales.

C'est une injustice qu'il convient de réparer. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'elle mérite un rang d'honneur et qu'elle est un des édifices les plus remarquables de son époque. Bien que bâtie en deux campagnes très éloignées l'une de l'autre, elle garde une unité, une pureté de style, une harmonie de lignes que possèdent bien peu de monuments du XV^e siècle. Ici, point de recherche et de fantaisie outrancière dans la décoration, point de combinaisons savantes dans la disposition du plan, dans l'ordonnance de la construction, mais la réserve, la pondération, la sobriété, le goût exquis, si chers aux grands maîtres d'œuvres du XIII^e siècle. C'est ce qui donne à la cathédrale de Nantes cet aspect de vigueur et de noblesse qui la caractérise et qu'on ne retrouve, au même degré, nous osons le dire, dans aucune œuvre contemporaine.

Déjà, dès le XVII^e siècle, le voyageur-archéologue Dubuisson-Aubenay admirait cette église « si ault élevée que l'on la voit de toutes parts à la campagne et semble une citadelle imminente ». Citadelle si l'on veut, mais à l'aspect tranquille et débonnaire. Dominant la large et plantureuse vallée où la Loire étale ses eaux paresseuses, sa haute et fière silhouette se dresse, au milieu des vieilles maisons qui se blotissent autour d'elle, comme une protection, et

non comme un défi. Et de loin, dômes, tours et clochers semblent la révéler comme une aïeule.

Non contents d'en décrire le charme et la beauté, nous nous plairons, dans cette étude, à évoquer son histoire, qui se confond avec celle de la Cité, de l'Eglise de Nantes et du Duché de Bretagne. Nous dirons les jours anciens où les multitudes croyantes, les évêques, les princes et les artistes se succédaient à la tâche dans un travail ardent et passionné afin de la rendre plus belle. Et là encore, nous verrons que ses fastes sont aussi glorieux que ceux des monuments les plus célèbres.

Que ces modestes pages, en faisant connaître et aimer notre cathédrale, la rendent plus chère encore à Nantes et à la Bretagne ; qu'elles contribuent à lui donner la place qu'elle mérite dans l'estime et l'admiration de tous les amis de l'art.

J.-B. R. — D. D.

I

HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE

CHAPITRE I

La Cathédrale du VI^e siècle et le Baptistère

L'antique cité des Nannètes reçut vraisemblablement l'Evangile dans le courant du III^e siècle. Saint Clair, son premier évêque, envoyé par le pontife romain, apportait avec lui le clou qui avait fixé à sa croix l'une des mains de saint Pierre. Pour y déposer cette précieuse relique, il édificia, nous assure la légende contenue dans un bréviaire du XV^e siècle (1), un oratoire qu'il dédia aux bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Cet oratoire fut-il bâti sur l'emplacement actuel de la cathédrale de Nantes ? Nul ne saurait le prouver. Ce qui demeure certain, c'est que les cathédrales successives de la ville de Nantes ont toujours été dédiées à saint Pierre et à saint Paul. D'autre part, la légende citée du XV^e siècle assure que l'on conservait le clou apporté par saint Clair dans la même « basilique » où il avait été déposé (2).

De la légende, écrite ou orale, nous passons à l'histoire en disant que dès le IV^e siècle, la communauté chrétienne éleva, dans la partie orientale de la ville, une première église proprement dite, sous laquelle étaient creusées trois petites cryptes, et qui devait durer jusqu'au temps de Clovis, fils de Clovis.

Cette basilique ne tarda pas à devenir insuffisante pour le nombre croissant des fidèles ; il fallut songer, au VI^e siècle, à rebâtir sur un plan plus vaste. Autour du premier sanctuaire, l'Evêque Evhemerus II (527-549) jeta donc

(1) Bibliothèque municipale de Nantes (mss. 25).

(2) Ce clou fut vénéré dans la cathédrale de Nantes jusqu'à l'époque des guerres de religion où il disparut.

les fondements d'une grande église, nous dit toujours le manuscrit du XV^e siècle. Il poussa même assez avant la construction puisque, au dire de Fortunat, évêque de Poitiers, « il éleva le comble de l'église et la mit sous un seul toit » (1). Saint Félix (540-582), successeur d'Evhémérus, l'acheva et la décora avec magnificence.

Fortunat s'est plu à chanter dans ses « Carmina » l'œuvre grandiose de son ami Félix dans le style ampoulé qui le caractérise : « Pays des Gaules, s'écrie le poète, réjouissez-vous ! Secondez les vœux de votre saint pontife dont le chaste amour offre ce temple, comme une dot perpétuelle, à l'église qu'il a épousée !... Les trois nefs de ce temple consacré à Dieu sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, s'ouvrent par les portiques d'une façade majestueuse. Autant ces deux apôtres l'emportent sur les autres par leurs mérites, autant le faite de cette église domine au-dessus des autres. Au milieu, une tour s'élève dans les airs, elle est de forme carrée et s'arrondit par un dôme.

« L'étonnement augmente quand on considère les arcs qui se superposent et l'édifice qui s'élève comme une montagne. On y a peint des figures auxquelles l'art a donné l'apparence de la vie...

« Les toits, couverts de métal, réfléchissent l'éclat des astres et ils sont comme un astre nouveau qui brille de sa propre splendeur ; lorsque le disque de la lune paraît à l'horizon, un faisceau de lumière jaillit du sommet de l'édifice... (2)

« La partie droite de l'église redit les mérites d'Hilaire et ceux de Martin, son digne émule. L'autre côté est consa-

(1) Fortunat : *Miscellanea*, lib. IV, cap. I.

(2) Plusieurs ont conjecturé que les toits de la cathédrale d'Evhémérus étaient couverts d'étain : cela n'est pas impossible, car de précieuses mines d'étain furent exploitées longtemps dans les environs de Piriac et de Pénestin, entre l'embouchure de la Loire et celle de la Vilaine.

cré à saint Ferréol qui, frappé par le fer, brille comme une pierre précieuse de la gloire du martyre. » (1)

Malgré son lyrisme dithyrambique, la description de Fortunat nous fait connaître suffisamment les dispositions générales de la basilique primitive. L'édifice se partageait en trois nefs séparées par des colonnades et couvertes d'une charpente apparente. Il était dominé par une tour carrée, surmontée d'une lanterne en forme de dôme. Trois portes correspondant aux nefs s'ouvraient dans la façade.

Saint Félix dota sa cathédrale d'une décoration luxueuse. C'est ce que nous atteste Albert le Grand de Morlaix dans son ouvrage « *Vies des Saints de la Bretagne-Armorique* ». Ce qu'il dit de saint Félix est d'ailleurs basé principalement sur la *Chronique de Nantes*, document du milieu du XI^e siècle. « Ce vaisseau, écrit-il, était si superbe en sa stucture, et si riche en ornemens et parures, qu'il ne s'en trouvoit point de pareil en toute la France. Tous les parois en dedans étoient revestus d'images et peintures très riches faites à la mosaïque ; la vouste toute azurée, semée de grosses étoiles d'or, représentaient le firmament ; tout le bastiment estoit couvert de fin estain de Cornouailles insulaire, si clair qu'aux rayons du soleil ou de la lune il semblait d'argent... Les tables des autels, avec leurs colonnes, chapiteaux et autres parures, estoient de marbre poli, de diverses couleurs ayans devant elles leurs couronnes (2) et phioles d'or ; les arcades et voustes estoient enrichies, à la romaine, de belles figures paistries de stuc et de plâtre, le tout doré d'or ducal ; icelles suportées de gros et hauts pilliers de marbre. Au milieu du temple estoit posée une grande colonne de marbre, laquelle suportait [un crucifix d'argent ceint d'une ceinture d'or enrichie de pierres pré-

(1) Fortunat : *Miscellanea*, lib. III, cap. VI et VII.

(2) Les couronnes étaient peut-être des couronnes votives, comme la précieuse couronne de Reccesvinthe, dite de Guarrazar, conservées au musée de Cluny.

cieuses, et suspendu aux poutres par une chaîne d'argent (1)]... Le pavé qui estoit de marbre apportait un merveilleux contentement à la veüe pour l'agréable variété des couleurs dont il étoit parsemé. » (2)

Mise à part la boursouffure emphatique du style, ces descriptions données par Venance Fortunat et par Albert le Grand ne sont pas invraisemblables, car de précieux débris de la basilique de saint Félix sont parvenus jusqu'à nous, qui attestent la magnificence avec laquelle les évêques Evhémérus et Félix ont bâti leur cathédrale. Un chapiteau de marbre blanc, de style composite, fleuri de fines acanthes et portant, à la place de la rose, une croix grecque



Chapiteau du VI^e siècle.

inscrite dans un nimbe, un fût de colonne cannelée en spirale et de marbre blanc, d'autres fûts, lisses ou cannelés, de marbre gris ou rouge, d'autres chapiteaux très endommagés, un tailloir en marbre veiné de Carrare, sont les témoins irrécusables de la richesse de la cathédrale du VI^e

(1) Traduction du chanoine Durville : *Fouilles de l'Evêché en 1910-1913*, p. 284.

(2) Albert le Grand : *Vies des Saints de Bretagne* : 7 juillet : St Félix, paragraphe IX (édition de 1837).

siècle (1). Quelques-uns de ces marbres peuvent avoir été empruntés aux monuments romains élevés dans la région nantaise. Les plus nombreux et les plus beaux viennent probablement d'Italie, où ils avaient peut-être été taillés et sculptés avant d'être expédiés en Gaule.

Saint Félix, ayant terminé, décoré et meublé sa cathédrale, voulut en faire solennellement la consécration. Il convoqua pour cette cérémonie les évêques du voisinage : Eufroisius, métropolitain de Tours, Domnolus, évêque du Mans ; Venance Fortunat, le poète, y assistait aussi : il ne manqua pas de décrire la cérémonie en vers fastueux comme toujours (2) : « Le jour solennel est arrivé, écrit-il, la joie a chassé la tristesse. Sois heureux, Félix, pasteur d'un heureux troupeau !... Les pontifes l'entourent, le clergé fait entendre ses chants, le peuple lui répond, et les trois nefs du temple retentissent des louanges de la Trinité ».

Saint Félix mourut vers 582 et fut inhumé dans la cathédrale. Celle-ci, d'après la chronique de Saint-Brieuc, demeura « dans toute sa beauté et son honneur, sans dégradation aucune, depuis le temps de Clotaire I^{er} (+ 561) jusqu'à l'an quatrième après la mort de l'empereur Louis (le Débonnaire), auquel temps de grands maux accablèrent la France. »

En Juin 843, les Normands remontaient la Loire avec une flotte de soixante-sept vaisseaux. Ils trouvèrent la ville sans défense, s'en emparèrent et la livrèrent au pillage. Les habitants et un peuple nombreux, venu des environs pour célébrer la fête de saint Jean-Baptiste, ou fuyant devant l'invasion comme firent les religieux du monastère d'Aindre, s'étaient réfugiés dans la cathédrale. Les barbares en brisèrent les portes, pénétrèrent dans l'édifice sacré. Ils égorgèrent l'évêque, saint Gohard, qui célébrait la messe à

(1) Ces vestiges ont été trouvés dans les fouilles opérées sous la cathédrale et sous l'ancien évêché en 1839, 1867 et 1910.

(2) Fortunat : *Miscellanea* : Lib. III, cap. VI.

l'autel de saint Ferréol, et firent un horrible carnage parmi les fidèles.

Le corps du pontife martyr fut transporté à Angers, où l'on a retrouvé deux lames de plomb qui avaient été placées dans son tombeau et portaient les inscriptions suivantes : « I. H. C. (1) *Sepulturâ quiescit humilis Gohardus Nannetensium — pater et martyr* ». « Dans ce cercueil repose l'humble Gohard, père des Nantais et martyr ». A l'occasion de sa canonisation, en 1095, par Urbain II, que le concile de Clermont avait appelé en France, ses restes furent reconnus et exposés à la vénération des fidèles.

Longtemps le trésor de la cathédrale conserva la chasuble dont saint Gohard était revêtu au moment où il fut frappé, ainsi qu'un os de son cou, enchâssé dans un chef d'argent. Ces reliques disparurent, sans doute pendant la Révolution. On vénérât aussi jadis, dans une crypte qui devait être placée sous la chapelle de la Trinité, la pierre de l'autel où célébrait l'évêque, le jour où il fut massacré, le 24 juin de l'an 843. Ce jour-là, la basilique avait été, comme bien on pense, dévastée, dépouillée de ses richesses. Pourtant elle n'avait pas trop souffert dans ses œuvres vives, puisque trois mois plus tard, elle était restaurée et Suzannus, évêque de Vannes, venait la réconcilier le 30 septembre, au jour anniversaire de sa consécration.

Cependant la ville fut prise et saccagée de nouveau, en 853, 871, 875, 879, et la cathédrale eut beaucoup à souffrir de ces désastres. En 896, l'évêque Fulcherius ou Foucher, qui était sans ressources, sollicita la générosité des évêques et des seigneurs voisins. Grâce à leurs aumônes, il réussit à relever les murailles du vieil édifice, et même à l'agrandir et à l'entourer d'un rempart qui comprit dans son enceinte les paroisses de Saint-Jean et de Saint-Laurent. (2)

L'invasion de 919 fut plus terrible que les précédentes.

(1) I. H. C. : In hâc. — Quelques-uns ont lu, dans la seconde ligne de l'inscription : « Pastor et Martyr ».

(2) *Chronique de Nantes*, dans Dom Morice : *Preuves*, tome I, col. 143.

Les habitants, après s'être défendus dans le camp retranché, s'enfuirent pendant la nuit, en emportant avec eux les ornements et les objets les plus précieux appartenant à l'église. Voyant le butin leur échapper, les pillards se vengèrent sur le monument et en incendièrent les lambris et la toiture.

Vers le milieu de l'année 940, Alain Barbe-Torte, après avoir chassé les Normands de toute la Bretagne, réussit à s'emparer de la ville de Nantes. « Les Normands, dit la chronique nantaise, le chassèrent jusqu'à la sommité de la montagne, où Alain résidant, grandement las et travaillé, souffrant soit merveilleuse, commença à plore grièvement, et, par humble prière, appeler l'aide de la benoîte Vierge Marie, qu'elle lui daignât ouvrir à son vouloir une fontaine d'eau, dont lui et ses chevaliers abreuvés reprissent leur force ; lesquelles prières ouïes par la Vierge Marie, elle lui ouvrit à son vouloir une fontaine de laquelle lui et les siens suffisamment rafraîchis et recréés, recouvrèrent leur courage et retournèrent vaillants à la bataille... Alors si assaillirent fermement les Normands, et, leur résistant, aigrement les occirent et détranchèrent, fors ceux qui s'enfuirent, que, grandement épouvantés, ils descendaient, nageant par le fleuve, et s'en allèrent. » (1) Quand Alain voulut pénétrer dans la cathédrale pour rendre grâce à Dieu, il dut se frayer un chemin à travers les ronces et les herbes folles, et il ne put s'empêcher de pleurer avec ses officiers devant les débris imposants qui attestaient l'antique splendeur de l'édifice.

Octro, évêque de Saint-Pol-de-Léon, qui avait suivi Alain dans son expédition, occupa pendant quelque temps le siège de Nantes.

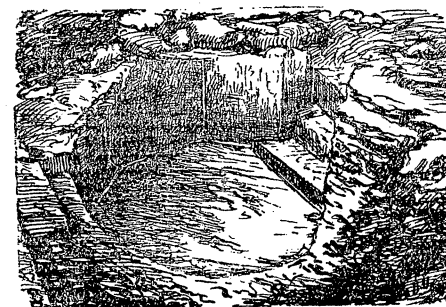
Chargé de la restauration du monument, il fut accusé d'en avoir précipité la ruine. « En celui temps, dit la chronique, Octro fist desmolir une tour qui encore était demeurée des anciens édifices de ceste église, pour la convoitise d'une pomme dorée qui estoit sur la diete tour, dont

(1) *Chronique de Nantes*, (traduction de Le Baud, 1480).

il fut moqué et desprésé, par ledict duc Alain et, par honte, délaissa l'évesché de Nantes et s'en retourna à Saint-Pol-de-Léon, où premier il avait été ordonné. » Démolir une tour pour s'emparer d'une pomme dorée dédaignée par les pillards Normands, l'histoire paraît étrange et peu croyable. Quoi qu'il en soit, à la suite de démêlés avec le duc, il dut renoncer à son évêché et retourner à Saint-Pol.

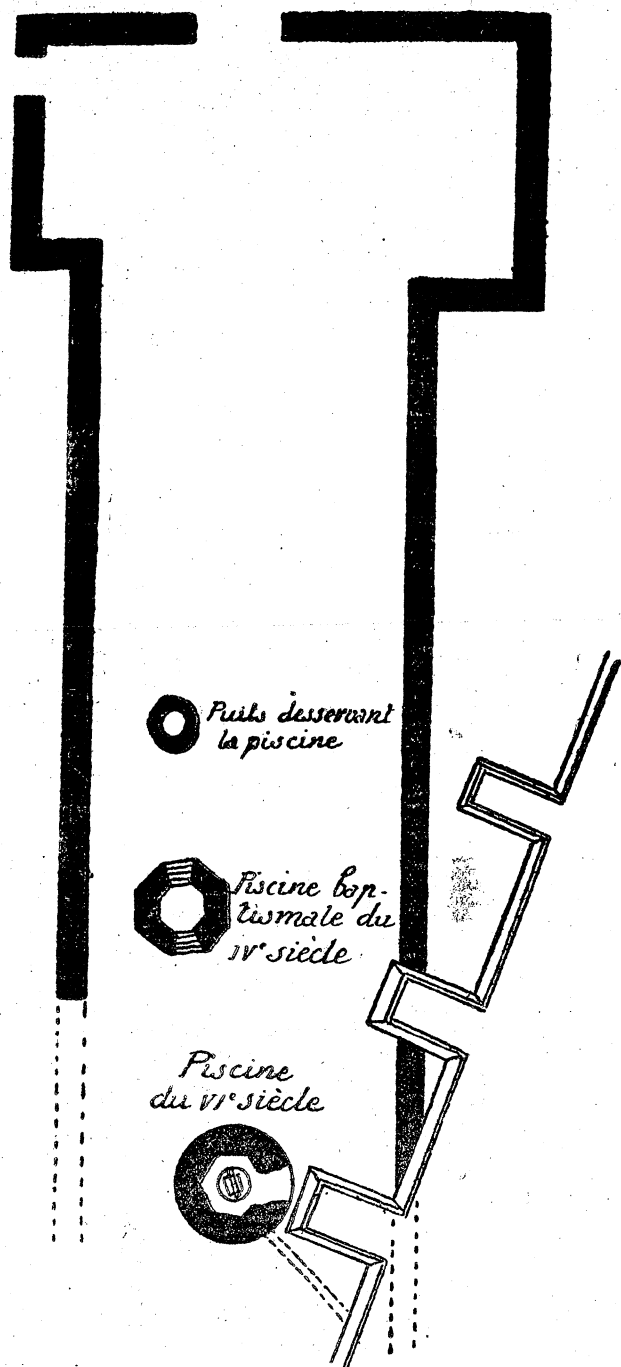
**

Des fouilles exécutées par M. le chanoine Durville, entre 1910 et 1913, ont révélé les substructions de l'antique église de Saint-Jean-du-Baptistère, qui longeait le côté nord de la cathédrale, et occupait toute la cour de l'évêché telle qu'elle était en 1912. Cette église se composait d'une nef coupée par un transept débordant, sans abside. Sa construction remonterait au IV^e ou V^e siècle. Comme son nom l'indique, elle renfermait un baptistère et, de fait, deux piscines baptismales ont été retrouvées dans la nef. L'une, du IV^e siècle, forme un bassin octogonal à côtés inégaux de 0 m. 60 à 0 m. 71 de longueur ; elle mesure 1 m. 56 de dia-



Piscine dite du IV^e siècle.

mètre et 1 m. environ de profondeur. L'autre, du VI^e siècle, consiste en un bloc circulaire de maçonnerie de 3 m. 65 de diamètre sur 0 m. 70 de profondeur, dans lequel s'enfonce une excavation octogonale, en briques, qui constituait, à proprement parler, la cuve baptismale.



Plan de l'église Saint-Jean-du-Baptistère.

D'après M. le chanoine Durville : *Les fouilles de l'Evêché de Nantes*, hors-texte.

Le chevet de l'église fut détruit, peut-être, dès la fin du IX^e siècle ; en tout cas, c'était chose faite au XII^e, puisque sur son emplacement fut alors reconstruit l'évêché. Sa nef disparut avant la fin du XV^e siècle, entre 1469 et 1486, pour faire place au collatéral nord de la cathédrale. Le service paroissial de Saint-Jean fut, à cette époque, transporté dans une chapelle de Saint-Pierre, chapelle qui devint « Saint-Jean en Saint-Pierre ». (1)

Saint-Jean-du-Baptistère était, en effet, l'église paroissiale du quartier de la cathédrale. Il était même le siège du doyenné de la « chrétienté », c'est-à-dire de la partie du diocèse qui s'étend entre la Loire, le diocèse d'Angers et le cours de l'Erdre ; son recteur fut doyen du chapitre depuis 1311 (2). Dès 843, cette église était le centre d'un pèlerinage très fréquenté à la Saint-Jean-Baptiste par les habitants de la ville et des environs : « Tout le peuple de la dite cité, raconte la Chronique de Nantes, se réunissait avec joie et allégresse à l'église Saint-Jean-Baptiste et passait très fidèlement la nuit dans les prières et les veilles. »

(1) Ch. Durville : *Les Fouilles de l'évêché de Nantes*, p. 167-245.

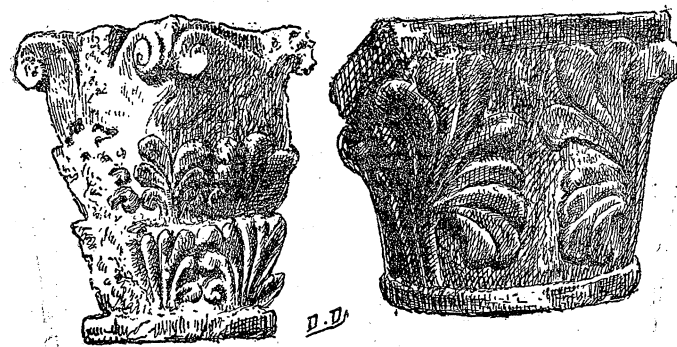
(2) Le dernier recteur de Saint-Jean en Saint-Pierre disparut dans la noyade du 16 au 17 novembre 1793, ordonnée par Carrier.

CHAPITRE II

La cathédrale romane

En 931, Guérech, deuxième fils d'Alain Barbe-Torte, fut nommé évêque de Nantes. Il consacra les revenus de l'évêché à la reconstruction de la cathédrale qu'il fit rebâtir, au témoignage de Travers « dès ses fondements ».

Il paraît donc bien qu'au moins dans quelques-unes de ses parties, la cathédrale de Nantes ait été refaite à la fin du X^e siècle. C'est à cette reconstruction hâtive et fruste



Chapiteaux attribués au X^e siècle

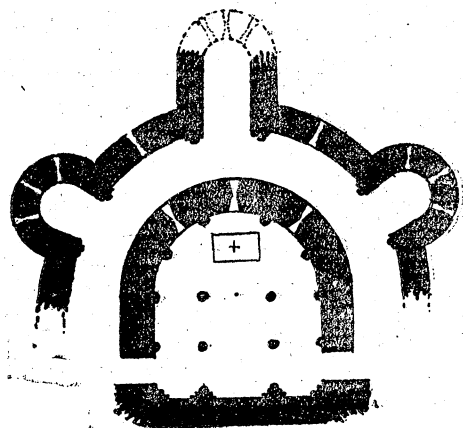
que semblent appartenir deux des chapiteaux actuellement déposés le long du mur septentrional de la cathédrale ; ils sont ornés d'épaisses palmettes qui copient grossièrement l'antique feuillage corinthien. L'un d'eux présente au surplus, des crochets d'angles, d'un dessin assez lourd. Ils sont d'une époque barbare.

La construction de Guérech ne dura pas : un document de 1090 nous affirme, en effet, qu'à cette date la cathédrale était en ruines.

Dans le courant du XI^e siècle, pourtant, elle avait été l'objet de réparations de la part des évêques Gauthier II et Budic.

Peut-être, même, pourrait-on rapporter à leur épiscopat la fondation, sinon la construction, de la crypte qui existe actuellement sous le chœur de la cathédrale. Cette crypte, en effet, retrace exactement le plan du chœur de l'église de Saint-Gildas-de-Rhuys. Or le moine Hervé, « le plus illustre de nos maîtres d'œuvres des X^e et XI^e siècles » (1) à qui l'on attribue l'érection de l'église de Saint-Gildas-de-Rhuys (2) travaillait alors à Nantes : il put, au moins, dessiner les plans de la crypte.

L'œuvre d'Hervé put d'ailleurs être continuée par le moine Vulgrin jusqu'aux environs de l'an 1050. Vulgrin



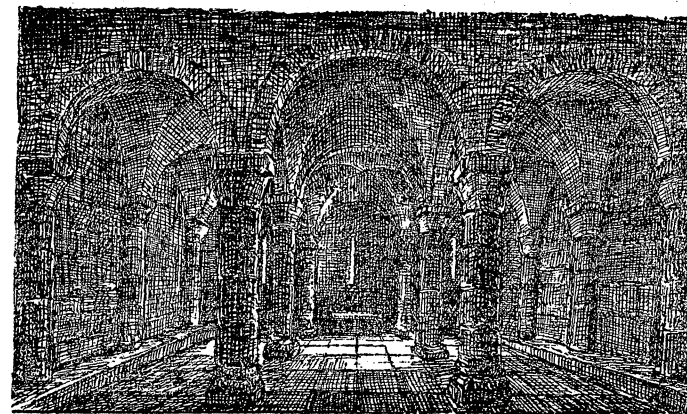
Plan de la crypte romane.

quitta Nantes à cette époque pour devenir abbé de Saint-Serge d'Angers ; il édifia l'église romane de cette abbaye. Nommé enfin évêque du Mans, il y commença la nef de la cathédrale en 1060.

(1) G. Furret et Caillé : *Les Cathédrales de Nantes*, p. 24.

(2) L'église du prieuré de St-Gildas-de-Rhuys, fondée en 1010, fut consacrée en 1032.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, la construction de la crypte de la cathédrale de Nantes ne peut être reculée au-delà de l'épiscopat de Benoît de Cornouailles (1079-1112). Cette crypte présente, en effet, tous les caractères d'un édifice du X^e ou du XI^e siècle. Elle forme une courte et large nef, terminée par un hémicycle et destinée à supporter le chœur de la cathédrale (1). Jusqu'en 1733, elle était recouverte de voûtes d'arêtes que soutenaient quatre colonnes cantonnant l'aire centrale de l'édifice et dix colonnes engagées dans les murs latéraux. Ces colonnes conservées jusqu'à nos jours sont très courtes ; leurs chapiteaux, de forme cubique, sont dépourvus de toute ornementation



La crypte romane (reconstitution).

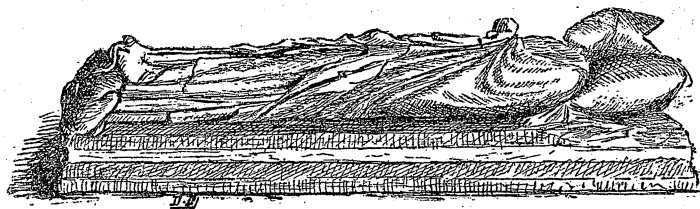
tation et coiffés d'un tailloir épais. Les chapiteaux des colonnes engagées sont, au surplus, soulignés d'un astragale. Leurs bases, composées de trois ou quatre tores égaux et superposés, reposent, au centre, sur des socles très plats, et, le long des murs, sur un soubassement continu qui fait le

(1) Voici quelles sont les dimensions de cette crypte : longueur du grand axe : 10 mètres, largeur de la nef : 9 m. 50 ; hauteur des colonnes : 2 mètres ; largeur minima des fenêtres : 0 m. 12 ; largeur du déambulatoire : 3 m. 50.

tour complet de l'édifice ; des griffes rudimentaires rattachent les colonnes à leur support. Le pavement était composé, jadis, de larges carreaux de terre cuite, la plupart de forme carrée, quelques-uns de forme losangée.

Le mur de l'abside, toujours debout, est percé de trois fenêtres, étroites comme des meurtrières dans le milieu de l'épaisseur du mur, mais largement ébrasées à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur du vaisseau central.

Autour de ce vaisseau règne une galerie circulaire très vaste, destinée à porter le déambulatoire de l'église supérieure. Cette galerie, flanquée, sur ses deux côtés, de colonnes engagées comme la nef centrale, se couvrirait sans doute aussi, de voûtes d'arêtes. Elle était, de plus, bordée de trois absidioles, dont l'une, celle du nord est demeurée jusqu'au XIX^e siècle ; celle du fond n'existe plus depuis longtemps,



Gisant épiscopal (actuellement dans la crypte).

et celle du sud qui eut sa partie supérieure supprimée en 1650, a pu être conservée.

De lourdes portes, dont les gonds se voient encore du côté sud, donnaient passage, à droite et à gauche de la crypte centrale, dans le déambulatoire. Pour remonter du déambulatoire à l'église supérieure, un escalier existait le long du mur occidental, dans le bras du transept aspectant le midi.

Cette crypte, importante et pleine d'intérêt, fut malheureusement mutilée au XVIII^e siècle. En 1733, les chanoines voulurent abaisser le chœur et le sanctuaire dont le pavé s'élevait à 2 m. 30 environ au-dessus du sol de la nef. Sur leur ordre, du consentement de l'évêque Christo-

phe Louis Turpin de Crissé de Sansay, des plans furent dressés par l'ingénieur Gobert, et, sans hésiter, Nicolas Portail, découronna la crypte de ses voûtes et la fit combler de terre et de gravois. Elle demeura dans cet état jusqu'en 1874, année où l'on commença d'y pratiquer des fouilles. En 1884, l'architecte Sauvageot la fit débayer complètement. On y trouva, enfouie sous l'amas de remblais, dans l'absidiole du sud, une « superbe statue d'évêque, en pierre finement travaillée, remontant au commencement du XIV^e siècle... Cette belle figure, couchée, de grandeur naturelle » (1) provenait vraisemblablement de l'un des tombeaux détruits au XVIII^e siècle. On l'a laissée judicieusement en la même place, sur un massif de maçonnerie simulant un tombeau.

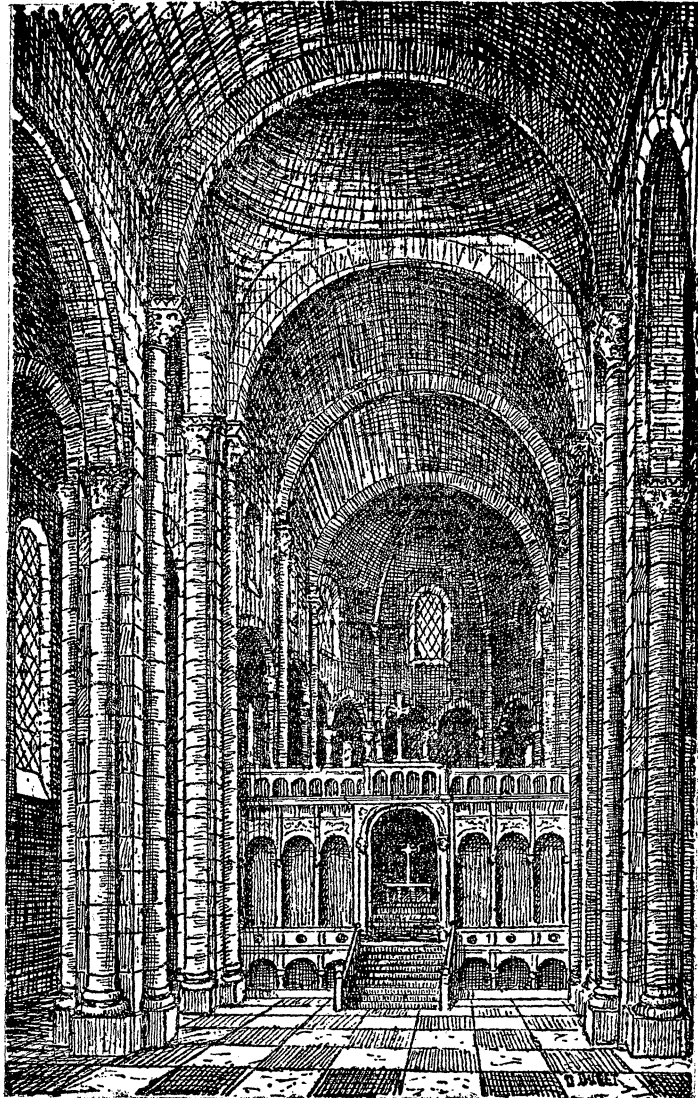
Vers 1885, l'on ménagea sous le nouveau sanctuaire de la cathédrale, au-delà du déambulatoire de la crypte, un vaste caveau destiné à la sépulture des évêques. Le 24 Août 1887, y furent transportés les corps des évêques de Nantes du XIX^e siècle, N. N. S. S. Duvoisin, d'Andigné de Mayneuf, Micolon de Guérines et Jaquemet. Plus tard y furent déposés les corps de N. N. S. S. Le Coq, Laroche et Rouard. Une plaque de bronze indique la sépulture de chacun d'eux. Dans le loculus le plus élevé, l'on a placé le cœur de Mgr Fournier, dont le corps repose dans l'église de Saint-Nicolas, et aussi des débris d'ossements recueillis dans la cathédrale après la Révolution (2).

La crypte étant terminée, l'évêque Benoît de Cornouailles éleva sur ses murs le chœur de cette cathédrale romane dont les parties principales ont subsisté jusqu'au XIX^e siècle. Il semble bien que le même prélat fit aussi construire la nef (3). Il était, en effet, grand bâtisseur ; étant abbé de

(1) L. Sauvageot. — *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 1888, p. 8.

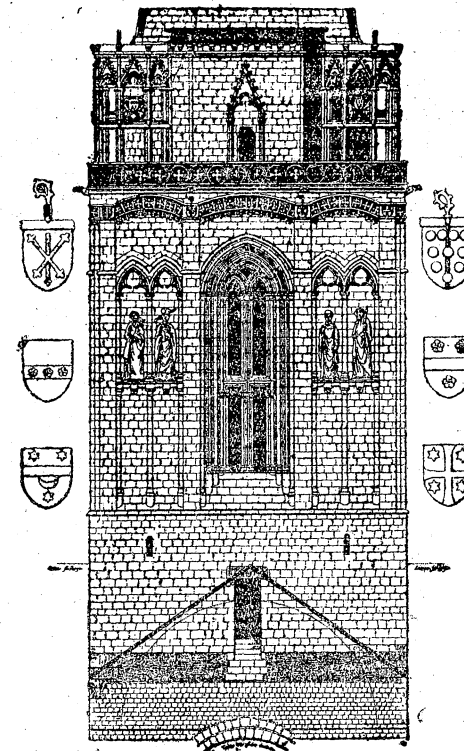
(2) Ces ossements seraient, selon l'abbé Brault, ceux de François II et de ses épouses, et ceux des évêques Turpin de Crissé, de la Muzanchère et Frétat de Sarra. Visite de la Crypte. *Bulletin de la Société Archéologique* (1905).

(3) C'est l'opinion de Paul de Berthou : *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 1904, p. 4.



Intérieur de la nef romane (reconstitution).

Sainte-Croix de Quimperlé en même temps qu'évêque de Nantes, il faisait construire, vers la même époque, l'église de son abbaye avec une crypte à trois nefs. Cette église abbatiale n'est pas sans analogie, dans sa maçonnerie et sa décoration, avec ce que nous connaissons de la cathédrale de Nantes.



L'ancien clocher : partie supérieure des XIV^e-XV^e siècles.
D'après F. Benoît : *Nantes et la Loire-Inférieure*.

Celle-ci, autant que nous la pouvons connaître, se composait d'une triple nef, d'un transept assez débordant et d'un chœur avec déambulatoire et chapelles rayonnantes.

La nef, divisée en trois travées, était couverte, si l'on en juge d'après quelques vestiges remarquables en 1887, d'une

série de coupoles séparées par de puissants arcs doubleaux. Les bas-côtés étaient voûtés en berceau.

Au-delà de la nef, le transept avait chacun de ses bras doté d'une petite abside : l'une d'elles, au nord, a subsisté jusqu'au XIX^e siècle (1).

La croisée du transept était abritée sous une coupole importante et surmontée d'une tour. La coupole n'est disparue qu'en 1885. La tour, commencée dès le début du XII^e siècle par l'évêque Geoffroy, était une construction massive



Statue de saint Pierre dans l'ancien clocher.

et carrée, portée par les quatre piliers de la croisée du transept. Une flèche en bois la terminait, qui fut brûlée plusieurs fois, notamment en 1405 et en 1415. C'est alors qu'on décida de bâtir une flèche en maçonnerie. La première

(1) Gaborit. — *Histoire de la Cathédrale de Nantes*, p. 14.

Pierre en fut posée le 29 juillet 1415. On construisit d'abord, pour y suspendre les cloches, un étage largement ajouré et garni d'arcatures élégantes : ces dernières abritaient des statues géantes, dont quatre ont été conservées (1). Dans la corniche qui surmonte cet étage, le maître d'œuvre encastra les armoiries de plusieurs évêques de Nantes, notamment celles de Jean de Malestroît qui occupa le siège de 1419 à 1443. Une flèche fut commencée, qui devait être flanquée de quatre clochetons et s'élever à huit ou neuf mètres ; mais elle ne fut qu'amorcée. Provisoirement l'on couvrit la tour d'un toit pyramidal : en 1636, le voyageur attentif qu'était Dubuisson-Aubenay remarqua cette « pointe d'ardoises » qui fut d'ailleurs maintenue jusqu'en 1874. (2)

L'abside de la cathédrale romane, elle aussi, subsista jusqu'au XIX^e siècle. Elle se composait d'un chœur voûté en berceau de plein cintre, et d'un sanctuaire abrité sous une demi-coupole. Dubuysson-Aubenay dit du chœur qu'il est « bas et obscur et d'une matière de pierre dure ; » il dit de la voûte de l'abside qu'elle est « basse et peu creuse,... soutenue sur des colonnes attachées contre la paroi et y suspendues », c'est-à-dire posées sur des culs-de-lampes. Tel en était encore l'aspect au XIX^e siècle.

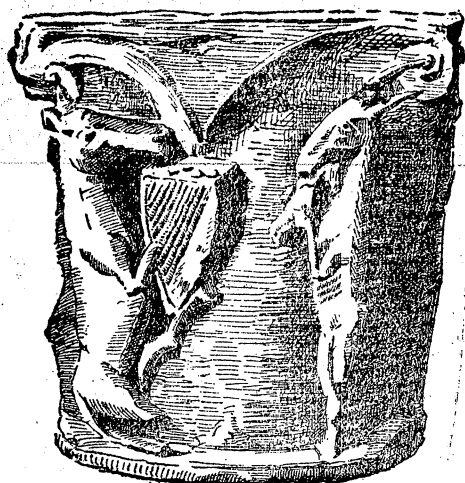
A l'origine, des arcades reposant alternativement sur des piliers et des colonnes faisaient communiquer l'abside avec un déambulatoire sur lequel s'ouvraient trois chapelles. La chapelle médiane, consacrée à la Vierge, était plus profonde que les deux autres. Le chœur était éclairé indirectement par les fenêtres, percées dans les murs du déambulatoire. Au surplus, une série de baies géminées s'ouvrait, au-dessus des grandes arcades, dans le mur de l'abside. Ces baies, dès le début du XIII^e siècle, furent rem-

(1) Ces statues qui représentent saint Pierre, saint Paul, sainte Madeleine et, peut-être, saint Martin de Vertou, sont actuellement au manoir de la Touche. — Ch. Durville : *Catalogue du musée lapidaire*, p. 106.

(2) Dubuisson-Aubenay : *Itinéraire de Bretagne* : tome II, ch. XI.

placées par trois longues fenêtres. La demi-coupole du fond fut modifiée, elle aussi et garnie de quatre nervures.

Dans son *Itinéraire de Bretagne*, Dubuisson-Aubenay décrit les chapiteaux du chœur. Ils sont ornés, dit-il, « aucuns d'oiseaux, autres d'animaux, entre autres l'un d'asne jouant de la lyre », et d'un bouc soufflant dans une sorte

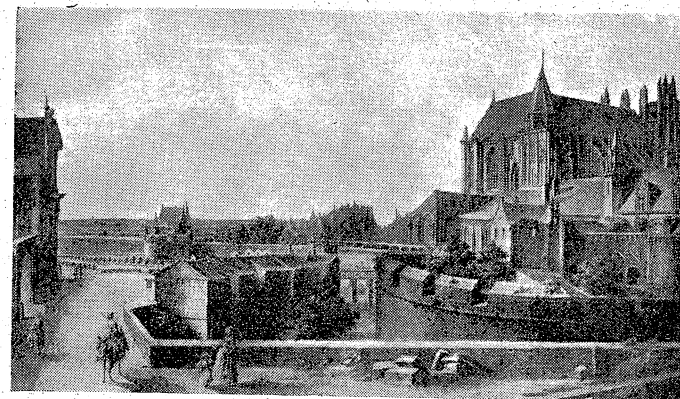


Chapiteau : « L'âne viellant ».

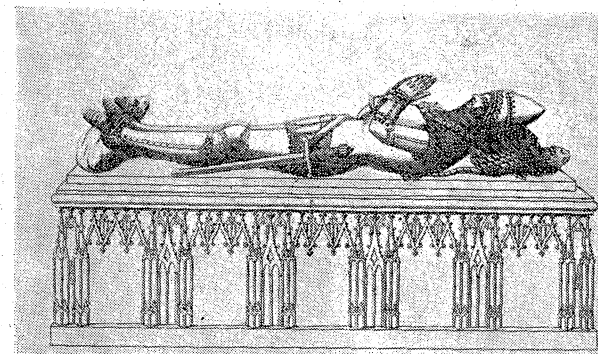
de cornemuse. Dans le déambulatoire qui encercle le chœur, ajoute-t-il, « il y a des arceaux et voulttes à arêtes croisées et cordons plats, d'œuvre fort hardie » (1).

Le sanctuaire était séparé du transept par un jubé de bois. L'évêque Daniel Vigier, en 1337, surmonta ce jubé d'un crucifix d'argent et des statues de la Vierge et de saint Jean, également d'argent. Ces figures en métal précieux disparurent en 1733 ; elles furent vendues pour payer les transformations du chœur opérées à cette époque. Au-dessus du jubé, se dressaient l'orgue et la tribune des chœurs ; on les fit disparaître dès le début du XVII^e siècle.

(1) Dubuisson-Aubenay : *ibidem*.

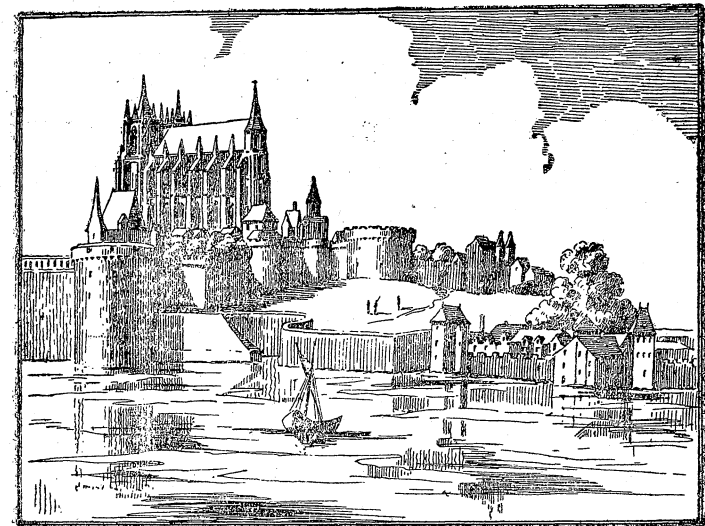


Chevet de la cathédrale au XVIII^e siècle (lavis à l'encre de Chine, attribué à Jacques André Portail).



Tombeau de Jean IV, duc de Bretagne.

L'extérieur de l'abside de la cathédrale romane fut modifié dans les siècles suivants. En 1658, notamment, l'architecte Tugal Caris recouvrit le chevet d'un simple appentis; cette toiture ne devait être que provisoire : elle dura plus de deux siècles. Un dessin du début du XVIII^e siècle attribué à Jacques André Portail, montre ce pauvre toit trainant à la suite du clocher pyramidal (1). Les estampes du XIX^e siècle le montrent dans le même état. Les chapelles absi-



La cathédrale, les remparts et la Motte Saint-Pierre, au début du XVII^e siècle.
D'après une estampe conservée à la Bibliothèque municipale de Nantes.

dales n'y paraissent pas, non plus que dans le plan de Nantes de Nicolas Portail, ou dans le plan du chœur d'avant 1733, donné par Pitre de Lisle du Dréneuc (2). Elles étaient donc disparues, celle du fond dès le XIII^e siècle, lorsque fut modifiée l'abside elle-même, celle du sud au XVII^e siècle.

(1) Ce dessin se trouve à la Bibliothèque municipale. Cf. aussi : *Etudes sur le vieux Nantes*, par le chanoine Durville.

(2) Cf. *Association Bretonne*, congrès de Saint-Pol, 1888 : plan donné d'après l'original conservé à l'Hôtel de Ville de Nantes.

cle, quand fut construite la chapelle actuelle de Notre-Dame-de-Pitié, et celle du Nord, à une époque indéterminée (1).

Pour être complet, il faut ajouter que la cathédrale romane était munie de nombreux autels ; le chœur, l'abside, les bras du transept en étaient abondamment pourvus ; en outre, il y en avait quatre placés devant les énormes piliers qui soutenaient la coupole centrale et le clocher.

On y voyait aussi des tombeaux d'évêques, semés dans toute la partie haute de la cathédrale, et jusque dans le transept et dans la nef (2). Un tombeau ducal en albâtre s'y ajoutait, placé dans le milieu du chœur d'avant 1733 : c'était le tombeau du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort, décédé le premier novembre 1399. La veuve de ce duc, Jeanne de Navarre, devenue reine d'Angleterre, par son mariage avec le roi Henri V, fit exécuter soigneusement ce tombeau par les artistes anglais Thoma Colin, Thomas Hollewell et Thoma Poppelowe. Elevé dès avant 1408, ce monument présentait la forme d'un massif rectangulaire, orné de fines arcatures trilobées et gablées ; une dalle épaisse de marbre noir, le recouvrait, portant la statue gisante du défunt armé de toutes pièces : « la tête est coiffée d'un heaume pointu, dit l'historien des tombeaux des ducs de Bretagne, Pître de Lisle du Dréneuc (3)... un camail de mailles couvre les épaules, encapuchonne la tête ; deux longues moustaches donnent un aspect martial au Conquérant : Jean IV porte autour du cou le collier de l'ordre de l'Hermine ;... une dague est passée dans sa ceinture ; au côté gauche pend une épée. Les bras sont recouverts de brassards, les jambes protégées par des cuissards ; sous ses pieds est un chien qui tient une banderole avec la devise « A ma vie » ; la tête du duc repose sur un casque placé en travers ».

(1) Cf. Gaborit : *Histoire de la cathédrale*, p. 30.

(2) Dubuisson-Aubenay en donne l'énumération et l'emplacement : *Itinéraire de Bretagne*, tome II, chap. XI.

(3) *Les Tombeaux des Ducs de Bretagne*, p. 41.

La statue de Jean IV fut effritée par les gros antiphonnaires qu'on y appuya longtemps sans respect. Le tombeau, lors de son déplacement en 1733, fut vidé et pillé. Le soubassement et la statue furent mis un peu plus à l'est, la figure tournée vers l'autel. La Révolution devait les faire disparaître. La tombe elle-même fut pourtant maintenue en 1733 bien que rétrécie. Elle existait encore au XIX^e siècle, et la grande pierre qui la fermait se trouvait placée devant le marchepied du nouvel autel. En 1888, on acheva de détruire le tombeau de Jean le Conquérant, premier duc de Bretagne dans la dynastie des de Montfort.

CHAPITRE III

La cathédrale gothique

Première campagne de construction :

XV^e, XVI^e, XVII^e siècles

Nantes jouissait au XV^e siècle, d'une grande prospérité, qu'elle devait au développement de son commerce et à la faveur des ducs de Bretagne. Le duc Jean V, qui régnait en 1434, était un prince à la fois « sage, libéral et magnifique » (1) ; il était aussi très ami des arts. La paix faisant régner l'abondance dans son duché, il dépensait largement pour les œuvres pies ; c'est ainsi qu'il fit construire la délicate église du Folgoët et le merveilleux tombeau de saint Yves, malheureusement détruit. Il ne pouvait pas oublier sa bonne ville de Nantes, dont il disait volontiers, qu'elle était « la principale clef de tout le pays ». Aussi songea-t-il à la doter d'une cathédrale qui fût digne de son rang.

Les bourgeois de Nantes, de leur côté, fiers de leurs libertés communales, récemment reconnues, souhaitaient de voir s'élever chez eux un monument sacré qui fit honneur à leur cité.

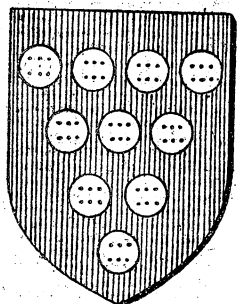
L'évêque, enfin, Jean de Malestroit, était un « homme de haute intelligence et de beau courage, né pour les choses grandes et ardues », ainsi que le qualifie son épitaphe qui fut longtemps lisible dans la cathédrale de Nantes (2).

(1) Barthélémy Pocquet : *Histoire de la Bretagne*, t. IV, p. 308.

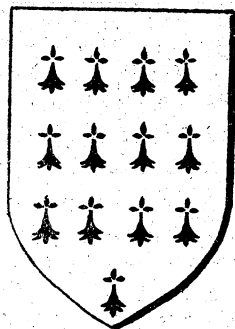
(2) Cf. De Gaignières : *Tombeaux* : Cabinet des Estampes, Paris.

Fils d'Hervé de Malestroit, de la branche d'Uzel, tournée par mariage en la maison de Coetquen (1), il fut créé chancelier de Bretagne : le duc Jean V, en lui conférant cette dignité, lui donnait un rôle considérable à remplir dans la vie politique de son duché. Ce fut en cette qualité de chancelier qu'il eut à représenter le duc de Bretagne près des cours de France et d'Angleterre et près du Saint-Siège Apostolique.

Il était devenu évêque de Saint-Brieuc dès 1406. En 1419 il fut transféré sur le siège de Nantes, où il devait demeurer jusqu'à sa mort, en 1443. De même qu'il avait construit à Vannes, le gracieux Château-Gaillard, ou s'assemble la Société polymathique du Morbihan, de même à



Armoiries de l'évêque
Jean de Malestroit.



Armoiries du duc Jean V.

Nantes, il fit élever l'important manoir de la Touche, où s'abrite actuellement la Société archéologique de Nantes ; la porte de la chapelle de ce manoir, dite plus tard chapelle des Irlandais, porte encore son blason « de gueule à neuf besants d'or ». C'était là sa demeure préférée : le duc Jean V, « son compère », l'y visitait volontiers et devait même y mourir en 1442.

Jean de Malestroit, anglophile comme son ami le duc

(1) Cf. article de M. l'abbé Bourdeaut : *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1926, p. 192.



Façade de la cathédrale en 1835, dessinée par Deroy.

de Bretagne, fut retenu prisonnier à Pouancé par le duc d'Alençon, en 1431 : pour un tel affront, il reçut personnellement une indemnité de 4.000 écus d'or. Cette somme énorme, arrivant inopinément, lui donna-t-elle l'idée de rebâtir sa cathédrale ? Cela n'est pas impossible. En tout cas, dès le printemps de 1434, le monument fut commencé, comme en fait foi, l'inscription demeurée sur la face intérieure du grand portail de la cathédrale :

L'an mil quatre cent trente quatre,
A my avril, sans moult rabattre,
Au portail de ceste église,
Fut la première pierre assise.

Cette première pierre fut solennellement posée par le duc Jean V lui-même. L'évêque Jean de Malestroit en mit une seconde ; d'autres furent scellées par les fils de Jean V, François et Pierre, par le chapitre et par la ville. La Bienheureuse Françoise d'Amboise, encore enfant, assistait à la cérémonie.

Le génial architecte, qui avait conçu les plans de l'édifice, était-il aussi présent ? Les Chroniques ne le nomment pas ; en conséquence, on ignore longtemps son nom, Guillaume de Dommartin-sur-Yèvre (1). Guillaume de Dommartin avait de qui tenir : son père, un Guillaume aussi, avait travaillé à la décoration du vieux Louvre. Lui-même était déjà connu et réputé : architecte du duc de Berry, il avait élevé le château de Mehun-sur-Yèvre, où se réfugia le roi Charles VII. En outre, dans son Palais-Ducal de Poitiers, il avait construit la vaste salle au chevet ajouré et à trois cheminées, qui est devenue la salle des pas-perdus du palais de justice. A Nantes même, où il fut envoyé par le duc de Bourgogne, oncle et tuteur de Jean V, il avait, selon toute apparence, travaillé au château des ducs et à la tour de

(1) Le nom de Guillaume de Dommartin, fût découvert en 1898 par M. le chanoine Durville dans les registres du chapitre. — Cf. Chanoine Durville : *Un architecte de la cathédrale au XV^e siècle*, p. 2.

chevet de la cathédrale (1). Sans doute était-il au surplus, dans la plénitude de ses moyens, car il avait au moins une quarantaine d'années, son père étant mort en 1398 ; peut-être même était-il alors assez âgé, car, en 1458, les registres capitulaires le diront « vieux et pauvre ».

Quoi qu'il en soit de son âge, c'est à Guillaume de Dommartin que nous devons le plan et l'exécution partielle de la façade de la cathédrale. C'est lui qui conçut surtout cette série de cinq portails se présentant trois de face et les deux autres, en retour d'équerre au pied des tours, conception inédite jusqu'alors, et jamais imitée depuis avec autant de grâce qu'à Nantes (2). Et c'est lui, de même, qui dessina les beaux arcs brisés qui se superposent au-dessus des cinq portes, et qui forment de fastueux porches « remplis d'images et d'histoires en relief », comme s'exprime Dubuisson-Aubenay. C'est lui enfin qui décida l'érection de cette chaire extérieure que l'on voit encore au pied de la tour méridionale et dont la porte se trouve sous le porche de Saint-Yves, tandis que la tribune, faisait face au cimetière (3). Comme cette chaire servait à un moment, de re-

(1) Telle est, du moins, l'origine et la carrière que lui attribuent MM. Jules Furret et Dominique Caillé, dans un article paru dans le *Bulletin Archéologique de Nantes*, tome L, p. 5. Ils lui donnent d'ailleurs, à tort, le prénom de Guy, alors que les *Conclusions capitulaires* du 19 juin 1458 le nomment expressément *Guilhelmus*.

(2) Guillaume de Dommartin avait pu, cependant, puiser son idée dans la façade de la cathédrale d'Amiens : celle-ci possède, en effet, un quatrième portail sur le côté de sa tour méridionale.

(3) Un cimetière en effet s'étendait entre la cathédrale et la rue Saint-Laurent ; jusqu'en 1572, il était encore bordé de haies. En 1620, on abattit les arbres demeurés là, derniers vestiges de ce champ des morts qu'on avait supprimé lui-même quelques années plus tôt.

En face du portail Saint-Yves, la ville avait fait creuser, en 1548, un puits profond d'environ 20 mètres et large de 2 m. 50. En 1572, on le fit couvrir et fermer à clef, afin qu'on n'y jetât plus aucun débris. En 1596, lors d'une épidémie, on le fit curer complètement. Les eaux continuant d'être mauvaises, les chanoines le firent combler en 1668. Mais le besoin d'eau le fit ouvrir de nouveau vers 1722. C'est alors que le forgeron Guichard fit, pour ce puits, la ferronnerie que nous montrent les estampes du XVIII^e siècle. Il était l'un des sept puits publics de Nantes.

fuge à des gens sans aveu, elle fut remplie de pierres, par ordre du chapitre, en 1549. Ce ne fut que pour un temps, sans doute, car elle fut probablement encore utilisée, dans la suite, par les prédicateurs. C'est le 2 septembre 1739, que les chanoines prirent la décision définitive de la « faire totalement boucher, en bonne massonne. » Elle l'est demeurée jusqu'à nos jours (1).

Guillaume de Dommartin fut aidé dans son œuvre par le tourangeau Mathelin Rodier. Celui-ci se trouvait même devenu, depuis 1444, « maistre masson de Saint-Pierre ». Sans doute avait-il apporté à Nantes le souvenir du portail de Saint-Gatien de Tours, car celui de la cathédrale de Nantes le copie dans ses grandes lignes ; il a spécialement comme lui les tympanes de ses portes complètement ajourés et vitrés.

Devenu maître, Mathelin Rodier, continua l'œuvre noblement. En 1457, la façade atteignait presque la moitié de sa hauteur : c'est donc lui qui dirigea la construction, sinon des portails, au moins des gracieuses arcatures qui les surmontent, et peut-être de la grande fenêtre qui ajoure le pignon de la nef centrale. Les ressources manquaient pourtant. L'architecte lui-même était irrégulièrement et pauvrement payé. Par économie, l'on avait renoncé au calcaire solide, pour le tendre et fragile tuffeau de Saumur. La façade de la cathédrale porte malheureusement, au-dessus des portails, les traces visibles de cette pauvreté.

Mathelin Rodier demeura maître de l'œuvre pendant quarante ans. C'est vers 1480 seulement qu'il fut tout à fait remplacé dans sa charge : il continua de demeurer dans sa maison sise vers le haut de la rue qui porte actuellement son nom, avec Edeline Ponset, son épouse. Tous les deux moururent vers 1485 et furent enterrés dans leur église paroissiale de Saint-Laurent.

Son successeur fut l'un de ses anciens collaborateurs, Jehan Mestre, comme l'écrivent les *Conclusions Capitulai-*

(1) Etude de M. le chanoine Durville, dans le *Chercheur des Provinces de l'Ouest*, année 1900, p. 120.

res de Nantes (1). Jean le Maître acheva sans doute la façade : les portes en étaient, en effet, solennellement posées en 1481, sous l'épiscopat de Pierre du Chaffault : des bas-reliefs de bronze recouvraient les larges vantaux, racontant l'histoire des Saints Apôtres Pierre et Paul. On y lisait au surplus, l'inscription suivante, reproduite en caractères gothiques sur l'un des deux battants :

Sixt pape quart l'Eglise gouvernant,
L'an mil cinq cens, mis hors dix et neuf ans,
François II^e de ce nom duc régnant,
Pierre prélat unique de céans,
Quand fûmes mis aus portes bien séans,
Pour décorer ce portail et chef d'œuvre,
Comme pourront connoistre les passans,
Car richement par nous se ferme (et euvre).

Et plus bas, en petits caractères, se trouve gravé :

Pierre Fontin fait cest ouvrage (').

Jean le Maître eut probablement le temps de dresser les tours au-dessus de la façade, car il demeure maître de l'œuvre jusqu'en 1506, et deux ans après, l'on pouvait transférer les cloches du vieux clocher dans la tour méridionale. Pendant ces deux années, l'on avait eu le temps de construire et de monter le beffroi en charpente.

En 1508, les travaux de la cathédrale étaient dirigés par l'architecte Jacques Drouet, qui travaillait en même

(1) *Conclusions capitulaires* du 3 janvier 1479 (v. s.) et du 3 août 1482.

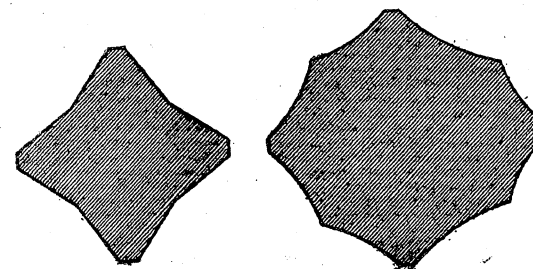
(2) Nous donnons ici l'inscription telle que la copia Dubuisson-Aubenay en 1636 : *Itinéraire de Bretagne*, t. II, ch. 11, sauf pour les deux derniers mots qui sont dans l'*Itinéraire* « l'œuvre ».

On peut d'ailleurs lire encore cette inscription sur la face intérieure du grand portail. On a pris soin, en effet, d'y fixer, au début du XIX^e siècle, la feuille de bronze qui la porte : les lettres sont gravées en creux ; un enduit blanc, renouvelé, rend les caractères gothiques plus visibles.

Les *Conclusions Capitulaires* de 1481 et 1482 parlent des ouvriers qui sont chargés de couvrir les portes de bronze, et, le 20 juin 1482, elles nomment Fontin.

temps au château ducal comme avait fait Mathelin Rodier. Est-ce qu'avant de se retirer Jean le Maître avait eu le temps de construire les deux chapelles latérales les plus voisines des tours ? C'est possible. Il dut, en tout cas, s'efforcer de le faire, car il fallait épauler, de ce côté, l'immense façade. Ce qui demeure certain, c'est que ces chapelles existaient dès la fin du XV^e siècle : en 1486, en effet, on transfère une fondation de l'église Saint-Jean-du-Baptistère à l'autel de Saint-Jean-en-Saint-Pierre, proche du portail, du côté du manoir épiscopal. A la même époque, la chapelle opposée, dite maintenant de Saint-Martin, est sûrement achevée, elle aussi.

Le collatéral du sud, d'ailleurs, était tout entier en construction en cette fin du XV^e siècle. Il n'est, en effet, que de l'examiner soigneusement pour reconnaître qu'il appartient à la campagne où fut bâtie la façade, et non



Base des piliers
du collatéral sud.

Base des piliers
de la nef centrale.

point à celle où s'élevèrent la nef centrale et le collatéral du nord.

Le plan par terre de ses piliers présente un polygone rectiligne ; les colonnettes prismatiques qui forment le faisceau de chaque pilier s'appuient sur des bases, posées sur une même ligne horizontale ; ces colonnettes, enfin, se décorent d'une collerette de feuillage en guise de chapiteau, avant de s'incurver sous les voûtes. Or, tous ces caractères se retrouvent dans la façade occidentale, en particulier dans les hautes salles voûtées des tours. Par contre, ils ont dis-

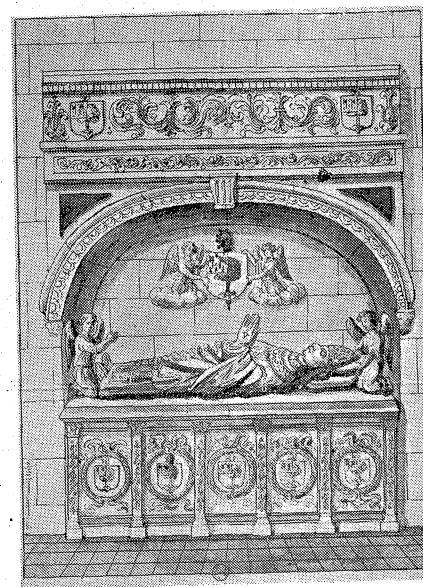
paru dans la nef centrale et le bas-côté nord : le plan par terre des piliers forme un polygone curviligne légèrement concave ; les colonnettes qui flanquent les piles reposent sur des bases qu'on a placées systématiquement à des hauteurs diverses ; ces colonnettes, enfin, s'épanouissent en nervures, sous les voûtes, sans que le moindre chapiteau ne vienne briser leur élan.

On en doit conclure que la nef latérale du sud est vraisemblablement l'œuvre de Mathelin Rodier, ou de Jean le Maître, au moins. Sans doute la construction ne comprit-elle alors, de ce côté, que le mur extérieur et la série des piliers qui sont les plus proches de ce mur ; pour entreprendre ce collatéral, il avait suffi de démolir un ancien cloître établi dans cet endroit. Murs et piliers durent être élevés jusqu'aux chapiteaux inclus ; les chapelles, cependant, purent être voûtées et couvertes. Plus tard, quand on termina cette nef méridionale, il fallut s'accommoder de ce qui était bâti ; et la voûte fut posée, de ce côté, à un mètre plus bas que la voûte de l'autre basse-nef (1).

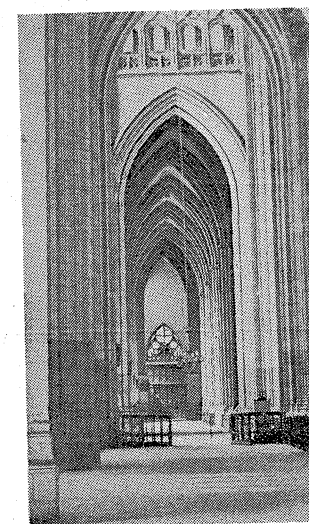
*
**

En 1510, fut passé un marché où l'on décidait de construire la chapelle de Sainte Madeleine et de Saint-Hervé, (chapelle de Saint-Clair actuellement) : il y est question d'enlever un toit, de démolir des murs pour bâtir de nouveau. Le moins qu'on puisse en déduire, c'est qu'alors fut tout à fait terminée la nef latérale du sud, puisque la chapelle de la Madeleine est la dernière de ce bas-côté. Le tombeau de l'évêque Guillaume Guéguen, décédé le 23 novembre 1506, fut exécuté par Michel Colombe et ses aides, sur ordre et aux frais de la duchesse-reine Anne de Bretagne ; il fut placé dans le mur même de la chapelle de la Madeleine : un renflement de la muraille, à l'extérieur, en indique la place. Le corps y fut déposé en 1516.

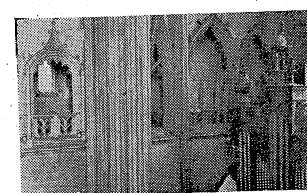
(1) On peut aisément le constater en comparant les grandes arcades de la nef centrale sous le triforium, à droite et à gauche.



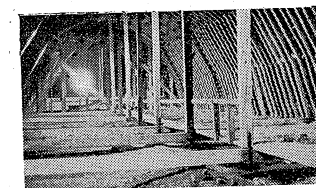
Tombeau de l'évêque Guillaume Guéguen, selon le dessin de de Gaignières (cabinet des Estampes).



Basse-nef sud.



Triforium du XV^e siècle et triforium du XVI^e siècle.



Combles de la nef.

Cette chapelle offrait alors l'aspect complet d'un enfeu : dans le fond un large vitrail divisé, dans sa largeur, en quatre panneaux, représentait Notre-Dame de Pitié, saint Guillaume et l'évêque Guillaume Guéguen, saint Mathurin et le premier neveu du défunt, Mathurin de Plédran, évêque de Dol et chanoine de Nantes, et saint Jean avec le second neveu du défunt, Jean de Plédran, doyen du chapitre de Nantes. Dans le haut du vitrail, dans les soufflets formés par les meneaux, se voyaient les armoiries de Guillaume Guéguen et de ses deux neveux (1). Ces armoiries d'ailleurs avaient été multipliées dans la chapelle sur la clef de voûte, sur les boiseries, sur le banc d'œuvre et jusque sur l'autel.

Le tombeau lui-même possédait aussi, contrairement au dessin fantaisiste de de Gaignières, les « trois armoiries » des Guéguen de Plédran (2). Celles-ci portées par deux anges issant d'un nuage, et gravées sur une table de cuivre, occupaient le fond de l'arcosole qui abrite le tombeau. L'arc surbaissé qui surmonte l'arcosole était orné d'une « frise d'ornement sur la pierre » aux deux bouts de laquelle étaient placées les armes de Guillaume Guéguen. En bas, le massif rectangulaire du tombeau, en albâtre, était subdivisé par cinq pilastres ornés de délicates moulures ; entre les pilastres appliqués l'on avait répété quatre fois les armoiries d'argent au chêne de sinople. Sur ce massif, ayant la Révolution, reposait une dalle d'albâtre portant la statue de l'évêque gisant, en ornements épiscopaux, la tête appuyée sur un coussin que soutenait un ange agenouillé ; aux pieds, un autre ange se tenait dans la même position. Le gisant et la dalle n'existent malheureusement

(1) Les armes de G. Guéguen sont « d'argent en chêne de sinople, au franc quartier d'hermines chargé de deux haches d'armes de gueule en pal ». Les armes des de Plédran sont « d'or à sept mâcles d'azur : 3, 3, 1, » *Archives municipales*, GG 551.

(2) Procès verbal de 1628 : *Arch. munic.* G.G. 551. — cf. aussi Travers, t. II, p. 259, et Dubuisson-Aubenay, loc. cit. — De Gaignières (1642-1715) écrivit vers la fin du XVII^e siècle. Dubuisson-Aubenay, en 1636, n'avait vu, sur la table de cuivre, qu'une interminable inscription, avec les armoiries des de Plédran.

plus. Une statue, étrangère au tombeau, s'y trouve maintenant couchée. Une boiserie, posée en 1836, cacha longtemps le tombeau de Guillaume Guéguen : on l'en a dégagé en 1883.

**

Pendant qu'on bâtissait le bas-côté sud de la cathédrale, les ornemanistes n'avaient cessé de s'affairer autour de l'immense façade désormais terminée. Les « imagiers » comme Yvonnet, qui devait devenir célèbre à Poitiers, ou comme les frères Jean et Guillaume André, avaient sculpté, les reliefs des voussures sous les porches : ils continuaient leur œuvre au bas des énormes piliers qu'ils couvraient d'« images » instructives. Le peintre verrier Jehan de la Chasse, de son côté, posait ces verrières où Dubuisson-Aubenay lirait « les armoiries de l'évesque Jean de Malestroît qui vivoit quand le dit portail fut fait. » Louis Hochart sculptait dans la pierre les armoiries des hauts personnages ; celles de Jean de Malestroît sont demeurées jusqu'à nos jours, au-dessus de la porte de la chaire extérieure : « elles sont renversées pour ce que le susdit évêque était mort quand ses armoiries furent écrites en cet endroit, vers le milieu du XV^e siècle. »

Tandis que se construisaient les chapelles du côté sud de la nef, l'on travaillait de même aux chapelles du côté septentrional. L'on a vu que la chapelle paroissiale de Saint Jean-Baptiste, la plus proche du portail, était utilisée dès 1486. Les autres chapelles durent s'élever normalement à la suite : la disparition de l'église du baptistère en permettait l'érection. Dès 1484, M. de Sesmaisons se préoccupait de conserver les prérogatives de sa famille dans l'édifice qui allait surgir : ses aïeux, en effet, possédaient « leur autel, leurs armoiries et leurs insignes dans l'ancienne cathédrale, près des fonts » ; il demandait qu'on lui donnât les mêmes avantages « dans la construction et réédification de l'église. » (1)

(1) *Conclusions capitulaires* du 2 juin 1484.

En 1484 encore, le chapitre permet au sieur du Sas, Gilles Thomas, « de poser ses armoiries sur la dernière clef de la seconde aile des chapelles. » (1). On serait tenté d'en conclure que la deuxième aile des chapelles était alors terminée, que par conséquent l'autre aile, la première, était faite aussi. Ce serait cependant pousser trop loin la déduction, et il est plus probable que la permission donnée ne l'était que sur un projet. En 1484, en effet, la dernière chapelle, tant dans l'aile droite que dans l'aile gauche, n'était point achevée, et n'était peut-être même pas commencée. On l'a vu pour celle du sud, à propos de l'enfeu de Guillaume Guéguen. Pour celle du nord, la chapelle de Saint-Lazare, — la plus proche du transept, — il est à croire qu'elle ne fut terminée qu'au début du XVI^e siècle, comme celle de la Madeleine. Son fondateur, en effet, le chanoine François de Chasteaubriant, décédé le 12 novembre 1516, y fut inhumé deux jours plus tard ; la plaque de cuivre qui relatait sa fondation ne fut même placée que le 28 mars 1530 sur la paroi de la chapelle où Dubuisson-Aubenay la vit en 1636. (2)

Toutefois, si les chapelles latérales furent ainsi construites vers la fin du XV^e siècle, ou peu de temps après, il n'en faudrait pas conclure que les basses-nefs se trouvaient bâties du même coup. Comme il en avait été pour le collatéral sud, le collatéral nord ne vit, sans doute, élever tout d'abord que la série de ses piliers qui lui sont communs avec les chapelles. De ce côté, on l'a vu, le style se trouve notablement modifié : la base et la faite des piliers notamment, sont traités tout autrement que dans l'aile méridionale.

L'une des deux ailes, — celle du sud, apparemment, — se trouvait cependant assez avancée pour être pavée dès 1484. Le 13 décembre de cette année, en effet, les chanoines

(1) *Conclusions capitulaires* du 31 mars 1483 (v. s.).

(2) Chanoine Durville : *L'ancienne église de Saint-Jean-du-Baptistère* : Bulletin de la Société Archéologique de Nantes, 1914, page 80.

faisaient mouler des carreaux de terre cuite « pour paver l'aile de l'église déjà faite. » L'autre aile, évidemment, n'était pas encore bâtie (1).

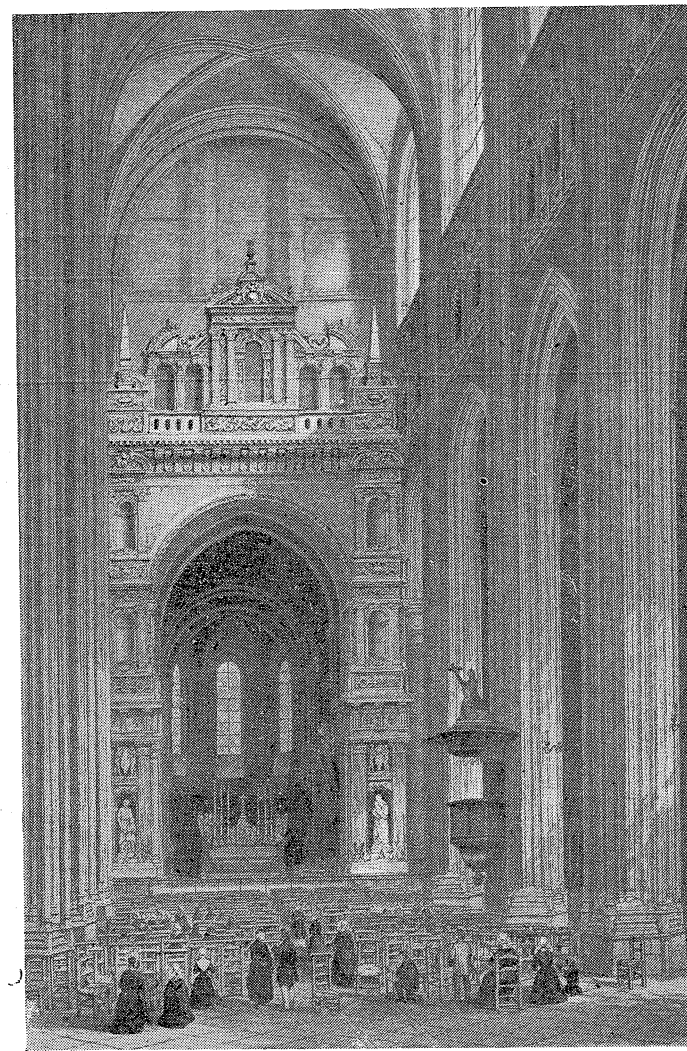
A un moment, donc, la cathédrale de Nantes dut présenter cet aspect étrange, mais plein d'espérances ; derrière une grandiose façade surmontée de ses tours, les rangées de chapelles latérales formaient comme deux ailes flottantes : entre celles-ci, la vieille nef de Benoît de Cornouailles haussait encore son large toit. Le transept et le chœur romans, prolongeant cette nef, faisaient saillie au-delà des chapelles neuves, avec l'ancien clocher démunî de ses cloches.

La nef nouvelle, pourtant, n'allait pas tarder à surgir à son tour. Nous savons que l'autel de Saint-Christophe, voisin du porche d'entrée comme dans toute cathédrale, avait été supprimé dès avant 1486 : cette année-là, en effet, une fondation pieuse, dite d'Elbiet, se trouve desservie à l'autel de Saint-Jean-Baptiste, près du portail, parce que l'autel propre de cette fondation, — l'autel de Saint-Christophe — avait été détruit pour le nouvel édifice (2). Il convient de rappeler, au surplus, que les *Conclusions capitulaires* du 15 décembre 1483 notent au passage, comme chose passée, l'écroulement au moins partiel de la voûte romane, et peut-être de la toiture qui la protégeait : « un lampadaire suspendu au milieu de la nef », s'en trouva fort endommagé.

Il y a donc lieu de croire que, dès cette époque, l'ancien vaisseau vit entamer par les démolisseurs sa partie occidentale, et que la nouvelle nef eut ses premiers travaux commencés. Selon quelques-uns, la première pierre du premier pilier fut posée le 25 octobre 1482.

(1) *Conclusions capitulaires* du 13 décembre 1484.

(2) La suppression de cet autel ne fit point disparaître de la Cathédrale le culte de saint Christophe : Dubuysson-Aubenay, en 1636, vit son « image colossée... au premier pilier du côté austral ». Et nous rencontrerons, plus loin, des inscriptions gothiques, gravées sur les pieds-droits du portail de Saint-Yves, qui se rapportent à la vie du saint, et qui font supposer que des hauts-reliefs racontant sa légende ornaient autrefois ce portail.



Intérieur de la nef en 1833, avec l'arc triomphal du XVII^e siècle, dessiné par F. Benoist.

Mais les travaux, semble-t-il, n'avancèrent qu'avec lenteur. En 1483, le chapitre fait réparer « la couverture de l'église et des piliers de la nouvelle œuvre (1) ». On en peut conclure que les énormes piliers, qui devaient soutenir un jour la voûte centrale, étaient ébauchés dans les nefs latérales de la cathédrale romane, sous son toit : ainsi maintenait-on, aussi longtemps que possible, l'ancienne église à l'usage du culte.

Quoi qu'il en soit de cette supposition, les documents du temps nous montrent que la construction de la cathédrale devient désormais pénible. Les ressources manquent, et l'on doit s'ingénier sans cesse pour obtenir de nouveaux subsides. Des ostensions solennelles de reliques amènent les foules et provoquent les offrandes. Des indulgences sont accordées par les papes aux personnes qui font quelque sacrifice pour le monument. (2) Mais le peuple est lassé : son premier enthousiasme est tombé. Et puis les querelles religieuses du XVI^e siècle vont semer la division et tourner les esprits vers d'autres préoccupations.

Les ouvriers de l'« œuvre de l'église », de leur côté se font négligents. Les chanoines, jusqu'en 1482, s'étaient contentés d'avoir un contrôleur des travaux, comme le duc de Bretagne avait le sien. A partir de cette époque, ils se voient obligés de surveiller le chantier à tour de rôle, une semaine chacun. Ils doivent noter les heures de travail omises, et retenir, en ce cas, sur les rétributions. Ils sont même contraints, parfois, de congédier quelques ouvriers qui mettent le désordre (3).

Quand les murs de la nef commencent de surmonter les grandes arcades, on est sûrement au seuil du XVI^e siècle au moins : les goûts artistiques ont évolué, en effet, et, dans l'exécution du triforium, l'on abandonne le dessin

(1) *Conclusions capitulaires* du 15 décembre 1483.

(2) Le 1^{er} décembre 1524, le chapitre sollicitait une indulgence, car « il continuait à faire réparer et augmenter l'église. » Travers : *Histoire de Nantes*, tome II, p. 282.

(3) *Conclusions capitulaires* de 1882 : 10 avril, 3 août, 21 août.

froid et sec des deux baies ouvertes précédemment sous les tours, pour suivre un tracé plus gracieux, qu'on attribue à Jean Perréal : un arc en anse de panier, dentelé et fleuri, surmonté d'un pinacle accolé à la paroi.

Avant que ne fût construit le joli triforium, qui festonnerait un jour tout le vaisseau, l'on avait pu voûter les basses-nefs ; celles-ci, d'ailleurs, durent l'être à des époques diverses, tant elles diffèrent dans le tracé des arcs et dans la décoration des clefs. La nef du sud a ses ogives et ses doubleaux plus aigus que la nef du nord ; celle-ci présente, à son tour, des clefs épanouies comme des marguerites et découpées comme des dentelles ; ce qui n'existait pas semble-t-il, dans l'autre nef. Les premières de ces voûtes peuvent être l'œuvre de Jacques Drouet, l'architecte de la cathédrale pendant le premier tiers du XVI^e siècle. Et les secondes peuvent avoir été construites par ce « maître François Moysan » dont il est question dans les archives en 1543 et 1547 (1). Ce sont là, d'ailleurs, des hypothèses entièrement gratuites.

Malgré les difficultés survenues de diverses parts, malgré même la pénurie d'argent, l'effort avait été soutenu dans la construction de la cathédrale : les murs goutterots atteignirent enfin leur sommet ; on put alors placer, sur l'énorme vaisseau, la curieuse charpente qui a subsisté : une carène de navire renversée. Sur la face intérieure des murs, dans le haut, l'architecte avait interrompu brusquement les faisceaux des colonnes prismatiques destinées à porter les voûtes. Celles-ci ne seraient posées que plus tard, au XVII^e siècle. Est-ce qu'en les attendant le maître de l'œuvre fit faire un plafond provisoire en menuiserie ? Quelques-uns l'ont affirmé. Il n'eût point été déplaisant, pourtant, de laisser apparentes les poutres de chênes sorties de la forêt de Sautron et magistralement agencées sous la carapace des ardoises.

En 1577, la nouvelle nef était sûrement livrée au culte :

(1) Chanoine Durville : *Un architecte de cathédrale au XV^e siècle* : page 20.

elle pouvait l'être depuis longtemps, d'ailleurs. En tout cas, cette année-là, les échevins y faisaient placer leur banc-d'œuvre en face de la chaire. De la cathédrale de Nantes, alors dans tout l'éclat de sa beauté, le pape humaniste, Léon X, n'avait pas craint de dire, en 1518, qu'elle était « remarquable entre toutes les églises cathédrales de Bretagne et construite avec la plus grande somptuosité. » (1)

Les rois de France, de leur côté, avaient pris soin d'encourager la construction du monument. Le 8 novembre 1498, Anne de Bretagne, à la veille de devenir une seconde fois reine de France, fit une visite solennelle à la cathédrale : le doyen du chapitre en profita pour « lui recommander l'église et la bâtisse d'icelle. » (2) Ni la duchesse-reine, ni son royal époux, Louis XII, n'oublièrent la ville de Nantes. François I^{er}, accompagné de la reine Claude et, plus tard, de la reine Eléonore, visita également la cathédrale, et s'y intéressa. Henri II, de même, y vint en 1552, avec Catherine de Médicis. Charles IX y passa aussi vers la fin de 1565. Henri IV, enfin, dut admirer la cathédrale des évêques, comme il avait admiré le château des ducs qui « n'étaient point de petits compagnons », quand il vint à Nantes, en 1598, célébrer la pacification religieuse. Il en fit sonner le gros bourdon pour annoncer la naissance de son fils César de Vendôme.

*
**

On reprit les travaux en 1614, sous le règne de Louis XIII. Les terrasses dallées de granit défendaient mal les basses-nefs contre les eaux de pluie : des infiltrations se manifestaient çà et là, surtout depuis que les toits de la grande nef versaient à même leurs eaux sur ces terrasses. Un marché fut conclu avec Antoine Rouxeau qui s'engageait à couvrir les bas-côtés d'une charpente et d'un toit : cette couverture eut pourtant le grave inconvénient d'aveu-

(1) Bulle papale conservée aux archives du chapitre.

(2) N. Travers : *Histoire de Nantes*, tome II, p. 240.

gler les fenêtres du triforium. On l'a naguère supprimée, mais les traces en demeurent visibles.

Cependant les hautes murailles de la nef gothique s'ajustaient mal au transept et au chœur de l'église romane : une ouverture béante laissait apparaître les murs de la vieille tour et les restes de la voûte de la nef ancienne. Un raccord provisoire avait été exécuté ; pour en dissimuler la pauvreté, l'on éleva devant le transept un arc triomphal gigantesque, improprement appelé jubé. L'exécution de cet arc fut confiée à Christofle Prandeaup, le 5 mai 1616 : le monument fut conçu naturellement dans le style théâtral de la fin de la Renaissance. Dubuisson-Aubenay qui le vit en 1636, le décrit ainsi : « le devant du chœur est de très beau tuffeau, basti en forme d'un mur (qui couvre le dist chœur et le sépare de la nef), ault élevé à quatre étages, chacun distinct par un ordre divers d'architecture, tous à pilastres et non pas à colonnes rondes, le premier dorique, avec ses ornements tout le long, le second ionique, avec ses ornements coupés... sur le milieu par une grande ouverture en arceau ;... le troisième qui est corinthien, a aussi ses ornements entiers, et porte au-dessus d'eux, le quatrième ou dernier, qui est le composite et fait le frontispice de toute la muraille. »

Cette immense façade, très ornée dans sa partie supérieure, est demeurée, jusqu'en 1885, telle qu'elle était au XVII^e siècle (1). L'étage inférieur du monument, « avec ses ornements tout du long », encadrait un jubé qui fermait le chœur ; sa poutre de gloire, appuyée à droite et à gauche sur les chapiteaux doriques, portait le grand crucifix d'argent et les statues de la Vierge et de saint Jean qu'avait données l'évêque Vigier au XIV^e siècle. Ces figures se dressaient donc, bien détachées, dans le vide laissé sous le grand arc, entre les pilastres ioniques (2).

Il faut ajouter qu'au troisième étage, les écoinçons pla-

(1) Elle fut démonté en 1885. Les débris en sont entassés, actuellement, pêle-mêle, sous la chapelle de Saint-Vincent de Paul.

(2) On a vu comment ces statues furent vendues en 1733.

cés entre l'arc et la base du frontispice, étaient revêtus d'ornements que la Révolution fit disparaître.

Les grandes orgues, qui surmontaient le jubé en bois jusqu'au XVII^e siècle, durent être transportées ailleurs quand fut placé l'arc triomphal. C'est pour elles, que l'on construisit, vers 1620, au bas de la nef, la tribune portée par des colonnes à chapiteaux corinthiens. Pour l'encastrier entre les deux tours, il fallut aveugler le tympan ajouré du grand portail, et l'on n'hésita point à détruire plusieurs des charmants bas-reliefs qui décoraient la base des gros piliers. Ce fut l'organier Jacques Girardet lui-même, qui vint monter les orgues : il reste de son travail, en plus de quelques organes intérieurs, une partie des menuiseries de façade.

L'autel, à son tour, fut remplacé, dans ce même temps, par un autel à rétable monumental, de style jésuite. La commande qui en fut faite nous le dépeint vraisemblablement tel qu'il fut construit : « Que l'autel du dit chœur, composé de colonnes, pilastres, frises, corniches, architraves et bordures, soit enrichi d'or de ducat, d'azur, vermillon, blanc de plomb et aultres coulleurs requises, le tout à l'huile. » (1)

Ce fastueux rétable obstrua la fenêtre centrale et plu-

(1) Marché passé avec Charles Erard, père, en 1619. Cf. cit. Boismen : article de la *Revue de l'Ouest*, 1890, p. 529.

Ce fut cet autel, semble-t-il, qui fut consacré par Mgr Cospéan, le 17 décembre 1623 et détruit vers 1750, selon Travers : *Histoire de Nantes*, tome III, p. 244. D'après un texte conservé au Chapitre, on voit que jusqu'au XVII^e siècle, au moins, le grand-autel de la cathédrale n'avait pas de tabernacle, et que, suivant l'ancien usage, la Sainte Réserve était gardée dans une *suspension* qui se trouvait au-dessus de l'autel : le recteur de Saint-Jean-en-Saint-Pierre, en effet, demande au Chapitre la permission d'avoir un tabernacle à son autel paroissial ; le Chapitre refuse de le lui accorder ; aucun de ses prédécesseurs, dit-il, n'avait formulé semblable demande, « encore bien que le Saint-Sacrement ne fût dans ladite cathédrale que dans la suspension au grand-autel, jusqu'à l'année 1690 que le Chapitre, par une conclusion, arresta de faire faire un tabernacle à l'autel de la Vierge. »

Cf. *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 1914, p. 64. Communication faite par M. le Chanoine Durville.

sieurs arcades de l'abside. On jugea bon alors, de fermer par une maçonnerie les autres arcades, en réservant seulement deux portes pour arriver dans le déambulatoire ; celui-ci fut utilisé partiellement comme sacristie ; le reste demeura désaffecté.

Ces transformations rendaient nécessaire la décoration picturale du sanctuaire. Le peintre poitevin Charles Erard en fut chargé ; il était connu pour avoir fait le tableau central du nouveau maître-autel : *Jésus donnant les clefs à saint Pierre* (1). Dans la voûte de l'abside, vers 1624, il représenta Dieu le Père entouré d'angelots ailés. L'arc doubleau, en avant de la demi-coupole, fut semé de fleurs de lis dorées sur un fond d'azur. Et sur la voûte en berceau qui devançait cet arc, l'on vit la scène de la Transfiguration. Les parois du chœur, elles aussi, furent couvertes de peintures en trompe-l'œil, figurant de fausses statues dans de fausses niches. Le jubé lui-même, enfin, comme l'autel d'ailleurs, eut ses pilastres, guirlandes et balustres mis en relief par les couleurs et les dorures.

Pendant que s'exécutaient tous ces travaux, la coupole du transept disparaissait à son tour sous la peinture et s'harmonisait avec le chœur. Les artistes Vincent Béguin, Louis Alexandre et Charles Mousset y peignaient de concert la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Une balustrade peinte fit le tour de la coupole. Les quatre évangélistes, occupèrent les pendentifs au-dessus des piliers, si du moins le marché fut entièrement exécuté (2).

*
**

Pendant l'été de 1626, le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu séjournèrent longtemps à Nantes. On dut profiter de leur présence pour obtenir des subsides afin d'achever enfin le vaisseau gothique en le couvrant de ses

(1) Ce tableau, conservé, se trouve actuellement dans la chapelle de la Bienheureuse Françoise d'Amboise.

(2) Marché du 11 juin 1624, fourni par M. Boismen.

voûtes. Celles-ci, en effet, furent mises en chantier dès le début de 1627. Deux années suffirent pour exécuter le marché passé avec un groupe de maîtres-d'œuvre : Michel Poirier, maître charpentier, et René le Meunier, Guillaume Beliard, Marin Godmer, Jacques Corbineau, sculpteurs et architectes.

L'évêque d'alors, Philippe Cospéan, dut contempler avec satisfaction la haute nef désormais « bien voûtée, bien élevée et bien percée et de très belle pierre équarrie » comme s'exprimait Dubuisson-Aubenay, en 1636, en examinant « les voûtes et arceaux hardies dedans l'église » (1).

Les travaux exécutés laissaient pourtant à désirer ; mais ils furent approuvés par les experts chargés de les visiter, tous amis ou parents des constructeurs ; ils en admirèrent spécialement les clefs pendantes « enrichies des armes du Roy... des alliances de France, avec leurs colliers d'ordre, rinceaux et feillages ». (2)

Aussi bien les mêmes architectes, avec Léonard Malherbe, furent-ils adjudicataires du bras sud du transept, en 1631. Léonard Malherbe, natif du pays du Maine, avait déjà travaillé, lui aussi, « à l'ouvrage de l'église Saint-Pierre ». Agé de quarante-cinq ans environ, il avait près de lui son fils Jacques, âgé de seize ans, quand fut commencé le bras méridional du transept.

Cette partie de la cathédrale porte la marque de son temps. La base des gros piliers donne, en coupe, une figure formée par une suite d'arcs disposés en festons. L'appui-mains du triforium est ajouré de cœurs stylisés. La porte de sortie est conçue dans le style gréco-romain, et la grande fenêtre du pignon soulève au-dessus de ses interminables meneaux une rose d'un bien pauvre dessin.

L'édification du transept fut lente, car, en 1637, la voûte de ce transept n'était pas encore posée. La modicité des

(1) Dubuisson-Aubenay : *Itinéraire de Bretagne*, tome II, chap. XI.

(2) Procès-verbal de la visite, d'après le marquis de Granges de Surgères : cf. Furret et Caillé : *Les cathédrales de France*, p. 76.

ressources fut, peut-être, la cause du retard : depuis un quart de siècle, en effet, l'on avait fait beaucoup pour la cathédrale : toiture des bas-côtés, arc-façade du chœur, tribune des orgues, maître-autel nouveau, peintures du chœur, voûtes de la grande nef, c'était plus qu'il n'en fallait pour épuiser les réserves.

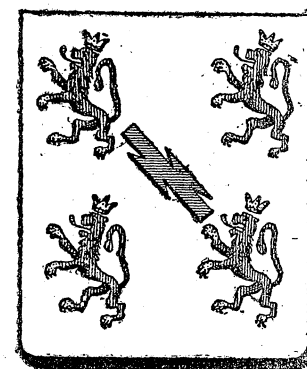
Il faudrait encore signaler, à cette époque, l'érection des arcs-boutants posés pour étayer les murs du vaisseau central. Dans la commande passée pour faire exécuter les voûtes de la nef, le 3 novembre 1626, le Chapitre avait eu soin de mentionner ces « arboutans nécessaires. » Et quand se présenta la commission chargée d'examiner le travail, le 22 août 1631, les experts firent le serment de « se porter fidèlement à la visite des dictes voutes, arboutans et autres chouses. »

On en pourrait conclure que les arcs-boutants de la cathédrale furent exécutés dans le même temps que les voûtes : ils en étaient, d'ailleurs, le complément indispensable. Ceux du côté sud sont magnifiques de forme et de portée. Ceux du côté nord durent être soutenus par des arcatures et n'offrent que peu d'intérêt : peut-être ces derniers ont-ils été repris en sous-œuvres. Quoi qu'il en soit, les uns et les autres fournirent, par surcroît, les canalisations nécessaires à l'évacuation des eaux de pluie du grand comble : ces eaux furent rejetées loin des murs par les gargouilles, dont quelques-unes existent encore.

En 1635 devint évêque de Nantes un ancien militaire, Gabriel de Beauveau : il n'était pas homme à négliger l'achèvement de sa cathédrale.

A cette époque, le bras du transept qu'on venait d'achever atteignait la faite de la flèche, qui surmontait la vieille tour. Une construction aussi élevée, demandait un appui du côté de l'est. Dès l'année 1650, les travaux reprirent : il fallait, déclarait l'architecte du roi consulté, « continuer l'esglise comme elle est commencée. » Le maître-d'œuvre, Hélié Brosset, entreprit d'élever les deux travées du bas-côté qui longerait le chœur au sud. Ces travées

forment actuellement la chapelle paroissiale de Notre-Dame-de-Pitié et le déambulatoire qui lui est contigu ; avec justice on y a sculpté, sur l'une des clefs de voûte, les armoiries de Gabriel de Beauveau, qui sont « d'argent à quatre lionceaux de gueules, armés, couronnés et lampassés d'or, avec un bâton escotté d'azur, péri en pale. »



Armoiries
de l'évêque Gabriel de Beauveau

La chapelle de Notre-Dame-de-Pitié et le déambulatoire qui lui est voisin, servirent de sacristie pendant presque tout le XIX^e siècle.

Hélié Brosset mourut en 1656, avant d'avoir terminé son œuvre (1) : le marché passé avec le chapitre comportait, en effet, un autel à construire dans la nouvelle chapelle. Cet autel fut exécuté par son successeur et ami Tugal Caris, qui copia, en les réduisant, les lignes principales du maître-autel de 1625. Son ouvrage, réparé dans le dernier siècle par Grootaërs, fut remplacé dans la chapelle de

(1) La pierre tombale d'Hélié Brosset, trouvée dans la cathédrale par M. Boismen et conservée dans l'ancien évêché, porte l'inscription suivante : « GLOIRE . ET . HONEUR . A . DIEU . AL . AVIERGE . ET . AUX SAINTS . JEZUS . MARIA . JOZEP — HÉLIE BRQSET . ARCHITECTE DE . NANTE . 1650, 51, 52, 53, 54, 55. »

Notre-Dame-de-Pitié, en 1896 (1). Il est d'un beau style et caractérise parfaitement son époque.

Tugal Caris imagina de réunir les deux galeries du triforium dans le nouveau transept : il n'eut pas peur, pour ce faire, de briser la majestueuse ordonnance de la fenêtre qui occupe tout le pignon de l'édifice : sur encorbellements mal appareillés il posa cette lourde balustrade classique dont il est permis de regretter le maintien.

Le même architecte eut encore, on l'a dit, à couvrir d'un toit dans l'année 1658, l'abside romane et la seule chapelle absidale qui fut demeurée — celle de la Trinité — sur le flanc nord du chœur.

En 1679, enfin, l'on construisit de grossiers massifs de maçonnerie dans la chapelle souterraine, dite de Saint-Gohard, et dans la chapelle qui formait son premier étage, celle de la Trinité. Le pourtour du chœur, du coup, se trouva complètement désaffecté de ce côté.

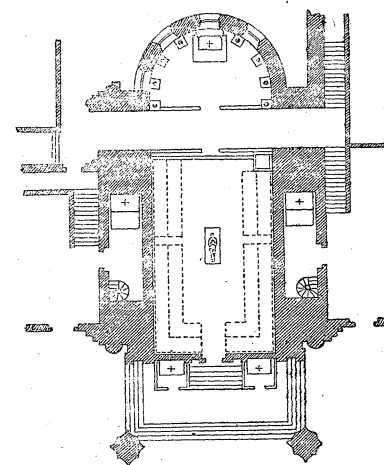
Ainsi se termina assez misérablement la première campagne pour la reconstruction de la cathédrale de Nantes. Elle avait duré plus de deux siècles. Sauf une courte interruption vers la fin du XVI^e siècle, les travaux n'avaient point cessé, peut-on dire : construction, ameublement, décoration, avaient, tout à tour, attiré l'attention des évêques et de leur chapitre. Entre des périodes de lassitude, les Nantais avaient eu des heures d'enthousiasme et d'élan : l'œuvre accomplie jusqu-là leur faisait assurément grand honneur.

(1) Cet autel avait été placé dans la chapelle actuelle des Saints Donatien et Rogatien, au début du XIX^e siècle : il y avait été béni, en effet, par M. de Méliant, le 4 avril 1805.

CHAPITRE IV

L'œuvre du XVIII^e siècle

Le monument eut beaucoup à souffrir dans le courant du XVIII^e siècle. En 1733, le chœur fut remanié de fond en comble, au prix de la disparition des tombeaux les plus riches et les plus précieux. Le jubé fut enlevé, le maître-autel transporté du fond de l'abside jusque sous la vieille coupole du transept : les stalles des chanoines au contraire

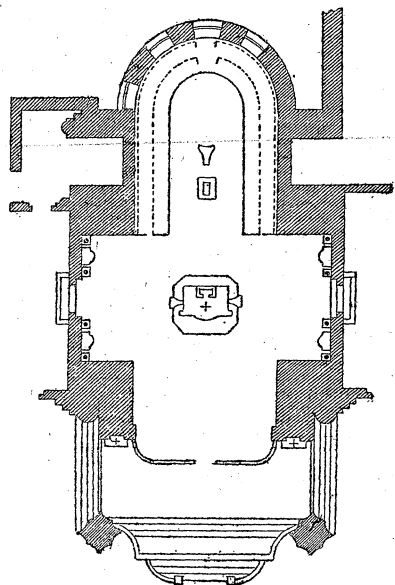


Plan du chœur avant 1733.

furent rejetées jusqu'au fond de l'abside. L'abaissement du pavé du chœur comporta la destruction des voûtes de la crypte. Une sorte de perron devança l'arc triomphal conservé et une grille de style Louis XV ferma ce prolongement du sanctuaire, qui s'étendait jusqu'à l'emplacement actuel de la chaire.

A l'extérieur, une modification importante fut encore apportée : ce qui restait du déambulatoire autour du chœur, fut démoli jusqu'au niveau du sol. C'est pourquoi les plans de la cathédrale romane n'indiquent plus rien désormais au-delà de l'abside.

Il faut signaler pourtant deux initiatives qui sont dignes d'intérêt. L'autel à grand rétable, de 1625, devait s'encadrer mal dans l'arc triomphal dont il avait été rappro-



Plan du chœur après 1733.

ché. Il fut remplacé, vers 1750, sous l'épiscopat de Pierre Mauclerc de la Muzanchère, par l'autel aux lignes sinueuses aux marbres vivement colorés, aux sculptures pleines de grâces et de sourires, que l'on conserve encore dans la cathédrale en qualité de maître-autel. Quel en fut le dessinateur ? Nul ne le sait. On l'avait accosté tout d'abord de deux anges en bois doré, restes de l'autel précédent. Ces anges furent remplacés, en 1779, par d'autres en marbre blanc,

œuvre de Sébastien Leysner : ces derniers eurent la tête enlevée et les ailes brisées pendant la Révolution. (1)

Les grandes orgues placées dans leur tribune en 1619, furent réparées et augmentées par Lépine en 1768 ; c'est alors que furent ajoutées, au buffet du XVII^e siècle, les deux tourelles des côtés que portent de puissantes cariatides. En 1785, Clicquot les revisa et les reconstitua même entièrement. Elles reçurent encore des réparations nombreuses dans le cours du XIX^e siècle, spécialement en 1866, de la part de la maison Merklin, de Paris. Elles viennent d'être de nouveau l'objet d'un perfectionnement opéré par la maison Debierre-Glodon, de Nantes : elles contiennent désormais cinquante-trois jeux, distribués sur un pédalier et sur quatre claviers manuels : Grand-Orgue, Positif, Bombarde et Récit (2).

Dans les siècles passés, le puissant instrument eut souvent des organistes remarquables, comme Jean Walther, fils du grand Walther, collègue, émule et ami de Jean Sébastien Bach ; Denis Joubert, compositeur excellent, qui sauva l'orgue pendant la Révolution ; Aimée Goutel, qui fut nommée organiste dès l'âge de dix-neuf ans (3). Les artistes de notre temps ne sont pas restés au-dessous de leur fonction ; tels sont, pour nommer seulement les morts, M. Legrand, vaste compositeur, et M. Albert Bélédin, dont la réputation s'étendit au loin (4).

Pendant la Révolution la cathédrale subit des injures et des dégradations sans nombre. Les armoiries et les sym-

(1) Leysner, né près de Wurtzbourg, en 1728, vint s'établir à Angers ; ce fut l'architecte nantais Ceineray qui le fit venir à Nantes.

(2) Sur l'écusson d'un tuyau de façade, on peut lire le nom de Clicquot. Cf. M. l'abbé Marcel Courtonne : *L'orgue de la cathédrale de Nantes*, passim.

(3) Une inscription gravée sur le mur, dans la tribune, rappelle cette nomination précoce qui fut faite en 1808.

(4) Restaurées par les soins de M. l'abbé Courtonne, dotées désormais de plus de 3.000 tuyaux, les orgues ont été solennellement bénites, le 19 février 1933, par Mgr Le Fer de la Motte, évêque de Nantes, et inaugurées, le même jour, par Louis Vierende, organiste titulaire de Notre-Dame de Paris.

boles religieux furent détruits, les bas-reliefs massacrés, les statues mutilées, les vitraux brisés, les peintures cachées sous un épais badigeon. (1) « En juillet et août 1793, il fallut soixante dix jours pour abattre et effacer les armoiries, les hermines et les fleurs de lis qui ornaient la voûte et les piliers. » (2)

Les sculptures des porches échappèrent en partie au marteau des démolisseurs grâce à l'intervention de quelques citoyens énergiques.

Bientôt la cathédrale fut transformée en arsenal et en écurie. Les pieds des chevaux et les roues des canons brisèrent les pierres tombales, défoncèrent les pavements, écornèrent les bases des piliers.

Cependant l'administration départementale s'émut de ces destructions, et pour préserver le monument d'une ruine complète, le 21 mai 1794, elle ordonnait que « la ci-devant cathédrale serait affectée à la célébration des fêtes publiques, et que le jeu d'orgue serait conservé pour servir à la même destination : qu'en conséquence la municipalité de Nantes était chargée de prendre des mesures pour l'évacuation des chevaux et autres objets appartenant à l'armée. » (3)

L'armée ne céda du reste qu'une partie de l'édifice pour les réunions décadares.

Le 25 novembre 1793, avait été célébrée la fête de la déesse Raison. On brûla de l'encens devant la colonne de la liberté et l'on alluma un bûcher où furent jetés les livres liturgiques et les ornements sacrés arrachés aux caveaux funéraires.

Au printemps de l'année 1793, le génie militaire avait fait établir un poste d'observation sur la tour sud de

(1) Un arrêté de la municipalité, du 19 juillet 1794, prescrivait de faire disparaître, dans la cathédrale, les représentations rappelant les idées anciennes, sous une teinte « rembrunie ».

(2) Stéphane de la Nicollière : *Armorial des Evêques de Nantes*, p. 77.

(3) Mellinet : *La commune et la milice de Nantes*, t. IX, p. 38 - 39.

la façade. Ce poste, qui ne fut pas sans utilité lors de l'attaque de Nantes par les Vendéens, le 29 Juin 1793, fut aménagé confortablement en octobre de la même année. Ayant été mis, dans la suite, à l'usage des étudiants, il subsista jusqu'en 1826. En 1796, sa présence aida beaucoup à sauver le monument de la destruction. Un fanatique, en effet, nommé Fleury, fétichiste de la ligne droite, avait proposé sérieusement de prolonger la rue du Département (actuellement rue du Roi Albert) jusqu'à la rue Brutus (maintenant rue Prémion) au travers de la cathédrale. Un homme intelligent et ferme, Julien Groleau, s'opposa résolument à l'exécution de ce projet, alléguant, entre autres arguments, l'utilité de l'observatoire placé sur les tours. Grâce à lui le projet du citoyen Fleury ne fut pas exécuté (1).

Le 25 mai 1800, l'explosion de l'une des poudrières du château ébranla tout l'édifice, enleva la toiture, renversa les meneaux des fenêtres du côté sud, détruisit les derniers vitraux que les Vandales n'avaient pu atteindre. L'état de dégradation de la cathédrale était tel, à cette époque, que les propriétaires voisins menacés dans leur sécurité, adressèrent des plaintes au préfet. Le préfet s'en prit à la Commune qui déclina toute responsabilité : « C'est illusoire, répondit-elle au préfet, qu'on regarde ce vaste monument comme étant aux charges de la Commune. Cet édifice fut bien accordé à la Commune pour y célébrer les fêtes décadares et nationales ; mais elle n'en a jamais eu la jouissance pleine et entière ; seulement par tolérance la direction de l'artillerie et du génie la rétrocédèrent pour y célébrer les pompes funèbres des députés de Rastadt et celles en l'honneur du général Joubert ; depuis elle n'en a pas eu la jouissance.

« Les fêtes décadares sont devenues nulles, les fêtes nationales sont supprimées ; les deux seules qui sont conservées ont un mode de célébration qui n'exige pas un pa-

(1) Cf. M. du Plessis : *Bulletin de la Société Archéologique*. 1931 p. 113.

reil édifice, dont le gouvernement a besoin et qui est tout entier à sa disposition.

« Le service de l'artillerie jouit de la nef, des bas-côtés, des chapelles latérales. Le génie occupe la chapelle dite de Saint-Clair.

« Des propriétés domaniales encombrant la sacristie.

« Le bâtiment est tellement en désordre qu'il ne peut servir à rien à la Commune. C'est au domaine de prendre tous les moyens pour prévenir de plus grandes dégradations, et dans tous les cas, pour prévenir les accidents » (1).

Personne ne voulant se charger des réparations, le ministre de la guerre décida que l'église Saint-Pierre et l'évêché resteraient affectés au service de l'armée.

Cependant, la cathédrale servait aux usages les plus étranges et les plus inattendus. Le *Publicateur de Nantes*, à la date du 28 Nivose, an VIII (1800) publiait cette annonce stupéfiante : « Expérience aéronautique dans la cathédrale. — Avis aux souscripteurs pour la 51^e ascension de l'aéronaute Blanchard. — Les citoyens souscripteurs sont informés que depuis le 27 nivôse jusqu'au 30 inclusivement, à midi très précis, dans l'église Saint-Pierre, il y aura diverses expériences intéressantes, comme ballon captif rempli de gaz, expérience de parachute sur un quadrupède qui tombera du haut de la voûte sans se blesser, et un aérostat qui, d'un coup d'électricité, détonnera du haut de l'édifice. La descente accélérée de la galerie et de la Mongolfière qui y seront appendus représentera la chute du célèbre et malheureux Pilastre de Rozières à Boulogne-sur-Mer. On verra aussi, dans cette église, une partie de la flotte aérienne qu'on prépare avec célérité pour le voyage prochain.

Les non-souscripteurs pourront aussi voir ces expériences moyennant 60 centimes » (2).

Tant d'erreurs et de mauvais traitements, accumulés

(1) Mellinet. *La commune et la milice de Nantes*, t. XI, p.80. — Bulletin de la Société Archéologique, 1888.

(2) Communication de M. Dortel à la Société d'Archéologie de Nantes.

tout le long du XVIII^e siècle, surtout pendant la Révolution, laissaient la cathédrale lamentablement détériorée : mutilée sans pitié, dépouillée de ses ornements, ouverte à tous les vents, exposée aux méfaits des pluies, elle était vouée à la ruine si l'on ne s'empressait de panser ses plaies béantes et de consolider ses membrures ébranlées.

CHAPITRE V

Restauration et achèvement

Dès l'an 1800, à la faveur de l'apaisement qui se fait sous le Consulat, des pétitions nombreuses arrivent de tous les côtés au préfet de Nantes, réclamant le retour des prêtres déportés et la réouverture des églises. Le 25 avril (3 floréal) 1802, au milieu d'un cérémonial imposant, fut proclamée la loi sur l'organisation des cultes. Après les églises de Sainte-Croix et Saint-Nicolas, la cathédrale fut rouverte au culte catholique. Le 14 août, à 7 heures du soir, au bruit du canon et au son des cloches, elle était réconciliée par l'abbé Gély assisté de l'abbé Garnier. Le lendemain M. Leflo de Trémolo, vicaire général, y célébrait une messe solennelle. On chanta le Te Deum et un prédicateur fit entendre dans la chaire l'éloge du premier consul. Le 10 octobre, Mgr Duvoisin prenait enfin possession de sa cathédrale, entouré d'un clergé nombreux et de toutes les autorités militaires, judiciaires et civiles. Quelques jours après, le 18 octobre, il posait la première pierre du grand autel, qui fut monté en moins de trois jours, puisqu'il fut consacré le 21 octobre.

Dès le mois de mai 1802, on s'était préoccupé des réparations urgentes. Cette même année, un rapport sur l'état des autels avait été dressé par les architectes Ogée, Praud et l'architecte-voyer Peccot qui s'exprimait ainsi : « Le maître-autel, ainsi que tous les autels de la cathédrale d'ailleurs, avait été complètement démoli ; son revêtement de marbre était écorné, on le retrouva complet. Les anges adorateurs pouvaient être aussi réparés.

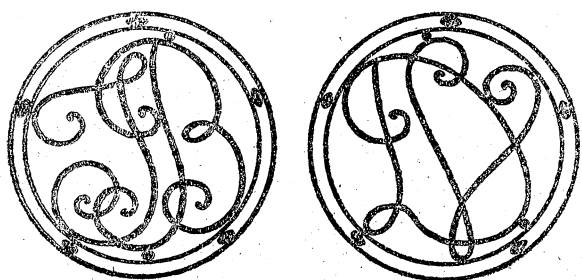
« Pour les autels acolytes, situés au pied des montants

du grand portique Louis XIII, les matériaux conservés en permettaient le rétablissement. »

Le sculpteur Robinot-Bertrand prêta son concours pour ces restaurations diverses, et, en 1803, cinq autels des chapelles latérales, sur huit, étaient relevés. En 1806, fut établie la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dont les ornements dorés sont bien de style empire ; sur la grille se remarquent les initiales de Mgr Jean-Baptiste Duvoisin.

Dans le même temps, les architectes Séheult, Alloneau et Nau signalaient le mauvais état de la charpente et de plusieurs chapelles latérales. Il y fut remédié sans retard.

La même année encore, Mgr Duvoisin obtenait le bronze nécessaire à la fonte d'une deuxième cloche ; car

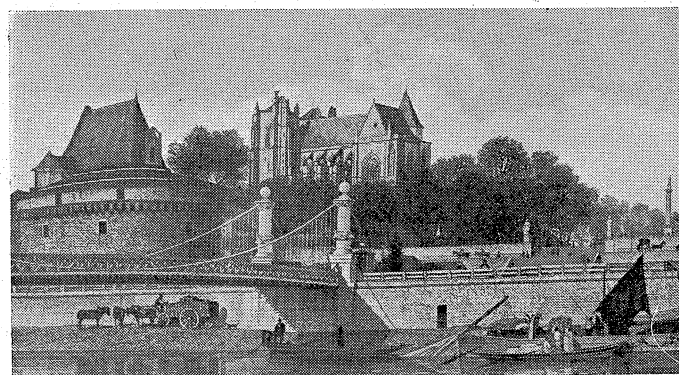


Le chiffre de Mgr Duvoisin, dans la grille de la chapelle Saint-Jean.

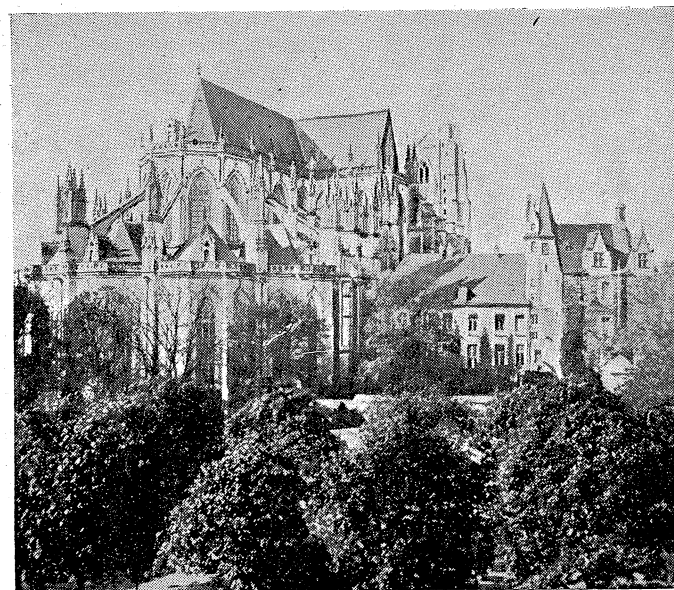
il ne subsistait qu'une seule cloche fêlée qui servait de timbre à l'horloge. Ce bronze provenait des débris de l'ancien carillon et des portes de la cathédrale qui avaient été conservées dans l'ancien couvent des Ursulines (lycée actuel). Mais il ne fut pas donné de suite à ce projet de fonte.

Vers 1813, les fonts baptismaux furent restaurés et décorés d'une ordonnance classique ; on regratta aussi, d'une façon bien maladroite, l'ornementation des deux tours rondes par le salpêtre : les portails, spécialement, virent disparaître ce qui restait des bas-reliefs sur leurs pieds-droits.

Ce fut alors aussi que fut effacée la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » que l'on avait inscrite, un quart de



La cathédrale en 1838 (daguerreotype).



L'abside nouvelle et l'ancien évêché.

siècle plus tôt, sur le tympan du grand portail. Celui-ci fut gratifié de la géométrique rosace qui subsiste encore. Plus tard, Grootaërs dressa contre le trumeau, sous un dais démesuré, la statue de saint Pierre qu'on y voit actuellement.

En 1817, la cathédrale s'enrichit d'un inestimable trésor : le tombeau du duc François II, élevé jadis dans la chapelle des Carmes, lui fut confié par M. de Saint-Aignan, maire de Nantes. Ce « royal et magnifique tombeau » fut placé dans ce qu'on appelait la chapelle Saint-Clair, c'est-à-dire dans le bras sud du transept, lequel était alors fermé par une cloison. Il y est demeuré.

Une inscription fut placée sur la grille de clôture :

*« Tombeau de François deux
dernier duc de Bretagne, mort à Coueron, le neuf septembre 1488,
de Marguerite de Bretagne, sa première femme
et de Marguerite de Foix, sa seconde femme. »*

Les restes d'Arthur III, duc de Bretagne, comte de Richemont, Connétable de France mort à Nantes, le 26 décembre 1458, y ont été déposés le 28 août 1817 ».

Il convient de dire ici que la dernière partie de cette inscription constitue une erreur, comme l'a démontré le chanoine Durville : ce ne sont pas les ossements d'Arthur III qu'on y a placés, mais probablement ceux de quelque obscur religieux de la chartreuse de Nantes. (1)

(1) Le corps d'Arthur III, en effet, avait reçu sa sépulture dans l'église des Chartreux de Nantes (rue actuelle du Maréchal-Joffre, n° 6). Ses restes en furent retirés le 1^{er} juin 1872 et déposés dans la cathédrale avec ceux de François II qu'on y avait apportés le 17 février précédent. Le 21 mars de l'année suivante, les cercueils princiers furent violemment ouverts et les ossements répandus sur le sol. Postérieurement au 1^{er} juin 1792, l'église des Chartreux fut démolie : c'est alors qu'une personne zélée y pénétra et déroba aux démolisseurs des ossements qu'elle crut être ceux d'Arthur III ; elle les garda précieusement jusqu'en 1802, époque où elle les confia à l'abbé Gély. Celui-ci les fit enfouir dans le cimetière Saint-Jean, près de la cathédrale, après les avoir renfermés dans une boîte solide portant le nom d'Arthur III.

Ce furent ces ossements que l'on transféra solennellement à la

En 1825 Mgr Micolon de Guérines fit fondre deux cloches qui ne furent d'ailleurs utilisées que pendant 15 années. Dès 1840, en effet, le chapitre de la cathédrale et une commission de notables nantais se mirent à l'œuvre pour obtenir une sonnerie digne du monument. Huit cloches furent alors fondues par Guillaume Besson, d'Angers, sur la terrasse de l'abattoir ; les deux cloches de 1825 avaient été jetées dans la coulée de bronze. Mgr de Hercé bénit cette nouvelle sonnerie le 7 décembre 1840, en présence du préfet, du maire et du lieutenant-général.

**

Entre temps, à la grande satisfaction des Nantais et des amis de l'art, on parlait de reprendre les travaux d'achèvement de la cathédrale, travaux interrompus depuis près de deux cents ans.

En 1834, en effet, le bras nord du vieux transept roman, réservé aux hommes, était devenu notoirement insuffisant. On songea seulement tout d'abord à son agrandissement en prenant sur l'ancien cimetière Saint-Jean contigu à cette partie de l'édifice. Le projet parut bientôt difficilement réalisable. Mais il suggéra l'idée d'entreprendre la construction de ce bras du transept et, peut-être, celle de l'abside elle-même. Sous l'épiscopat de Mgr de Guérines, des plans et devis furent dressés par M. Seheult, architecte du département, pour le transept et les trois premières travées du déambulatoire. Le gouvernement donna son approbation pour le transept et les deux premières travées correspondant à celles qui existaient déjà au sud ; il promit des subsides et les travaux commencèrent. Mgr de Hercé en bénit solennellement la première pierre, le 3 septembre 1840.

A un moment l'on projeta de terminer rapidement le chœur par un chevet plat. M. Vrignaud, vicaire général,

Cathédrale, en 1817, et que l'on déposa dans le tombeau de François II.

Cf. Chanoine Durville : *Vieux Nantes*, t. II, p. 380-410.

dut aller à Paris pour obtenir qu'on renonçât à ce projet. En 1844, le duc de Nemours, de passage à Nantes, s'intéressa vivement à la construction : grâce à son appui, les plans pour la continuation de l'abside étaient adoptés.

La construction fut poussée d'abord avec assez d'activité ; les murs sortaient de terre et, dans certaines parties, atteignaient la hauteur du glacis des fenêtres, quand tout fut arrêté, au cours de l'année 1849, par suite de difficultés qui aboutirent à la destitution de l'architecte.

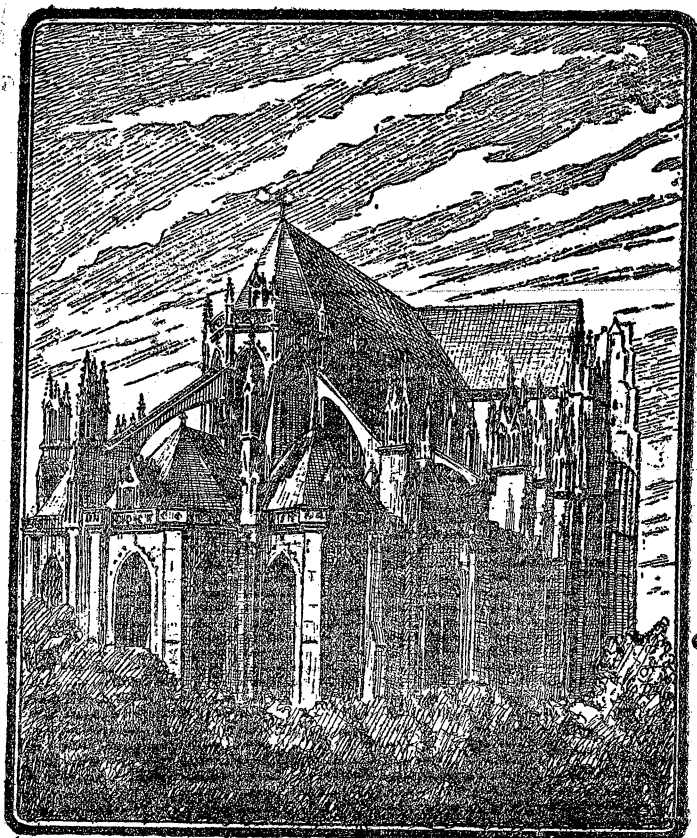
La portion du transept nord bâtie par M. Seheult est facilement reconnaissable : les murs pleins offrent de vastes surfaces qu'on ne trouve pas ailleurs dans le monument. Le dessin de l'imposte ajourée qui surmonte la porte est d'une élégance remarquable, mais un peu tourmenté. Les bases de piliers donnent, en plan par terre, un polygone d'une grande complication. A l'extérieur, enfin, le remplage de l'appui-mains du premier étage est le seul, au dehors, qui dessine des flammes inclinées et serrées.

Le 30 octobre 1849, M. Théodore Nau, qui venait d'édifier le chœur de l'église Sainte-Croix, devint architecte diocésain : il remania les plans de son prédécesseur et reprit l'œuvre de la cathédrale. Sous l'abside, il construisit ces vastes cryptes qui servent, celle du centre, d'enfeu pour les évêques de Nantes, celles du pourtour, de réserves pour les sacristies.

L'abside s'élevait à quelques dix mètres au-dessus du sol, quand en 1865, M. Nau vint à mourir. M. Eugène Boismen, qui lui succéda, acheva cette abside et construisit la sacristie qui lui est voisine. Les évêques de Nantes, Mgr Jaquemet et surtout Mgr Fournier, avaient su donner un élan vigoureux aux travaux d'achèvement. (1)

(1) Les armoiries de Mgr Fournier, ornent l'une des clefs de voûte de la chapelle actuelle du Saint-Sacrement : elles sont « de gueules à une église d'or, au chef d'argent chargé de cinq hermines de sable ». C'est avec justice que ces armoiries paraissent dans la cathédrale, car Mgr Fournier fut l'animateur principal des travaux d'achèvement de cet édifice : il fit de nombreux voyages à Paris pour y intéresser le gouvernement ; il s'ingénia pour trouver les ressource-

Sous l'épiscopat de Mgr Le Coq, l'œuvre put être terminée. En 1866, M. Boismen s'étant retiré, l'architecte diocésain de Rouen, M. Louis Sauvageot lui succéda. Il restait



L'abside actuelle.

alors à relier l'abside neuve à la vieille nef : travail délicat où l'on aurait à faire disparaître la tour romane pour

ces nécessaires. Il tint à placer lui-même le bouquet sur la toiture achevée et reçut, en cette occasion, le personnel du chantier dans son évêché pour un vin d'honneur.

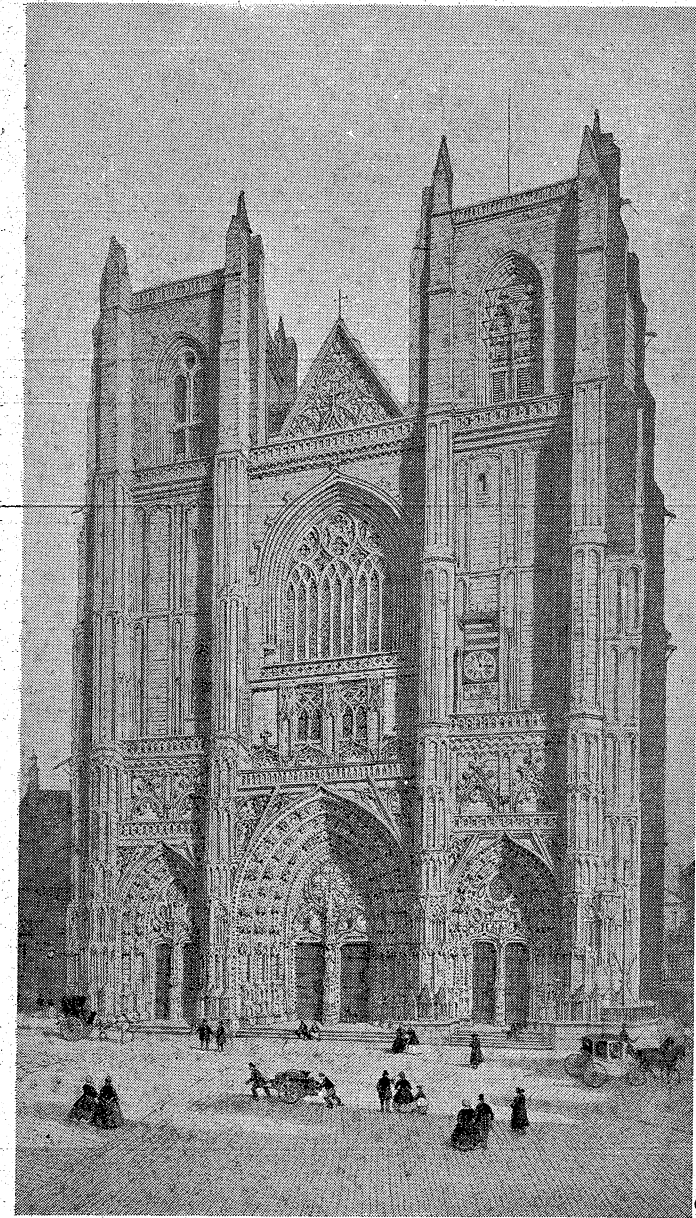
établir la croisée du transept. A l'encontre de l'idée de M. Boismen, M. Sauvageot détruisit les piles qui avaient soutenu la coupole du XII^e siècle ; il les remplaça par les puissants piliers qui supportent actuellement la maîtresse voûte, centre de l'édifice.

C'est alors que la crypte du XI^e siècle fut déblayée et couverte d'un plafond de briques.

Et le jour de Noël de l'an 1891, Mgr Le Coq put inaugurer le nouvel édifice désormais achevé. Il y avait quatre cent cinquante sept ans que la première pierre en avait été posée. Une première campagne de construction d'une durée de deux siècles en avait élevé la façade, la nef et le bras méridional du transept. Les travaux avaient sommeillé durant les deux siècles suivants, qui furent, à bien des égards, funestes à l'édifice. Pendant le demi-siècle, enfin, qui suivit la reprise des travaux entre 1838 et 1891, on avait vu sortir de terre et grandir jusqu'à leur complet développement, le bras nord et la croisée du transept, et surtout la profonde abside qui fait le plus grand honneur aux architectes du siècle dernier.

II

DESCRIPTION DE LA CATHÉDRALE



Façade de la cathédrale, dessinée par F. Benoist.

CHAPITRE I

Extérieur de l'édifice - Construction

L'ordonnance extérieure de la cathédrale de Nantes est caractérisée par l'harmonie calme et majestueuse de ses lignes et de ses proportions. De quelque point de vue qu'on l'examine, elle offre toujours un aspect de robustesse et de simplicité grandiose. Et, si l'on excepte les deux tours, qu'un tardif changement introduit dans les plans a laissé s'enfoncer dans le toit de la nef, tout satisfait le regard dans cet édifice, où la sobre élégance de la décoration fait ressortir la puissance et l'équilibre de l'ossature.

L'abside avec sa ceinture de chapelles rayonnantes, d'arcs-boutants et de galeries ajourées, les hautes nefs aux larges verrières, les contreforts puissants couronnés d'une forêt de pinacles, la façade imposante surmontée de ses deux tours massives, tout cela forme un ensemble d'une beauté mâle et donne une impression de force et de stabilité.

Façade. — La façade ne manque pas de grandeur avec ses cinq portes monumentales. Trois de ces portes s'ouvrent sur les nefs : elles sont séparées par des contreforts, dont l'éperon saillant apparaît seulement au-dessus des pieds-droits. Les deux autres, par une disposition originale et gracieuse, se présentent, en retour d'équerre, à la base des tours du côté nord et du côté sud. Les galeries et les fenêtres constituent comme une deuxième zone. Un troisième étage est formé par le pignon des combles et les deux tours. Cette façade, malheureusement construite en matériaux peu résistants, a beaucoup souffert des intempéries et des

hommes. On s'occupe depuis longtemps de sa restauration, au risque, peut-être, de lui enlever quelque chose de son caractère.

La série des cinq portails forme, de beaucoup, la partie la plus belle et la plus intéressante du monument.

Ces portails, en effet, présentent des ébrasements profonds, garnis de moulures prismatiques, qui se poursuivent dans l'archivolte. Entre ces moulures, soulignées par des guirlandes d'une grande délicatesse, se creusent de larges canaux qui, dans les voussures, abritent de longues files de figurines.

Autrefois, les piédroits étaient garnis de statues surmontées de dais sculptés. Leurs piédestaux qui subsistent encore sont ornés de charmants hauts-reliefs. Les voussures n'ont jamais été couronnées des frontons aigus projetés : c'est à tort, qu'au XIX^e siècle, on a « restauré » l'un d'eux au bas de la tour nord. Les entrées sont partagées en deux baies par un trumeau qui supporte un linteau en arc déprimé. Les tympans des deux portails latéraux sont ajourés. Le tympan du portail central dut l'être aussi primitivement ; on se vit sans doute obligé de changer cette disposition pour l'établissement de la tribune de l'orgue (1).

Le portail central était dédié à la Vierge, dont l'image se dressait devant le trumeau, entourée des statues des apôtres (2). Cette image est remplacée aujourd'hui, avon-nous dit, par une statue de saint Pierre, sculptée par Groo-

(1) On a prétendu à tort, qu'à l'origine, ce tympan était décoré d'un bas relief représentant le Jugement dernier. Il faut se rappeler que le premier architecte de la cathédrale, Guill. de Dommartin était tourangeau. Comme à Saint-Gatien de Tours, dont l'influence est indéniable dans la façade de Saint-Pierre de Nantes, il est hors de doute que le tympan central devait être ajouré ainsi que ceux des portes latérales. Peut-être, lorsqu'il fut aveuglé, ce tympan fut-il décoré d'une peinture ou d'un relief représentant le Jugement dernier ? Un tableau de Guesdon, (XIX^e siècle), conservé chez M. Chevalier-La Barthe, représente le Jugement dernier de Michel-Ange mis en relief sur ce tympan de la cathédrale de Nantes ; cela paraît être pure fantaisie d'artiste.

(2) C'est ce que nous montre le tableau de Loysel, de 1775, conservé dans la sacristie de la cathédrale.

taërs, et abritée sous un dais moderne, au pinacle disproportionné. Le portail de gauche est consacré à saint Pierre, celui de droite à saint Paul et leur statue ornait primitivement le trumeau (1). Le portail latéral de la tour du côté nord est désigné sous le nom de portail des saints Donatien et Rogatien ; celui de la tour du côté sud, sous le nom de portail de saint Yves.

Ces cinq portiques dans l'éclat de leur prime jeunesse devaient former un ensemble d'une merveilleuse beauté. Anne de Bretagne parlait avec admiration, « du somptueux édifice du portail et église de Nantes », et le duc François II, dans ses lettres patentes, affirmait que ce monument « tant bel et magnifique » devait contribuer « non seulement à l'honneur et louange de Dieu, mais aussi de tout le peys et duché ».

Entre les deux contreforts de droite, à la base de la tour sud, on aperçoit une chaire extérieure couronnée d'un dais très orné, grossièrement obstruée depuis deux siècles.

Au-dessus des trois portails, se profilent deux galeries superposées garnies de balustrades. Entre les deux galeries des tours, se dessinent des arcatures aveugles en arc brisé, couronnées par une accolade à deux contre-courbes ; entre celles de la façade, placées à un niveau plus élevé, apparaissent des arcatures plus petites, en anse de panier, surmontées de deux baies rectangulaires séparées par des niches.

Au-dessus de la deuxième galerie de la façade, une grande fenêtre au remplage flamboyant d'un motif élégant et simple remplit toute la largeur du mur entre les contreforts.

Le pignon, de construction légère, se couvrait d'une décoration capricieuse de réseaux ondulés en relief (2). La base est marquée par une troisième galerie en encor-

(1) Nous parlons ici de la droite et de la gauche du spectateur tourné vers la façade.

(2) Ces reliefs ont dernièrement disparu.

bellement qui se poursuit sous les baies ajourées des beffrois.

Nefs. — Des arcs-boutants à double volée, contrebutent la grande nef. Ceux du côté nord remontent au XVII^e siècle. Leurs arcs supérieurs sont consolidés par des arcatures sans élégance qui reposent sur les reins des arcs inférieurs. Ceux du côté sud, de construction plus légère, remontent au XVI^e siècle. Quelques-uns malheureusement ont été reconstitués en ciment armé au grand dommage de l'esthétique. Des gargouilles grimaçantes et de fines arcatures forment l'ornementation des contreforts courts et massifs. Un dallage incliné recouvre les bas-côtés. On l'a naguère rendu imperméable au moyen d'un enduit bitumé.

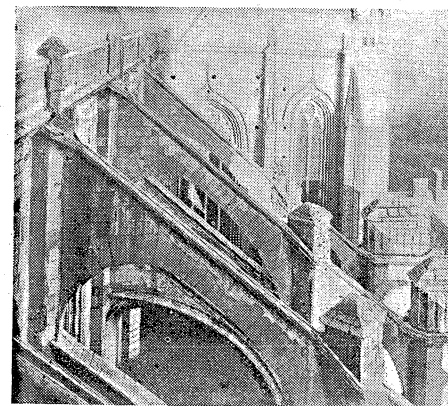
Une étroite balustrade borde les combles de la nef (1). Les bas-côtés en sont dépourvus.

Façades des transepts. — La façade du côté sud fut élevée entre 1632 et 1637 par les architectes associés qui posèrent les voûtes de la nef. La porte est conçue dans un style classique sans caractère. Au-dessus, la muraille entière est ajourée par l'immense fenestration que nous avons mentionné plus haut et dont les longs meneaux ne semblent tenir que par miracle. Les rampants du pignon sont couronnés de curieux crochets à têtes humaines, personnifiant tous les âges de la vie, de l'enfance à la vieillesse.

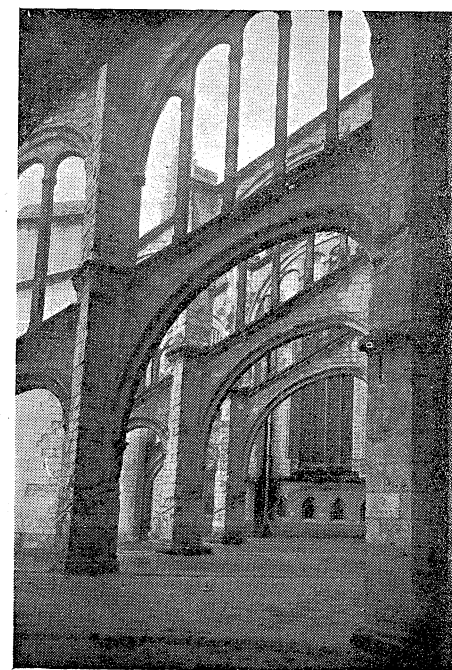
La façade nord est moderne. Le portail est inachevé ; la fenêtre, avec son triforium, est d'une belle venue. Pour éviter de nuire à la solidité de cette façade en la surchargeant d'un pignon de pierre, on s'est contenté de fermer le comble d'un hideux pignon de bois peint en noir.

Chevet. — Ce chevet se raccorde avec élégance aux constructions anciennes et achève noblement l'édifice. Ses proportions harmonieuses, l'équilibre de ses parties, la charmante simplicité du décor, en font une œuvre de logi-

(1) Du côté du midi, cette balustrade a été récemment remplacée par un vulgaire appui-main en ciment.



Arcs-boutants du sud.



Arcs-boutants du nord.

que et de bon goût. Les arcs-boutants, mieux conçus que ceux de la nef, reprennent le tracé en quart de cercle. Ils sont à double volée au-dessus des chapelles latérales, mais simples au-dessus du déambulatoire. Des groupes de clochetons légers couronnent les piles médianes et les contreforts, qui s'ornent eux-mêmes, dans leur partie supérieure, de pinacles et d'arcatures décoratives.

Les chapelles rayonnantes, avec leurs larges baies aux meneaux délicats, leur corniche ornée d'un double cordon de guirlandes, leur toit conique égayé de gracieuses fenêtres de comble, leur balustrade ajourée, forment autour du chœur la plus riche et la plus séante des parures.

Tours. — Les tours jusqu'à la hauteur du pignon font partie de l'ordonnance générale de la façade. Elles sont flanquées de puissants contreforts qui montent par retraits successifs et se terminent au sommet des tours par de maigres clochetons. Leur base dans laquelle s'ouvrent les portails des bas-côtés, se couvre de niches, de dais et de pinacles finement sculptés jusqu'à la hauteur de la première balustrade du portail central. Jusqu'aux beffrois, ils se creusent de larges cannelures. Le deuxième étage est éclairé d'une étroite fenêtre. Seules deux longues arcatures géminées décorent la nudité de la muraille. Les beffrois, au-dessus des combles, sont ajourés de larges fenêtres à meneaux et sont couronnés d'une balustrade. La séparation des trois étages est également marquée par des balustrades supportées par des corniches saillantes, décorées de plusieurs bandeaux de feuillage.

Les tours s'élèvent à 63 mètres de hauteur. On accède au sommet par un escalier en colimaçon de 286 degrés. Ces degrés sont très usagés dans la tour sud qui contient le beffroi et qui, pendant la Révolution, et, au début du XIX^e siècle, était surmonté d'un observatoire. Du haut de ces tours, on découvre l'horizon jusqu'à dix lieues à la ronde.

Avant la Révolution la sonnerie de la cathédrale était très réputée. Elle se composait de douze cloches ; la plus

grosse pesait 18.000 livres. Il fallait 32 hommes pour les mettre toutes en branle. En 1802, lors du rétablissement du culte, il n'en restait qu'une seule. La sonnerie actuelle avec ses huit cloches reste une des plus puissantes et des plus harmonieuses de France.

Ces cloches portent les armoiries de Mgr de Hercé. La plus grosse d'entre elles pèse 5650 kilos, et la seconde 4010 kilos. La plus faible est de 690 kilos. On a vu comment cette sonnerie, montée dans la tour nord, fut transportée dans la tour sud en 1842 (1).

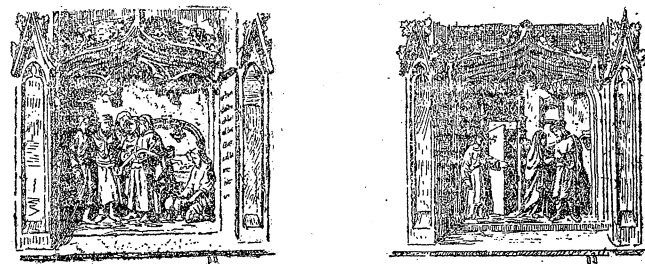
(1) Cf. Félix Libaudière : *Annales de la Société Académique de Nantes*, 1899, p. 13.

CHAPITRE II

Extérieur de l'édifice - Décoration

Sculptures des portails

Les sculptures des voussures et des piédestaux nous présentent, en une magnifique synthèse, les plus beaux traits de la Bible, de l'histoire de saint Pierre et de saint Paul, patrons de la cathédrale et de quelques saints de Bretagne. Malheureusement, ces charmantes miniatures sont très endommagées et il est assez difficile parfois de reconnaître les sujets traités et de restituer les inscriptions gothiques qui les accompagnent. Cette œuvre porte la mar-



Bas-reliefs des piédestaux : 1°) Jacob demande à Laban sa fille Rachel ;
2°) Laban donne, à Jacob, sa fille Lia à la place de Rachel.

que de la fin du XV^e siècle. Elle a été exécutée par les artistes bretons Robin et Louis Hochard, dans le style délicat de l'école de Touraine et des bords de la Loire. On y retrouve aussi nettement l'influence des Mystères dans les costumes et l'attitude des personnages. Toutes les scènes sont traitées avec un réalisme touchant de naïveté, de bonhomie et de grâce.

1° **Sculptures des piédestaux.** — Les *histoires* des piédestaux sont mises en valeur par un délicat encadrement d'architecture réduite et de feuillages d'une finesse extrême. Elles commencent sur la partie la plus saillante du contrefort qui sépare le portail central de la porte saint Pierre. Elles se déroulent dans leur suite logique, *de gauche à droite, le long des piédroits des portails de la Vierge et de saint Paul.*

Les premiers sujets ont complètement disparu. On relève seulement des inscriptions savoureuses comme celles-ci : « Comme les diables trébuchent de Paradis en enfer. — Comme Dieu fait les bêtes et les serpents. — Comme Dieu présente les bêtes à Adam en Paradis terrestre.



Bas-relief des piédestaux : 1°) Dieu apparaît à Isaac, lui donne sa bénédiction et lui promet de multiplier sa génération ; 2°) Isaac, après la vision, construit un autel en Bersabée et prie le Seigneur.

Comme Dieu défend le fruit de vie à Adam et Eve dans le Paradis terrestre. — Comme Dieu met des robes de peaux de bêtes sur Adam et Eve ».

Apparaissent ensuite, mais dans un état de déprédation lamentable, des scènes diverses représentant : « Comme Adam et sa femme labourent » ; l'histoire de Caïn et d'Abel, celle de Noë. A droite du portail de la Vierge et sur les piédestaux de la porte saint Paul nous lisons l'histoire d'Abraham, de Sara et de la servante Agar, celle d'Isaac et de Rebecca. Nous reconnaissons la mort d'Abel, la construction de l'arche, Noë y faisant entrer sa famille et les

animaux, offrant à Dieu un sacrifice après le déluge, plantant la vigne et faisant la triste expérience du vin. Plus loin nous voyons Dieu bénissant Abraham et Sara, Agar prenant avec son fils le chemin du désert, Agar découragée et pleurant, Agar guidée par un Ange et découvrant un puits, Dieu demandant à Abraham le sacrifice d'Isaac, la mission d'Éliézer.

Puis l'histoire d'Isaac et de Rebecca se continue, à l'intérieur sous la tribune de l'orgue, le long des piliers. Ici les « images » ont moins souffert ; elles ont été restaurées, d'ailleurs, avec un goût parfait par l'artiste nantais Thomas Louis, au milieu du siècle dernier. Espérons que celles de l'extérieur le seront bientôt. Les inscriptions gothiques sont restées parfaitement lisibles.

Au pilier de gauche, on voit : « Comme Hélizer donne vessiaux d'or et d'argent et riches vêtements à Rebecca et plusieurs dons à sa mère et à ses frères. — Comme assemblément font convi et font la grande feste du mariage qui doit estre de Isaac et de Rebecca. — Comme le lendemain du geu, Hélizer demande congé de s'en retourner à son maître Abraham. — Comme les parens de Rébecca luy demandent si ce est son vouloir de s'en aler à Isaac et elle répons qu'ouil »...

Suivent le départ de Rebecca et son arrivée dans la terre de Canaan : « Comme Rebecca s'en va avec Hélizer et on luy baille en sa compagnie Delbora, sa nourrisse et aultres chamberières. — Comme, sur la vesprée, Isaac s'en va par ung champ qui est en Bersabée, pour Dieu prier et pour les estoilles contempler. — Comme Rebecca, de loing voyant Isaac, descend de son chamois et demande à Hélizer : qui est cest homme qui vient au devant de nous ? Il dit que c'est son seigneur ». Ici, quelques scènes ont été détruites malheureusement lors de la construction de la tribune de l'orgue. Le récit reprend et nous montre : « Comme Isaac culture la terre et elle luy apporte cent fois plus, dont plusieurs de Gerares eurent grant envie contre luy. — Comme Dieu apparaissant à Isaac luy donne sa bénédiction et luy promet multiplier sa génération. — Comme

Isaac après la vision construit un autier (autel) en Bersabée et prie le Seigneur. » Viennent ensuite la bénédiction dérobée par Jacob à Esaü et, *sur l'autre pilier*, le commencement de l'histoire du mariage de Jacob. Des inscriptions nous racontent naïvement : « Comme Esaü s'en va chassier pour donner à mangier à son père à fin d'avoir sa bénédiction. — Comme Rebecca dit à son fils Jacob qu'il donne à mangier à son père Isaac pour avoir sa bénédiction, tant qu'Esaü est dehors pour chassier. — Comme Rebecca vestit son fils Jacob de la robe d'Esaü et luy enveloppe les mains et le col de peaux de chevreaux pour donner entendre à Isaac que c'était Esaü. — Comme Jacob donne à mangier à son père Isaac, et Isaac le touche et cuide (pense) que c'était son fils Esaü et en le baisant luy donne sa bénédiction. — Comme Esaü vient de la chasse cuidant donner à mangier à son père ; mais il connaît par la réponse de son père que Jacob, son frère, l'a supplanté. — Comme Esaü médite contre son frère Jacob et (parle) de le tuer. — Comme Rebecca conseille son fils Jacob et l'envoie demeurer chez son oncle Laban de peur que son frère Esaü ne le tue. — Comme Isaac envoie son fils Jacob en Mésopotamie prendre femme une des filles de Laban son oncle. — Comme Jacob, en pleurant, baise Rachel en lui disant qu'il est son cousin germain. Et aussitôt la pucelle Rachel le va dire à son père Laban. — Comme Laban vient au devant de Jacob, son neveu, et commence à l'embrasser et baisier... — Comme Jacob montre à son oncle Laban la cause de sa venue et luy dit que volontiers le servirait sept ans pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. — Comme Jacob demande à Laban sa fille **Rachel pour son service de sept ans**. Et Laban assemble ses amis et fait joyeux conj (union) et solennelles noces. — Comme Laban ...baille à Jacob son aultre fille Lye et **cuide Jacob que c'étoit Rachel...** — Comme Jacob aperçut au matin que c'était Lye... et non Rachel. — Comme Jacob se plaint de ce que Laban luy a baillé Lye pour Rachel Et respondit Laban que c'est la coutume (l'aînée) fille doit première estre mariée.

Le cycle se termine, à l'extérieur, sur les *piédestaux de la porte saint Pierre*. Là étaient représentés, le départ de Jacob et de Rachel pour le pays de Canaan, la réconciliation de Jacob et d'Esaü. Tout est disparu. On reconnaît pourtant quelques scènes mutilées de la touchante histoire de Joseph.

Sur les *piédestaux de la porte latérale nord*, on peut relever quelques vestiges de sculptures, mais tellement dégradées qu'il est impossible d'en deviner le sujet. Les bas-reliefs des *soubassements de la porte sud*, près du Calvaire, sont également mutilés, mais trois inscriptions qui subsistent encore nous permettent de supposer qu'elles retraçaient la légende de saint Christophe. Elles nous disent : « Comme le roi Dagnus cuide le faire martyriser de saïètes (sajettes, flèches), lesquelles saïètes ne vinrent à toucher Christophe. — Comme le roi cuidast que saint Christophe fut plein de saïètes ; et comme il se moquait de lui, une saïète descendit de l'air et lui creva ung oïl. — Comme le roi après... (plusieurs mots manquent) et fut par Christophe son oïl guari ».

La *Légende dorée* nous éclaire sur le sens précis de ces inscriptions, dans ce passage touchant le martyre de saint Christophe : « Alors le roi (Dagnus) ordonna que ce Christophe fut lié à un poteau et il commanda à quatre cents soldats de le percer de leurs flèches. Mais les flèches restaient en l'air et aucune ne put le toucher, et le roi croyant qu'il était percé se mit à le railler et aussitôt une des flèches vint et lui creva un oeil. Et Christophe dit : Ma carrière est presque finie ; demain, tyran, délaye de la boue avec mon sang, et mets-le sur ton oeil et tu en recouvreras l'usage. Le roi ordonna de lui trancher la tête ; ce qui fut fait. Et prenant du sang de Christophe, il le délaya avec de la terre, le mit sur son oeil, et il fut sur le champ guéri ».

2° *Sculptures des voussures*. — Ces sculptures, qui étaient hors de portée pour les marteaux des iconoclastes, sont dans un meilleur état de conservation. Les scènes

sont formées par des groupes de figurines en haut-relief reposant sur des consoles et abritées sous de petits dais délicatement sculptés. Elles se succèdent à intervalles réguliers dans les gorges des voussures.



Bas-relief des voussures : Les damnés.

Celles du *portail central* représentent, à la base et à gauche, la résurrection des morts ; à droite les tourments de l'enfer ; au-dessus la présentation des âmes, et, dans la partie supérieure, le bonheur des élus couronnés dans le ciel. Ces figurines sont traitées avec un art achevé et quelques-unes, surtout celles qui reproduisent des scènes infernales sont animées d'une vie intense.

Dans l'archivolte de la *porte saint Pierre* se déroulent divers épisodes de la vie de l'Apôtre (1). Sa vocation ; sa première prédication ; sa délivrance de prison par un ange ; sa flagellation ; sa rencontre avec Simon le magicien ; sa comparution avec saint Jean devant les prêtres, les scribes et les pharisiens ; leur prédication nouvelle ;

(1) Nous étudions les voussures des portes Saint-Pierre et Saint-Paul de bas en haut, celles qui sont à gauche, puis celles qui sont à droite du spectateur.

la résurrection de Dorcas, la bienfaitrice des pauvres ; l'entretien avec le centurion Corneille ; l'apôtre devant le tribunal d'Agrippa ; la punition d'Agrippa, la chute de Simon ; saint Pierre traduit devant Néron ; son emprisonnement avec saint Paul dans la prison Mamertine. La dernière scène, probablement celle du martyre, n'existe plus.



Bas-relief des Voussures : Les élus.

Au-dessus du trumeau au milieu du tympan ajouré, se détache un petit édifice finement ouvragé, accosté de deux personnages assis fort mutilés.

Les voussures de la *porte de droite* racontent la vie de *saint Paul*. Elles nous représentent, à gauche, Paul assistant au martyre de saint Etienne ; demandant au grand-prêtre des lettres pour persécuter les chrétiens ; entrant dans les maisons et maltraitant les fidèles ; renversé sur le chemin de Damas et transporté à Damas. Les sujets de

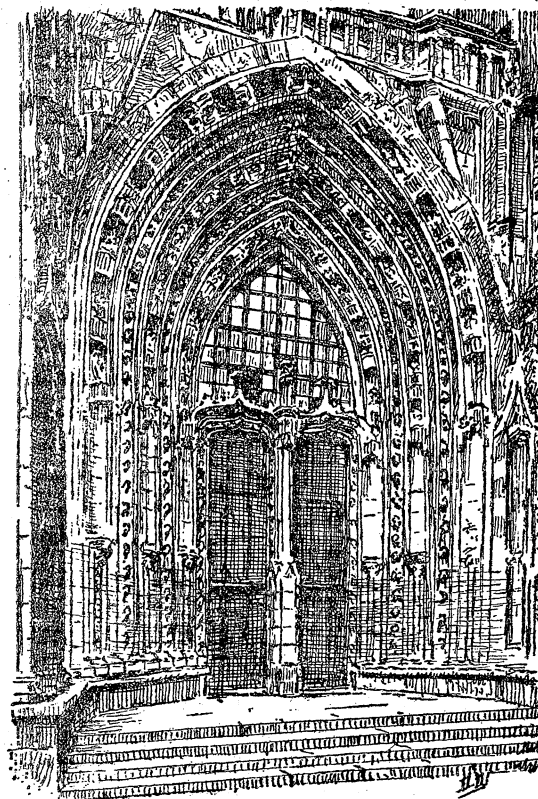
la voûture voisine manquent de clarté. On pourrait y voir, une prédication de saint Paul ; la prophétie d'Agabus concernant les mauvais traitements qu'il doit subir à Jérusalem ; saint Paul devant l'Aréopage ; saint Paul descendu des murailles de Damas dans un panier et traversant la mer pour aller à Rome.

Les sujets des voûtures, à droite, s'inspirent de la *Légende dorée* autant que des Actes des Apôtres. Ils nous montrent saint Paul prêchant devant les chrétiens de Rome ; Patroclès, le jeune favori de Néron tombant d'une fenêtre pendant son discours et se tuant sur le pavé ; sa résurrection ; la comparution de Patroclès devant Néron et son emprisonnement ; saint Paul traduit à son tour devant Néron et condamné à mort, marchant au supplice et recevant le voile de Platille pour se bander les yeux ; saint Paul, décapité par ses bourreaux, apparaissant ensuite à Néron qui relâche Barnabé et Patroclès ; saint Paul conversant avec Luc et Titus, auprès de son tombeau, devant des soldats ; un homme tenté de suicide et délivré par le saint.

Au-dessus du trumeau, un groupe plus important représente le miracle qui suivit le martyre : la tête de l'apôtre rejoignant son corps, retrouvé au milieu des champs où il avait été jeté.

Les sculptures de la *porte saint Yves* ont beaucoup souffert. Voici les sujets de la légende les plus faciles à reconnaître. Saint Yves retiré dans sa grotte il donne l'hospitalité à un pauvre qui avait passé la nuit auprès de sa porte et le revêt de ses habits ; il couche à la place de ce pauvre, la nuit suivante, à la belle étoile ; il demande au seigneur de Rostrenen la permission de couper du bois dans ses forêts pour construire la cathédrale de Tréguier ; à la place des pieds d'arbres coupés poussent trois arbres nouveaux ; les poutres s'allongent miraculeusement ; saint Yves achète du drap pour vêtir les pauvres ; il soigne un malade ; ensevelit un mort ; donne un vêtement qu'on lui apportait à un mendiant ; il prêche ; fait le catéchisme à des enfants ; fait transporter un pauvre chez lui ; soigne

ce pauvre de ses mains ; passe à pied sec une rivière dont il a écarté les eaux d'un signe de croix ; il essaie de réconcilier un fils avec sa mère ; célèbre la messe à cette intention et la réconciliation s'opère ; il meurt entouré de ses disciples.



Porte Saint-Yves

Les sujets traités dans l'archivolte du *portail saints Donatien et Rogatien* ont trait évidemment à la vie des deux saints, mais restent d'une interprétation très difficile. L'artiste s'est probablement inspiré de sources étran-

gères à la légende traditionnelle, dont nous avons perdu la trace. Au témoignage d'Albert le Grand, un mystère de saint Donatien et saint Rogatien, fut représenté à Nantes en 1492, à peu près à l'époque où s'exécutaient les travaux. Il paraît vraisemblable que beaucoup de scènes du portail aient été tirées du drame sacré.

Nous reconnaissons, à gauche, la réception d'un évêque, saint Similien peut-être, qui baptisa Donatien ; des scènes de prédications ; un prince et une princesse sur un trône (peut-être le père et la mère des saints martyrs, qui auraient occupé un rang distingué à Nantes et en Bretagne). Plus loin, on voit un personnage assis, un lit somptueux près duquel veille un démon ; le prince et la princesse, à nouveau, sur un trône ; une tour environnée de personnages qui s'agitent autour des portes. A droite, saint Donatien et saint Rogatien, vêtus de longues tuniques, apparaissent garottés entre des soldats ; ils refusent de sacrifier aux idoles ; ils sont traduits devant le juge ; conduits en prison sous escorte les mains liées ; deux amis à genoux tentant de les fléchir. Nous les retrouvons devant le juge, en prison, où ils sont soumis à la torture et environnés d'anges consolateurs. Le prince et la princesse, que nous avons rencontrés plus haut, semblent essayer une dernière fois d'ébranler leur courage. Le juge prononce leur condamnation. Enfin les deux saints couchés sur le chevallet consomment leur martyre au milieu des supplices.

Sur le tympan, est traité un sujet plus étendu. Au sommet de deux collines, des personnages en groupes prient à genoux. Toute une foule dominée par un personnage à cheval les considère avec attention dans la vallée. C'est une allusion à un fait miraculeux raconté par tous les hagiographes : la ville de Nantes délivrée des barbares par l'intercession des deux martyrs. Nantes, assiégée par Marcile Chillon était réduite à sa dernière extrémité. Deux processions, venant l'une de Saint-Donatien, l'autre de Saint-Similien, se rencontrèrent pour prier : il était minuit ; les processionnants, vêtus de blanc, portaient des cierges

allumés. A cette vue, une terreur subite s'empara de l'armée ennemie qui s'enfuit. Ainsi fut sauvée la ville assiégée depuis deux mois (1).

(1) Saint Grégoire de Tours : *De gloria martyrum* : cap. LX.

CHAPITRE III

Intérieur de l'édifice : Construction

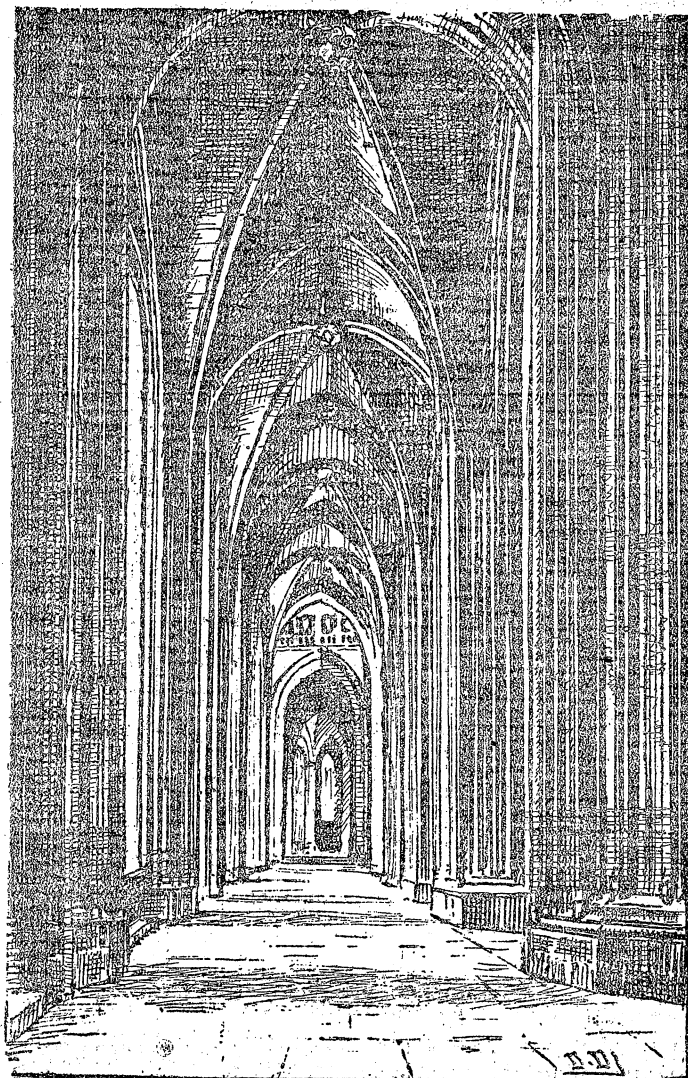
L'intérieur de la cathédrale, plus que l'extérieur, peut-être, frappe les regards par l'harmonieuse simplicité de ses lignes, aussi bien que par la profondeur et la sveltesse de son vaisseau. Il est arrivé souvent que, dans les œuvres du XV^e siècle, la décoration compliquée et la recherche du détail ont communiqué aux ensembles un aspect de confusion et de fragilité. A cette même époque, la nef de Saint-Pierre a gardé une noblesse imposante, une majesté sereine, une élégante sobriété, qui rappellent les plus belles ordonnances du XIII^e siècle.

L'unité qui règne dans tout l'édifice lui donne un aspect de vigueur et de jeunesse. Alors que, dans le plus grand nombre de nos monuments gothiques, la Renaissance et le Grand-Siècle ont laissé des traces de leur passage, il est remarquable, que la cathédrale de Nantes, élevée si lentement, à des époques aux goûts si divers et si opposés, a conservé une pureté de style qu'on ne rencontre, en France, dans aucune œuvre contemporaine.

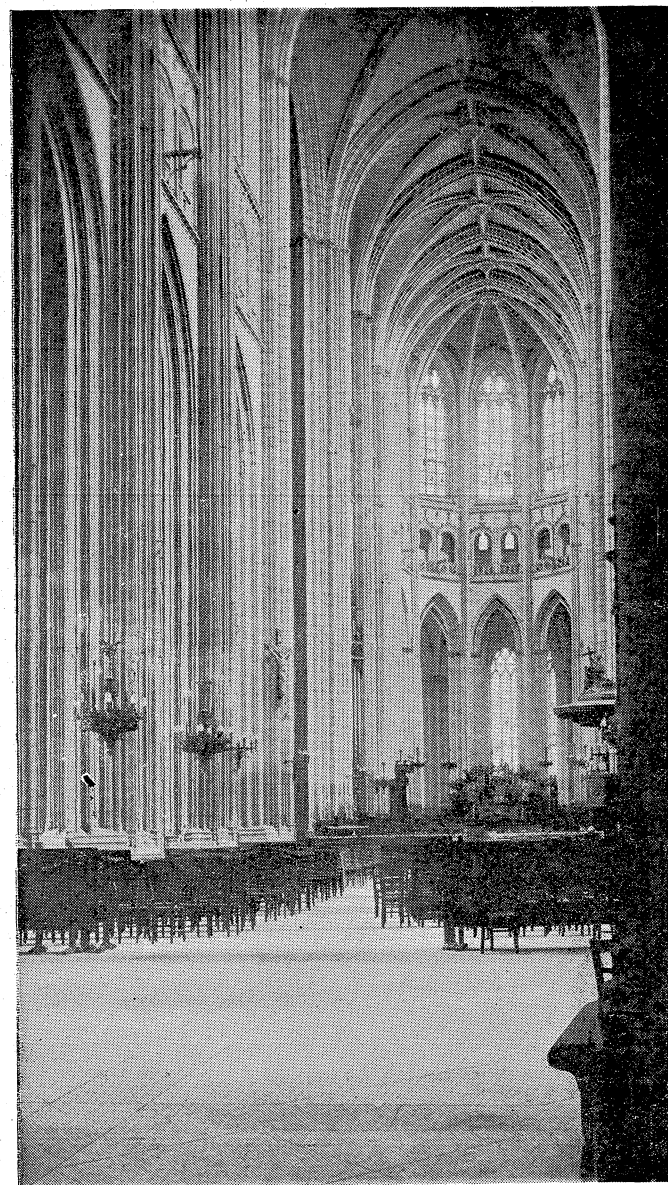
Plan, élévation.— Le plan de la cathédrale de Nantes est d'une rigoureuse régularité.

La nef, composée de cinq travées, est flanquée de basses-nefs ; celles-ci sont bordées de chapelles latérales. Les deux chapelles les plus proches de la façade sont dépourvues d'autel.

Le transept, on l'a vu, ne débord pas les murs extrêmes de la nef ; il est relativement étroit et ne renferme ni chapelle ni bas-côté.



Nef latérale du nord.



Intérieur de la nef.

Le chœur est très profond : l'abside pentagonale est en effet, précédée de trois travées. Sur le déambulatoire qui entoure le sanctuaire s'ouvrent deux chapelles latérales et cinq chapelles rayonnantes de plan polygonal.

Aux trois portails de face correspondent les trois nefs. La nef du sud est la plus régulière ; celle du nord offre un aspect de puissance et d'élévation qu'elle doit principalement à la forme bombée de ses voûtes. La nef centrale est d'une conception hardie : rien de noble et d'impressionnant comme ces lignes verticales que rien n'arrête dans leur élan, qui se courbent sans effort sous les voûtes et se rejoignent comme deux mains suppliantes.

Les murs et les piliers, s'élèvent sur de puissantes assises d'un beau granit qui fut tiré des coteaux de la Fosse. La pierre de construction provient des carrières des bords de l'Erdre. Les moëllons calcaires furent d'abord amenés, par mer, de Taillebourg, mais on dut se contenter bientôt, par raison d'économie, de recourir aux tuffeaux d'Anjou, d'un grain plus fin, d'une taille plus facile, mais de peu de solidité (1).

Voûtes. — La grande nef et les bas-côtés sont voûtés en ogives simples sans liernes ni tiercerons. Les voûtes de la nef, de plan barlong, reposent sur des doubleaux en arc brisé très surbaissé. Leur retombée est exhaussée d'une façon maladroite, par un cloisonnement perpendiculaire construit au-dessus de la naissance des arcs. La croisée d'ogives s'élève à la hauteur du sommet des doubleaux et des formerets. Les voûtes des bas-côtés sont bombées et de plan carré. Dans les chapelles et les collatéraux, les croisées d'ogives sont ornées, du côté nord, de rosaces sculptées ; elles avaient, du côté sud, des clefs pendantes. Dans

(1) Dimensions de la cathédrale. Longueur, hors d'œuvre, 116 m. ; intérieurement, 102 m. ; se décomposant comme suit : chœur jusqu'au transept, 45 m. ; transept, 10 m. ; nef, 47 m. Hauteur sous voûte ; 37 m. 50. Largeur : nef, 15 m. ; largeur totale, 39 m. Hauteur des tours, 63 m. Largeur de la façade, 43 m. Largeur du grand portail, 11 m. ; des portails latéraux, 5 m.

la nef, les clefs étaient primitivement décorées de peintures dont on voit encore la trace. Les grandes arcades et les doubleaux des bas-côtés sont de tracé très aigu. Les moulures des arcs sont formées de tores amincis, amortis en méplat et de nervures anguleuses.

On a déjà vu que la voûte du bas-côté nord, est d'un mètre plus élevée que celle du bas-côté sud. De même, la voûte de la première travée de la nef, au-dessus de la tribune de l'orgue, est plus élevée que les suivantes. Par contre au-dessus de cette première travée, la toiture de l'édifice est moins haute sur le vaisseau. Cette disposition fut imaginée sans doute pour dégager les deux tours, qui seraient, autrement, demeurées enfouies sous les combles (1).

Supports. — Les piliers, sveltes et vigoureux à la fois, s'élèvent sur un socle de granit bleu, présentant la forme d'un octogone aux faces concaves. Leur coupe reproduit exactement le tracé de la retombée, mais les moulures, malgré les complications du dessin, gardent un profil énergique dans une opposition vigoureuse de lumière et d'ombre. Elles s'appuient sur de petites bases prismatiques qui naissent à différentes hauteurs sur le glacis du socle. Réunies en faisceaux, elles s'élancent d'un seul jet vers les voûtes, où elles s'épanouissent en nervures comme des palmiers plantureux qui s'échappent du tronc et retombent avec grâce.

Dans le bas-côté sud et dans le chœur, la naissance des voûtes est marquée par une petite bague sculptée, très étroite. Cet embryon de chapiteau n'a guère sa raison d'être, car, à cette hauteur, les détails ne sont pas lisibles et ils brisent un peu l'élan des nervures.

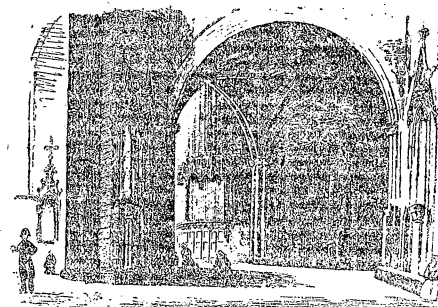
Triforium. — Le triforium, d'un type fort gracieux, est formé dans chaque travée, de trois baies dont l'anse de panier est ornée de redents intérieurs et surmontée d'une accolade garnie de crochets et terminée par un

(1) Il peut être que le premier plan ne comportait pas, pour la nef, un toit aussi élevé que celui qui a été exécuté.

fleuron. Chaque baie est éclairée par une petite fenêtre vitrée.

Comme il a été dit, les baies de la première travée, exécutées en même temps que la façade, sont d'un dessin très différent : elles sont en arc brisé, plus larges, plus élevées et rappellent les triforiums normands.

Fenêtres. — La nef et les chapelles latérales sont éclairées abondamment par des fenêtres hautes et larges. Dans la nef, seules les fenêtres du côté nord et deux fenêtres des chapelles sont décorées de meneaux qui les subdivisent en quatre panneaux. Leur tympan est garni d'un remplage flamboyant, formé d'une combinaison élégante et simple de soufflets et de mouchettes d'un dessin uniforme. Les meneaux des fenêtres hautes du côté sud furent brisés par



Tribune de l'orgue

D'après Guépin : *Histoire de Nantes*, p. 89.

l'explosion de 1800. Seules deux fenêtres des bas-côtés ainsi que celles du chœur et de l'abside sont ornées de vitraux.

Les fenêtres de la première travée, au-dessus des grandes orgues, sont aveugles et ornées de meneaux simulés, d'un style capricieux ; elles furent du reste, odieusement mutilées en 1842, pour permettre le transfert des cloches d'une tour dans l'autre.

Tribune de l'orgue. — C'est une construction assez lourde. Pour lui donner un point d'appui, on jugea bon

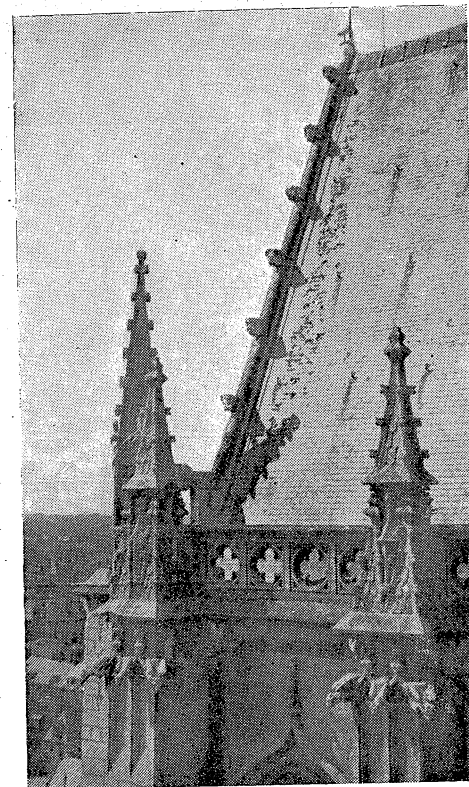
d'envelopper les deux premières piles de la nef d'un massif de maçonnerie jusqu'à la hauteur de la balustrade, et l'on ne craignit pas de détruire, on l'a vu, de précieux bas-reliefs qui décoraient leur base. Elle repose sur une voûte à liernes et à tiercerons aux clefs pendantes, délicatement ouvragées. Les retombées sont supportées par de maigres colonnes couronnées de chapiteaux corinthiens et engagées dans les piliers. On accède à cette tribune par un escalier à vis contenu dans une tourelle ronde, éclairée par des ouvertures en forme de losange et flanquée de colonnes grecques superposées. L'établissement de cette tourelle causa également la destruction de charmantes sculptures.

Transept. — Le carré du transept est voûté sur liernes et ogives rayonnant autour d'un oculus. Chaque bras forme deux travées d'inégale longueur, voûtées d'ogives sur plan barlong. En élévation, le transept présente le même aspect que la nef, avec triforium et fenêtre haute à chaque travée.

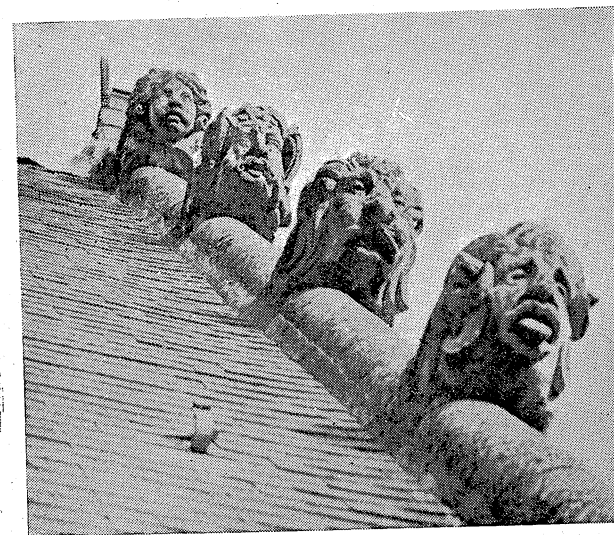
La façade du côté sud est éclairée du haut en bas, par un immense fenestrage sans élégance, de près de 20 mètres de haut, malheureusement coupé dans son milieu, par une galerie de circulation en encorbellement bordée de balustres. Cette galerie se raccorde gauchement avec celle du triforium, qui se continue dans les bras du transept.

La façade moderne du côté nord est conçue d'une façon plus gracieuse. La partie supérieure est occupée par une large fenêtre à meneaux. Au-dessous, se poursuivent les délicates dentelures du triforium dont les baies, en cette partie, sont entièrement ajourées. Au-dessus de la porte s'ouvre une baie vitrée.

Chœur. — Le chœur, qui est de construction récente, est de la conception la plus heureuse et du plus beau style. Il s'harmonise admirablement avec la nef. Les trois travées qui précèdent l'abside, sont voûtées d'ogives et toutes les clefs sont reliées par une lierne médiane, détail qu'on ne retrouve pas dans les voûtes de la nef et des bas-côtés. La voûte de l'abside repose sur six nervures rayon-



Pignon du bras sud du transept.



Pignon du bras sud du transept : détails.

nantes dont la clef est réunie par une lierne au sommet du doubleau. Les piliers, couronnés d'une étroite guirlande de feuillage, s'amenuisent dans le pourtour du chœur. Au-dessus des lancettes des grandes arcades, reparaît le triforium ajouré, surmonté d'une corniche sculptée. Les fenêtres atteignent presque à la hauteur des formerets de la voûte. Leur tympan est constitué d'une combinaison de soufflets et de trèfles pointus du plus bel effet.

Les voûtes du déambulatoire sont formées de travées trapézoïdales à cinq branches d'ogives. Les chapelles sont couvertes de voûtes à ogives rayonnantes. Elles sont éclairées par trois hautes fenêtres qui enveloppent l'abside, d'une couronne de lumière.

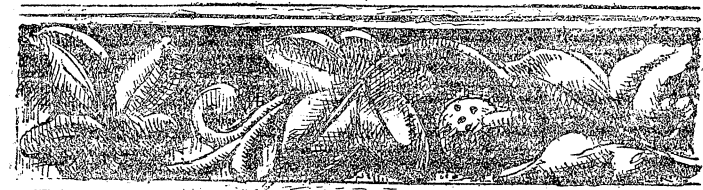
Le dallage du sanctuaire s'élève par trois palliers successifs, reliés par des degrés, ce qui permet de voir l'autel et de suivre les cérémonies du fond de l'édifice. Ce dallage est de marbre, tandis qu'il est de granit dans la nef.

Ici rien ne vient troubler l'harmonie des lignes, ni clôture, ni stalles aux baldaquins surélevés, ni retables pompeux ; les plus belles perspectives s'ouvrent aussi du sanctuaire sur le pourtour du chœur et les chapelles absidales illuminées par les vitraux.

CHAPITRE IV

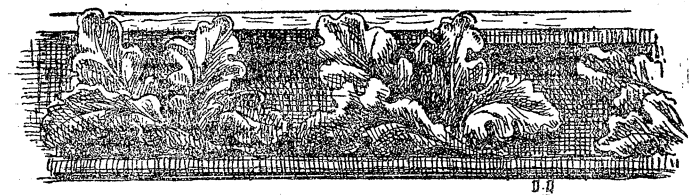
Intérieur de l'édifice : Décoration

Façade intérieure. — Autrefois le trumeau central du portail s'ornait, à l'intérieur, d'une statue du Christ. Le dais sous lequel il s'abritait, et qui subsiste encore, est



Feuillages sculptés des pieds-droits.

sculpté avec une grande finesse. Le portail est encadré des statues des saints Donatien et Rogatien, patrons du diocèse, placées là à une époque relativement récente. Sur la



Feuillages sculptés des pieds-droits.

gauche le long du mur de façade, on peut admirer des figures d'un beau style, œuvre du sculpteur Hardy, en deux groupes : le premier comprend celles d'Abel et d'Adam et

Eve ; le second celles de Noé, d'Abraham et d'Isaac et de Melchisédech. Ces personnages, qui semblent nous introduire dans le saint lieu, nous indiquent que la loi ancienne est l'annonce de la loi nouvelle et que les justes, les patriarches, les prophètes ont été les fidèles dépositaires des promesses divines et les témoins anticipés du Sauveur.

Sur les socles de ces statues sont sculptés de gracieux bas-reliefs, imités ainsi que leur encadrement, de ceux qui décorent les soubassements des porches extérieurs.

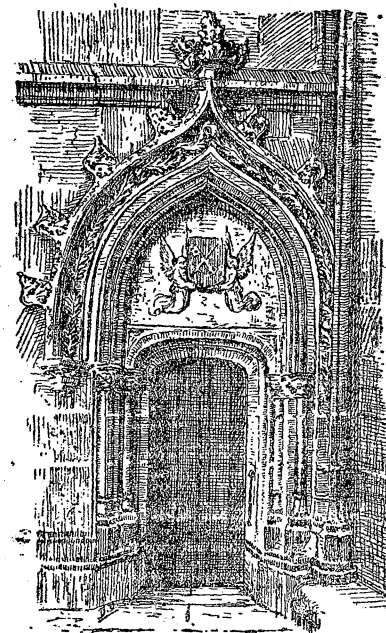
Un riche couronnement surmontait jadis le portail. Il fut détruit lors de la construction de la tribune de l'orgue. On en voit encore les amorces au-dessus des piédroits.

La grande verrière de la façade, du XV^e siècle, serait une œuvre de Jehan de la Chasse, qui fut souvent chargé à Nantes de préparer les décorations pour les réceptions royales. Elle fut, sans doute, endommagée pendant la Révolution ; peut-être souffrit-elle de l'explosion de 1800. Nous y reconnaissons Notre-Seigneur entre deux anges ; plus bas, à gauche, deux saintes, l'une portant un livre, l'autre une cage ; au-dessous, Moïse et Elie ; enfin, dans le bas, la duchesse Anne vêtue de blanc, accompagnée d'une sainte qui pourrait être la bienheureuse Françoise d'Amboise. C'est le seul vitrail ancien de la cathédrale, les autres ayant été détruits pendant la Révolution ou par l'explosion de 1800.

En avant des piliers qui supportent la tribune de l'orgue, s'élèvent quatre statues, œuvres du sculpteur Thomas Louis : à droite en entrant, saint Clair, premier évêque de Nantes, et Jean de Malestroît, qui entreprit la cathédrale actuelle, en 1434 ; à gauche, saint Félix, qui consacra la première cathédrale, au VI^e siècle, et le duc de Bretagne Jean V, qui posa la première pierre du monument gothique.

Près des portails latéraux se trouvent quatre autres statues, à la pose un peu solennelle, mais d'une excellente facture classique : elles représentent saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul et saint Clair. Les trois premières sont du sculpteur Jean-Baptiste Debay ; elles furent exécu-

tées, la première sous l'épiscopat de Mgr Jean-Baptiste Duvoisin, les deux autres, en 1814 et 1815. Celle de saint Clair est une œuvre de Barrême et date de 1821. Ces quatre statues, d'allure d'ailleurs médiocrement religieuse, ne furent placées au bas de la cathédrale qu'en 1841, lors de la reprise des travaux d'achèvement du monument : leur socle débordait la base qui les supporte.



Porte de l'escalier de la tour sud.

Remarquons les petites portes donnant accès aux deux tours, avec leur gracieuse accolade et leur tympan décoré des armes du chapitre et de celles de Bretagne, soutenues par des anges, d'un côté, et, de l'autre, par des hermines.

Les grands bénitiers coquilles, — des tridacnes gigantesques de l'Océan Indien —, furent posés le long de la tribune de l'orgue, en 1808. Ces valves magnifiques avaient été

apportées du Portugal par un prêtre déporté pendant la Révolution, M. le chanoine Julien de Hercé (1). Elles furent fixées par Debay, malgré les protestations d'Ogée, dans leurs supports, décorés de motifs empruntés à la flore marine.

Comme cela se voyait dans beaucoup de cathédrales, autrefois s'élevait ici la statue « colossée » de saint Christophe : Dubuisson-Aubenay la vit, en 1636, appuyée au premier pilier du côté sud (2).

A l'extérieur également, près du portail de Saint-Yves, une inscription gothique a trait à la vie de saint Christophe.

CHAPELLES DE LA NEF (3)

Les chapelles ouvertes sur les collatéraux nous permettent de suivre l'évolution des goûts artistiques, au cours du XIX^e siècle. Dans le haut du bas côté nord, la chapelle Saint-Jean présente une décoration de style Empire. Dans le bas, les chapelles des fonts-baptismaux et de saint Martin sont conçues dans un style classique sévère et froid. Dans les autres chapelles, le romantisme essaie de ressusciter le style gothique, inhabilement copié tout d'abord, et mélangé aux ornements gréco-romains, puis mieux traduit, tout en demeurant maniéré et sans vigueur.

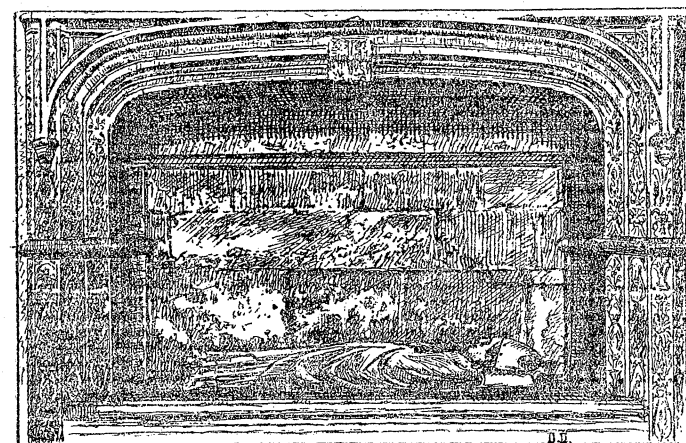
Chapelle de Saint Clair. — Le tableau qui surmonte l'autel, *Saint Clair rendant la vue aux aveugles*, est une œuvre remarquable d'Hippolyte Flandrin. Cette toile caractérise parfaitement la manière de cet artiste, d'inspiration

(1) Ce prêtre était le frère de Mgr de Hercé, évêque de Dol, qui fut passé par les armes, à Vannes, après l'affaire de Quiberon. Il était l'oncle de Mgr de Hercé, qui fut évêque de Nantes en 1838. Né à Mayenne, il était devenu chanoine de Nantes en 1765, sous l'épiscopat de Mgr de la Muzanchère, puis vicaire général de Mgr Frélat de Sarra, en 1775, et de Mgr de la Laurencie en 1784 ; il serait encore vicaire général de Mgr Duvoisin, après son retour du Portugal.

(2) Dubuisson-Aubenay : *Itinéraire de Bretagne*, t II, ch. 11.

(3) Nous étudierons les chapelles dans l'ordre des travées, haut en bas de la nef latérale sud, et de bas en haut de la nef latérale nord.

profondément religieuse et tout empreinte de noblesse et de gravité. Le pontife, noble, majestueux, vêtu de laine blanche, attire à lui les regards, forme le point central du tableau. Les deux aveugles agenouillés sont haletants d'espérance et de supplication. Un calme surprenant se lit sur le visage des spectateurs. A remarquer que l'artiste s'est représenté avec son frère comme assistant de l'évêque. Le décor de la scène est une ville gallo-romaine dotée de somptueux monuments. La perfection du dessin, la douceur du



Tombeau de l'évêque Guillaume Guéguen : état actuel.

coloris, le naturel des poses, la noblesse des draperies, tout contribue à faire de ce tableau un véritable chef-d'œuvre.

Dans le mur latéral de la chapelle se voit ce qui reste du tombeau de Guillaume Guéguen, décrit plus haut (1).

Le vitrail, moderne, nous montre de nouveau saint Clair guérissant des aveugles, puis recevant sa mission du Pontife romain, et enfin construisant l'oratoire primitif de Nantes, dédié aux saints apôtres Pierre et Paul.

(1) Cf. page 42.

Les saints représentés dans les panneaux de la boiserie sont les patrons des paroisses dont le territoire a été englobé dans celui de la paroisse Saint-Pierre, en 1802 : saint Léonard et saint Denis, saint Laurent et saint Vincent et enfin Sainte Radegonde. Il eût fallu y ajouter saint Jean-Baptiste. On y a joint la Vierge et saint Jean au pied de la croix, et sainte Marie-Madeleine qui fut patronne de cette chapelle du XVI^e au XIX^e siècle. La Vierge rappelle peut-être la célèbre collégiale de Notre-Dame qui s'élevait sur la place actuelle Dumoustier (1).

Chapelle de Saint-Donatien et de Saint-Rogatien. — Au dessus de l'autel un beau tableau, de l'artiste nantais Wauchelet (1839) représente le martyre des deux saints étendus sur les chevalets. Lui faisant face, une copie du tableau de Lesueur, par Blondel, peintre nantais : *Saint Gervais et saint Protas conduits au supplice*.

Chapelle de Saint-Félix. — L'autel de marbre est décoré d'un bas-relief de Grootaërs. Dans la boiserie hideusement découpée en dents de scie, sont encadrés des panneaux peints sur toile et d'assez bonne facture.

Ces peintures, œuvre de Sotta, représentent, de droite à gauche, le Christ, les évangélistes et les prophètes, séparés par des anges. La chapelle fut ordonnée d'après les dessins de l'architecte Liberge, et l'autel, sculpté par Chatelu.

Chapelle de Saint-Martin. — L'autel, œuvre des frères Peccot (1811), est couronné d'un rétable grec supporté par deux colonnes encadrant une crucifixion. La Vierge à l'enfant qui orne le mur du fond, est une œuvre de Doussault (XIX^e siècle).

Chapelle des fonts baptismaux. — Sous le fronton grec, qui fait pendant à celui de la chapelle de Saint-Martin, l'on voit une bonne copie du Baptême de Notre-Seigneur par l'Albane : cette copie est de Donnée. — En face, le triptyque de

(1) Ces panneaux peints seraient l'œuvre de Jules Laure (XIX^e s.). Les boiseries, dessinées par l'architecte Liberge, furent sculptées par Thomas Louis.

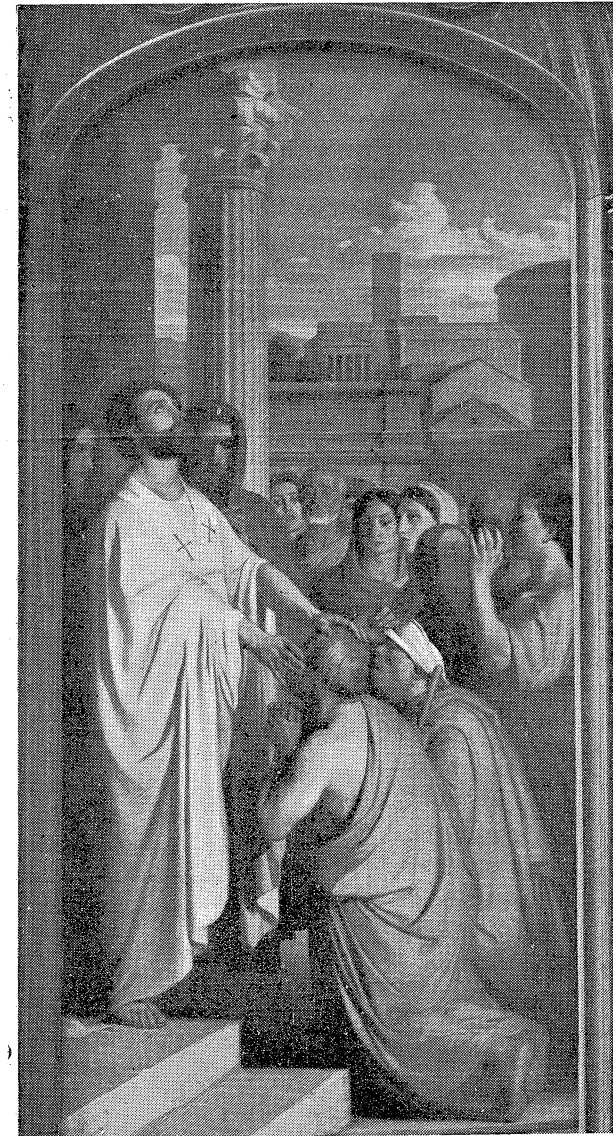


Tableau d'Hippolyte Flandrin : saint Clair guérissant des aveugles.

sainte Philomène, sans valeur, est l'œuvre de de la Boessière.

Chapelle de Saint-Gohard. — Le rétable de l'autel encadre une toile de grande allure, d'Edouard Jolin (1852), représentant le saint évêque assassiné à l'autel par les Normands. En face, une bonne toile encore : saint Charles Borromée communiant les pestiférés, par de Soria (fin du XVIII^e siècle). Les sculptures de l'autel sont de Thomas Louis.

Dans cette même chapelle on a déposé une portion de dalle funéraire qui porte l'inscription suivante : « Ci-git messire Guillaume Rouxel, chanoine de Nantes, qui fonda en cette chapelle de Saint-Guillaume quatre messes o notes et décéda le 16 octobre 1521. Dieu en aie l'âme ! » — La chapelle de Saint-Guillaume était une des chapelles absidales de la cathédrale romane ; elle était située du côté de l'épître (1).

Chapelle de la Bienheureuse Françoise d'Amboise. — On y remarque de belles boiseries, un autel conçu avec goût, mais de lignes un peu molles. La verrière, très épaisse, œuvre de M. Denis (1860), retrace les scènes principales de la vie de la Bienheureuse (2). Au mur du fond de la chapelle se voit le tableau d'Erard, une *Dation des Clefs*, qui ornait le rétable du maître-autel du XVII^e siècle. Avouons d'ailleurs qu'il est franchement mauvais : le Christ, au geste précieux et faux, semble esquisser un pas de ballet.

Chapelle de Saint-Jean-Baptiste. — L'autel est ici remarquable : en marbre polychrome, il est de même facture que le maître-autel et demeure, comme lui, un beau type

(1) Ce Guillaume Rouxel avait été recteur de Saint-Cyr en 1482 et recteur de Treillières en 1510.

(2) Les scènes représentées sont celles-ci : 1) Première communion de la Bienheureuse ; 2) Son mariage ; 3) Son couronnement ; 4) Françoise priant devant le tombeau de son époux Pierre II et protégée par ses Bretons contre le roi Louis XI qui voudrait la conduire à la cour de France ; 5) Prise d'habit de Françoise ; 6) Sa mort.

de style Louis XV. Son rétable de bois peint est couvert d'ornements, les uns XVIII^e siècle, les autres Empire. Encadrée dans une majestueuse ordonnance classique, une toile de Lemoine (XVIII^e siècle) représente *Saint Jean-Baptiste* prêchant : le modelé en est savant, les couleurs harmonieuses, mais l'inspiration religieuse en est absente.

Une copie flamande du XVIII^e siècle, une *Adoration des Mages*, couvre le mur du fond ; elle n'est pas sans valeur, malgré son genre mignard et un peu théâtral.

Une belle verrière moderne, de Dideron, éclaire la façade du transept nord. Elle est d'une tonalité délicate et représente les principaux saints protecteurs de l'Eglise de France groupés autour de la Vierge. La baie vitrée qui surmonte le portail est aussi garnie de belles grisailles.

De nombreux tableaux décorent cette partie du transept : un *Ensevelissement de la Vierge*, de Van den Berghe (1837), où l'on remarque un bel effet de lumière projeté sur l'attitude profondément religieuse des personnages. Le Moïse voisin est de Sotta père, qui fut l'un des maîtres d'Elie Delaunay, et le grand-prêtre qui lui fait pendant, est de Donné. Le David est une bonne copie d'une œuvre du Dominiquin, par Vidal. Quant au saint Clair, d'un auteur inconnu, il n'offre que peu d'intérêt.

Deux tableaux ornent le bras sud du transept : l'un, de Donné, représente la *Tempête apaisée* : le geste languissant du Christ, l'attitude étrange de quelques apôtres en font une toile médiocre qui fut pourtant admirée au Salon de 1837.

L'autre tableau — une *Dation de Clefs*, — est une copie de Poussin par Vidal : elle ne retient guère les regards.

Le long du mur du pignon sud, se voit un haut-relief en bois peint, encadré d'une construction architecturale. C'est une charmante petite Vierge à l'enfant, de la fin du XV^e siècle, connue sous le nom de Notre-Dame-de-la-Délivrande. Elle est accostée de deux anges qui déposent sur sa tête une couronne royale. Au centre du fronton apparaît Dieu le Père ; une statuette de saint Michel écrasant le

dragon, et deux figurines d'enfants, surmontent les pinacles (1).

De l'autre côté de la porte du transept, une plaque de marbre rappelle le souvenir des soldats de l'armée britannique tombés pendant la guerre de 1914 ; ses tons crus et ses ors s'harmonisent assez peu, du reste, avec la pierre grise de la cathédrale.

Tout près de cette plaque de marbre, une modeste inscription indique l'endroit où l'on a déposé les ossements de Françoise de Dinan, décédée en 1499 (2).

CHAPELLES DU CHŒUR

Chapelle du Sacré-Cœur et du Saint-Sacrement. — (première chapelle du côté Nord). Cette chapelle comprend deux travées. Son principal ornement est une toile du peintre nantais Delaunay, élève d'Hippolyte Flandrin : la *Communion des Apôtres*, œuvre d'un sentiment très juste et d'une piété touchante. Notons aussi un *Sacré-Cœur* de Sotta, et une *descente de Croix*. L'autel moderne en pierre blanche est du sculpteur Perraud. Les verrières nous montrent

(1) Ce panneau sculpté fut longtemps dressé contre le mur extérieur d'une maison, dans la cour Gaillard, 15, rue des Carmes. La Vierge peut être plus récente que le cadre ; sa couronne est une reconstitution. Elle fut transportée dans la cathédrale au début du XX^e siècle. Peut-être avait-elle appartenu jadis à la chapelle des Carmes ? Cf. Chanoine Durville : *le Vieux Nantes*, t. II, p. 80.

(2) Françoise de Dinan, née en 1436, épousa, en 1450, Guy XIV de Laval qui mourut en 1486. Elle avait été gouvernante des enfants du duc François II, spécialement de la future reine Anne de Bretagne. Elle fut enterrée au milieu du chœur des Jacobins ; son tombeau fut découvert en 1904, quand on démolit la chapelle. Ses ossements, respectueusement recueillis, furent à bon droit déposés près du tombeau de François II. Cf. *Catalogue du musée lapidaire*, par le Chanoine Durville, p. 119.

Nous parlerons plus loin du tombeau de François II et de Marguerite de Foix, qui s'élève dans le bras du transept de gauche, et de celui du général de Lamoricière, qui se trouve dans le bras du transept de droite.

(Rappelons que la droite et la gauche dans l'intérieur d'une église, sont déterminées par le crucifix placé sur l'autel majeur.)

l'apparition de Notre Seigneur à Sainte-Marguerite-Marie et le vœu d'ériger la basilique de Montmartre. Ces vitraux comme tous ceux des chapelles suivantes, sont d'un beau dessin, d'une harmonie délicate et douce, mais d'une tonalité un peu terne. Ils sont conçus dans le goût du XV^e siècle : les scènes sont encadrées dans de vastes compositions architecturales de teinte neutre, se détachant elles-mêmes sur un fond de grisailles assez pâle. Le principal semble sacrifié à l'accessoire.

Chapelle de Saint-Yves. — Décidée dès 1895, cette chapelle ne fut inaugurée qu'en 1918. L'autel et la statue sont d'un sculpteur nantais, M. Perraud. Bien que la table ne soit pas logiquement supportée, cet autel offre un aspect agréable par la richesse de ses détails : dentelle de pierre suspendue à la table, pinacles élancés, contre-courbes élégantes, etc. Sur le rétable, dans un semis d'hermines, se détachent les armes des Hélyor ; la porte du Tabernacle est ornée d'une croix fleurdelysée. La statue, bien drapée, à la pose naturelle et simple, ne manque pas de grandeur et de dignité.

Chapelle de Saint Louis. — Cette chapelle est dépourvue de vitraux et d'ornementation. L'un des deux reliquaires contient le chef de la bienheureuse Françoise d'Amboise.

Chapelle de Saint Joseph. — Les verrières représentent *le Mariage de Saint Joseph et de la Sainte Vierge, l'atelier de Nazareth et la Mort de Saint Joseph, assisté de Jésus et de Marie.* L'autel de marbre blanc, est d'un style brillant mais un peu précieux. On pourrait faire la même remarque au sujet des autels des deux chapelles suivantes qui ont avec lui une grande ressemblance. Le *Christ agonisant*, en marbre de Carrare, du sculpteur nantais Vallet, offre une belle expression de douleur : il ne semble déposé là que provisoirement.

Chapelle de la Vierge. — Dans les vitraux, œuvre de M. Hirsch, *la Nativité de Notre-Seigneur, l'Assomption, la Vierge présentant le scapulaire et le rosaire.* Une statue dorée de la Vierge, d'allure gothique, accostée de deux

anges, domine l'autel. Les murs se tapissent de fines boiseries de chêne.

Chapelle de Sainte Anne. — Dans les verrières, se voit *Sainte Anne présentant au Temple et instruisant la Vierge-enfant ; sainte Anne invoquée* par des personnages à genoux, figurant la ville de Nantes et la Bretagne. Les boiseries sont de même style que dans la chapelle précédente.

Chapelle de Saint Vincent de Paul. — Les vitraux retracent quelques épisodes de la vie du saint, *pendant l'œuvre des Missions ; siégeant au conseil de conscience* près de Mazarin et d'Anne d'Autriche ; *se dévouant au soin des malades, des vieillards, des enfants abandonnés.* Une statue un peu vulgaire de saint Vincent de Paul orne l'autel. Deux autres représentent le bienheureux Jean Perboyre et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Chapelle de Notre-Dame-de-Pitié. — Cette chapelle fait le pendant de la chapelle du Saint-Sacrement, et, comme elle, comprend deux travées. Elle renferme un beau spécimen d'autel à retable, de style Louis XIII, œuvre de Tugal Caris (1656). Le retable est surmonté d'une statue de Vierge douloureuse et encadre un *Christ en croix*, attribué à Lebrun, d'un effet saisissant. Lui fait face une bonne copie du *Lavement des pieds*, de Coypel, d'allure quelque peu fastueuse et solennelle. Dans les vitraux, *saint Paul renversé sur le chemin de Damas et prêchant devant l'Aréopage.* Près du mur, une belle monstrance de la Sainte-Face, avec un fac-simile d'un des clous de la croix.

MOBILIER

Chœur — Tombeau de François II

L'autel de marbre polychrome, est du XVIII^e siècle et présente la forme du sarcophage usité à cette époque. Vraisemblablement c'est celui qui ornait le chœur avant la Révolution. Les deux anges adorateurs, sculptés par Leysner, en 1779, malgré l'élégance de leurs draperies sont d'une grâce un peu mièvre.

On peut remarquer dans les vitraux du triforium, dans le transept nord, les armoiries de N.N.S.S. de Hercé, de Guérines et Jaquemet ; dans ceux du triforium du chœur, celles de N.N.S.S. Jaquemet et Fournier, de Léon XIII et Pie IX et de N.N.S.S. le Coq et Rouard. Tous ces prélats contribuèrent à construire et à orner la cathédrale sous le pontificat des deux papes de la fin du XIX^e siècle.

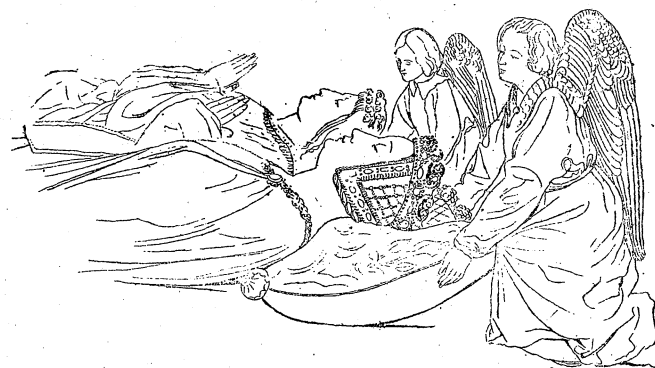
Tombeau de François II et de Marguerite de Foix
(bras sud du transept)

Ce tombeau, élevé par Anne de Bretagne, fille de François II et de Marguerite de Foix, se trouvait, avant la révolution, dans la chapelle des Carmes. Démonté en 1792 et caché par l'architecte Mathurin Cruey et l'ingénieur Julien Groleau, il fut transporté et remonté, en 1817, à la cathédrale. Il renfermait jadis les restes de François II et de ses deux femmes, Marguerite de Foix et Marguerite de Bretagne, restes qui furent transportés dans les caveaux de la cathédrale en 1792. Il contenait également, dans un petit coffret de plomb, un reliquaire d'or en forme de cœur surmonté d'une couronne royale et entouré de la cordelière héraldique. C'était le cœur de la duchesse Anne qui avait été déposé, suivant son désir, auprès des corps de son père et de sa mère (1).

Le plan général du tombeau fut conçu par Jean Peréal, qui était comme l'intendant artistique de Charles VIII et de Louis XII, et qui revenait en ce moment d'Italie. Il forme un massif rectangulaire sur lequel reposent les gi-

(1) « La noble dame, dit un manuscrit de l'époque, duement avertie que le roi et la très ancienne maison et noblesse de France n'eussent souffert le corps d'une telle dame estre ensevelurée ailleurs que à Saint-Denis, au rang des roys, la noble dame, d'une affection humaine, concéda que son cœur eut été porté en son pays et duché de Bretagne, mis et enterré en sa cité et ville de Nantes, avec ses père et mère, duquel cœur elle faisait don à ses Bretons comme ses bons amis et loyaux subjects ». — Le reliquaire après avoir été renvoyé à la Monnaie, à Paris, et déposé, de fait, à la Bibliothèque du Roi, est revenu à Nantes en 1819. Il est actuellement la propriété du musée Dobrée, dont il demeure un des joyaux les plus précieux.

sants. Les faces en sont ornées de sculptures ; aux angles, un peu trop détachées du sarcophage, veillent les quatre vertus cardinales. La statuaire fut exécutée, entre 1502 et 1507, par le breton Michel Colombe (1), âgé à cette époque, de 75 ans, aidé de son neveu Guillaume Regnault et de Jean de Chartres. Des ouvriers italiens taillèrent la table de marbre et sculptèrent les pilastres, les niches, les soubassements. Les statues sont de marbre blanc, le sarcophage de marbre blanc et noir (2).



Le tombeau de François II : les gisants.
D'après Guépin : *Histoire de Nantes*, p. 103.

François II et Marguerite de Foix sont représentés étendus, les mains jointes, revêtus du manteau ducal et la couronne en tête. Les traits du duc, idéalisés par le ciseau de l'artiste, sont d'une grande beauté, un peu efféminés peut-être ; la duchesse est admirable de calme, de douceur et de grâce. Tous deux semblent endormis d'un sommeil tranquille sur la dalle de marbre noir qui recouvre le

(1) Michel Colombe serait né dans l'ancien évêché de Saint-Pol-de-Léon. En quittant la Bretagne, Colomb ou Colombe, qui devait vraisemblablement s'appeler Coulm, en breton, aurait traduit son nom en français. Anne de Bretagne, devenue reine de France, l'avait fait venir à Tours.

(2) Les marbres blancs provenaient d'Italie, les marbres noirs de Belgique.

sarcophage. Leur tête repose sur des coussins que soutiennent trois angelots, aux gestes attentifs, aux minois exquis, nuancés de tristesse. Aux pieds du duc, un lion, à la vaste crinière, à la fière attitude, emblème de la force, tient l'écu d'hermines plein, de Bretagne. Aux pieds de la duchesse, un lévrier, à la tête intelligente et fine, au collier semé d'hermines, symbolise la fidélité et tient l'écu parti de Bretagne et de Foix.

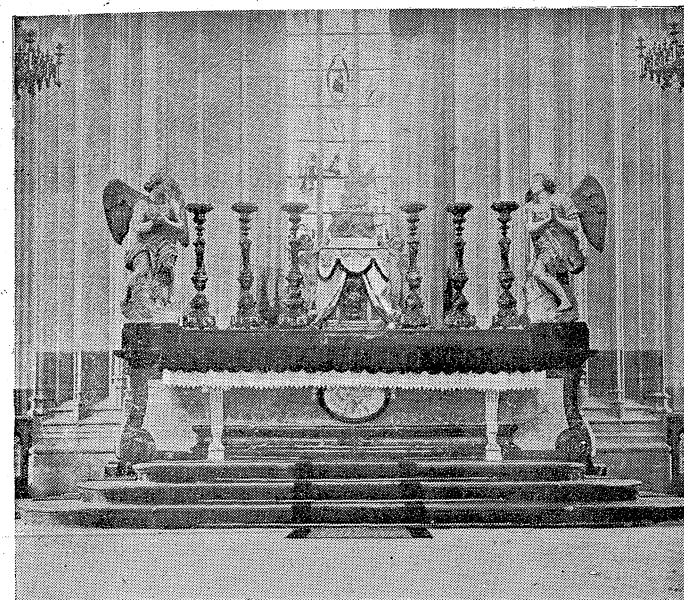
Les quatre faces du sarcophage se divisent en deux registres marqués par une moulure noire. Dans la partie supérieure, des niches à coquille, de marbre rosé, séparées par de petits pilastres, abritent les statuette des douze apôtres (1), de saint François d'Assise, de sainte Marguerite avec son dragon, de saint Louis, roi de France, et probablement de saint Samson, duc de Bretagne. Dans le bas, une suite de médaillons renfermant seize figurines de « veilleurs » ou « priants » revêtus de l'ample costume de deuil traditionnel ; leurs draperies sont de marbre vert, leur figure et leurs mains, de marbre blanc. Partout de fines arabesques, comme un délicat travail de broderie, se jouent sur les parois du monument et sur les pilastres.

Les statues des angles personnifient les vertus pratiquées par les défunts : la Justice, la Prudence, la Force et la Tempérance.

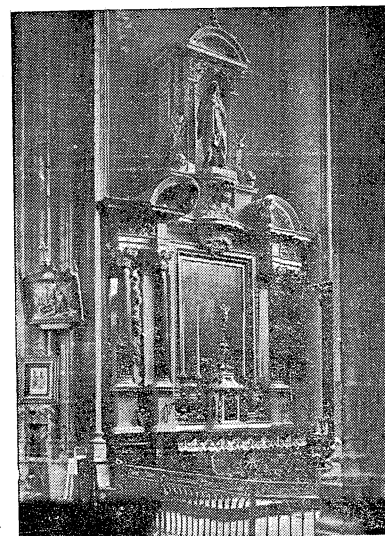
La Justice, couronnée, les bras couverts d'une armure, tient d'une main le livre de la loi et la balance, de l'autre le glaive, défenseur du droit : (2)

(1) Les apôtres se reconnaissent à leurs attributs traditionnels, qui sont, pour la plupart, les instruments de leur martyre : saint Pierre (clefs), saint Paul, (épée), saint André (croix en x), saint Jacques le Mineur (foulon et livre), saint Jean (calice), saint Philippe (croix), saint Matthieu (massue), saint Barthélémy (coutelas), saint Thomas (equerre), saint Jacques le Majeur (pique, d'ordinaire, un glaive), saint Simon (scie), saint Jude (hache).

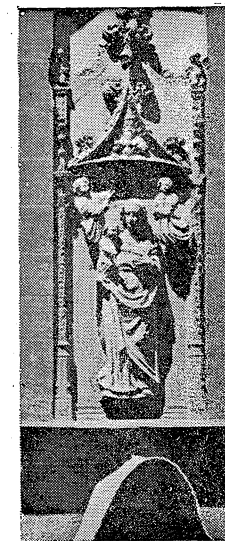
(2) On a conjecturé, non sans raison, que cette statue représentait Anne de Bretagne : la couronne fleurdelysée, le voile de deuil et certains traits du visage l'indiqueraient suffisamment.



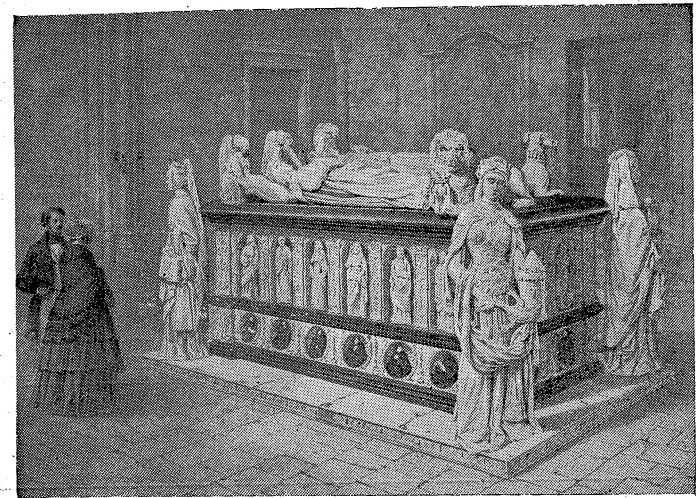
Le maître autel (XVIII^e siècle)



L'autel de Notre-Dame-de-Pitié (XVII^e siècle).



La statue de Notre-Dame de la Délivrande (XVI^e siècle).



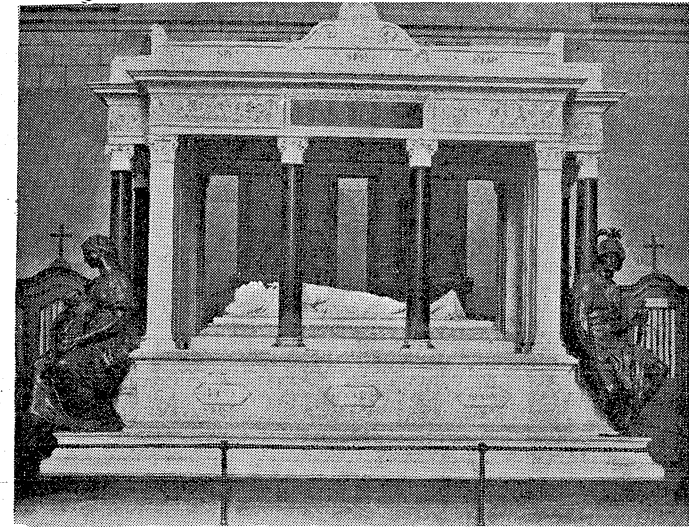
Le tombeau de François II, dessiné par F. Benoist.



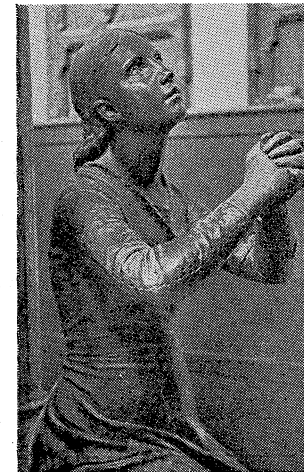
Le tombeau de François II :
la tempérance.



Tombeau de François II :
la force.



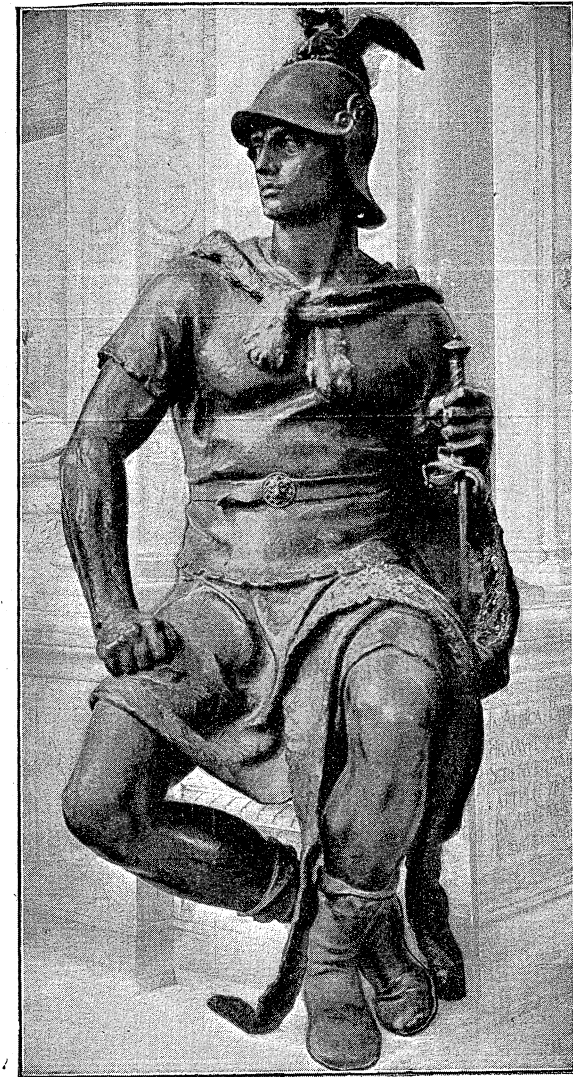
Le tombeau de Lamoricière.



Le tombeau de Lamoricière : la foi.



Le tombeau de Lamoricière : la charité.



Le tombeau de Lamoricière : la force.

La balance justement livre
A chacun le sien et délivre.
Pour la vérité maintenir
Doit on l'épée en main tenir (1).

Le visage est calme, les lèvres plissées d'une moue légère ; la taille fine s'enveloppe d'un ample manteau ; le port est majestueux.

La Prudence, à la figure jeune et grave, un peu commune, se considère dans un miroir, non dans un but de va-



Le tombeau de François II : la Prudence.
D'après Guépin : *Histoire de Nantes*, p. 105.

nité, mais pour observer ses pensées dont elle veut rester maîtresse :

« En beau miroir sa face mire
Qui son estat voit et remire ».

(1) Légende accompagnant la représentation des Vertus, dans le Ms. du duc de Nemours. Bibl. nat. n° 9186, fol. 304.

Elle tient un compas pour mesurer la portée de ses actes et les régler avec sagesse. Pour marquer que la prévoyance a son principe dans l'expérience, l'artiste a sculpté derrière la tête de la jeune femme une tête de vieillard dont les regards désabusés se tournent vers le passé (1). La Prudence aura aussi la circonspection du serpent qui s'enroule à ses pieds.

La Force au visage impassible, d'un type bien français, porte le casque à mufle de lion et la cuirasse damasquinée. Sur ses bras, s'enroulent, gracieusement, les pans de son manteau, menus comme une écharpe. D'une main vigoureuse et fortement musclée, elle arrache le dragon d'une tour craquelée :

« La force de cuer est la tour
Qui n'est vaincue par nul tour.
Qui mest hors de sa conscience
Le mauvais ver est grant science.

La Tempérance est, peut-être, la plus belle des quatre vertus cardinales, la plus émouvante de vie intérieure. Au-dessus de la robe et du manteau, qui drapent amplement le corps bien droit, la figure apparaît sereine, noble, digne, un peu émaciée, respirant la continence fermement voulue sans rien montrer d'une mièvre candeur. La gorge est couverte d'une guimpe comme celle d'une religieuse. La Tempérance tient de la main gauche, une horloge gothique appuyée contre sa poitrine : c'est « le symbole du rythme qui doit régler la vie du sage ». (2)

« Qui a l'orloge soy regarde
En tous faits heure et temps garde ».

Michel Colombe se révèle tout entier dans cette œuvre, avec son art gracieux et noble, fait de pondération, d'ai-

(1) On a voulu y voir le portrait de l'artiste ; rien ne le prouve, et rien ne s'y oppose. — On remarquera que cette tête à double visage ne présente rien de monstrueux, ni même d'étrange, tant elle est traitée avec délicatesse et modération.

(2) F. Mâle, *L'art religieux à la fin du Moyen-Age*, p. 313.

sance et de bon goût, qui s'écarte à la fois des formes tourmentées du réalisme flamand et de l'italianisme artificiel et païen. Ses graves et douces figures sont empreintes de ce charme tout français qui caractérise l'école de Touraine et des bords de la Loire, dans le dernier quart du XV^e siècle, et les dix premières années du XVI^e. Seule l'ordonnance générale du tombeau avec ses combinaisons de marbres de différentes couleurs et les motifs légers de sa décoration trahissent l'influence italienne. L'œuvre de Michel Colombe peut souffrir la comparaison avec les plus beaux monuments funéraires de l'époque : le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, dans la basilique de saint-Denis, celui des cardinaux d'Amboise dans la cathédrale de Rouen. Henri IV, lors de son passage à Nantes, le 13 avril 1598, disait en contemplant ce tombeau : « Là repose la gloire de notre Bretagne. Je n'ai rien vu de si beau pour une sépulture ». Chateaubriand le considérait comme « le chef d'œuvre de l'art catholique en France ».

Tombeau du général Juchault de Lamoricière. (bras nord du transept)

Ce monument, qui n'est qu'un cénotaphe (1), fut dessiné par l'architecte Boitte, et exécuté par Moisseron d'Angers. Pie IX en offrit les marbres. C'est un sarcophage de marbre blanc présentant l'aspect général d'un lit d'honneur protégé par un dais et orné, aux angles, de quatre statues de bronze, œuvre de Paul Dubois. Il est conçu dans le style le plus pur de la Renaissance italienne ; on y retrouve l'ordonnance générale du tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, par les Juste, dans la basilique de saint-Denis. (2)

Sur la dalle funéraire, dont les bords sont discrètement

(1) Le corps du général repose à Saint-Philbert de Grand-Lieu (Loire-Inférieure).

(2) Ce tombeau figura au Salon et à l'Exposition de 1878 ; il fut placé dans la cathédrale en 1879. — M. Gaëtan de Wismes attribue à Paul Dubois le gisant du cénotaphe, dans son ouvrage sur les *Personnages sculptés de Nantes*.

sculptés, repose le héros enveloppé dans son linceul. Sous les plis majestueux, le corps est modelé d'assez près pour qu'on le devine fortement charpenté, rigide. La face du défunt reste à découvert : les traits sont mâles et fiers, presque durs, mais transfigurés par la contemplation de l'au-delà. La tête qui s'appuie sur un coussin, est un peu rejetée en arrière : les anges du tombeau de François II ne sont pas là pour le soutenir. La main gauche a glissé le long du corps : elle touche encore l'épée, mais ne la tient plus. Le bras droit reste replié sur la poitrine et la main serre encore le crucifix. Dieu est le seul espoir qui demeure au mourant : c'est l'idée qu'a voulu traduire l'artiste en parsemant le tombeau de la devise répétée du général : *Spes mea Deus*. Dieu est mon espérance.

Le tombeau proprement dit s'élève sur un double soubassement : le premier, de marbre noir, forme un massif rectangulaire sans décoration ; le deuxième, de marbre blanc, est orné d'une moulure. Sur les faces, des figurines ravissantes d'angelots en demi-relief, où se retrouve la grâce de Jean Goujon, alternent avec des cartouches qui rappellent les vertus du héros. A la tête du lit funèbre, deux anges encadrent de laurier un bas-relief de bronze où sont figurées les deux filles du défunt. Aux pieds du gisant se lit une épitaphe latine qui rappelle ses hauts faits en Afrique, sa belle conduite pendant la Révolution de 1848, son héroïque dévouement à l'égard du Saint-Siège, la mort chrétienne qui termina cette noble vie en 1865.

Le dais qui l'abrite est formé d'un ciel horizontal, bordé d'un entablement et d'une corniche saillante. Une sorte d'attique léger, orné d'acrotères, aux extrémités et au milieu de chaque face, lui sert de couronnement. L'acrotère du chevet porte les armoiries de Pie IX ; celle du bas, le blason des Juchault de Lamoricière. Des ressauts sont ménagés dans les angles pour ne pas rejeter hors du monument, les quatre statues qui le décorent. Huit colonnes de marbre noir et huit pilastres de marbre blanc, rehaussés de fines arabesques, supportent ce baldaquin somptueux.

Au milieu des volutes d'acanthé de leurs chapiteaux composites, apparaissent la tiare, la mitre, le casque, des figures d'enfant.

Comme au tombeau de François II et de Marguerite de Foix, les quatre statues de bronze forment le plus bel ornement du cénotaphe. Elles symbolisent la Force, la Charité, la Foi, la Sagesse, et font l'éloge du noble soldat. Ces admirables figures de femmes aux lignes charmantes et souples, ces formes viriles au profil nerveux, s'inspirent, à n'en pas douter, du naturalisme élégant des maîtres florentins, dont Paul Dubois fut le fervent disciple.

La Force est personnifiée dans un rude guerrier au masque énergique, aux regards fermes et résolus, mais respirant le calme, la gravité, la modération même. Il est assis dans l'attitude du repos, mais sa main gauche s'appuie sur son épée, ses muscles sont tendus, on le sent prêt à bondir, si le devoir l'appelle, pour offrir au faible la protection de son bras. Son torse vigoureux et sa large poitrine se devinent sous la gaine de cuir et la peau de lion qui les recouvre. La pose des jambes à demi-croisées et du bras droit appuyé sur la cuisse fait quelque peu songer au Penseur de Michel-Ange, au tombeau des Médicis.

Suivant la tradition, une jeune femme allaitant ses enfants représente la Charité. Elle les considère d'un regard chargé de tendresse et les enveloppe dans ses bras d'un geste affectueux. Sur son visage, un peu commun peut-être, se lisent une modestie, une pureté qui l'ennoblissent d'une façon singulière. L'un des enfants se jette avidement sur le sein nourricier ; l'autre, satisfait, dort déjà sur les genoux de sa mère. Leurs membres potelés, leur pose naïve et sans recherche sont d'un naturel exquis. Ce groupe rappelle visiblement la Charité de Raphaël, à la Pinacothèque du Vatican, et plus encore celle d'Andrea del Sarto, au Louvre.

La Foi est une simple jeune fille, aux mains jointes, à l'expression douloureuse et résignée, dont la bouche s'entr'ouvre dans une prière ardente. Sa mise est modeste : elle

se soulève à demi de son siège dans un élan superbe des formes et du geste, touchant symbole de la montée de l'âme qui transparaît sous le vêtement de chair. Mais ce sont là précisément les traits essentiels que prêtaient les Quattrocentistes à la vertu d'Espérance ; son attitude pourrait évoquer aussi l'idée de la Prière, expression de l'Espérance.

La quatrième statue, qu'on hésite à désigner, pourrait être la Sagesse ou la Prudence. Elle figure un vieillard enveloppé d'une noble draperie et plongé dans une profonde méditation. Les lèvres plissées, les paupières abaissées, l'attitude grave et recueillie de tout son être, marquent bien le travail ardu de la pensée. Un problème s'agite sous ce vaste front que soutient la main gauche, tandis que le coude s'appuie sur une tablette. La main droite abaissée tient un stylet et attend les ordres du cerveau. Les jambes sont à demi-croisées, comme celles du guerrier.

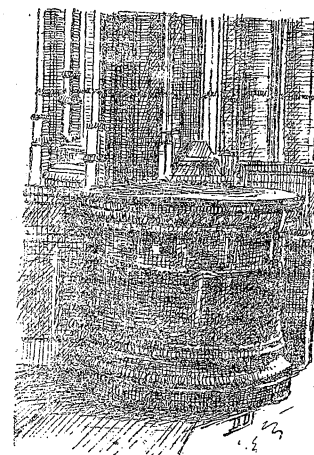
Le tombeau de Lamoricière est une œuvre de haute valeur, bien équilibrée, bien proportionnée. Tout au plus pourrait-on reprocher au dais, un peu bas, de noyer d'ombre le gisant. La décoration délicate et sobre est d'un goût pur et raffiné. Ce cénotaphe est le digne pendant du tombeau de François II qui lui fait face à l'autre bout du transept.

Orgues

Dressées là-haut, dans la tribune, les orgues ont vraiment grand air dans leur buffet des XVII^e et XVIII^e siècles. Comme il a été dit, c'est, en effet, en 1619 que ces orgues furent établies. La boiserie d'apparat, dans la partie centrale n'a pas été refaite depuis cette époque : les lanternes qui coiffent les tourelles des gros tuyaux sont bien de leur époque, avec leurs balustrades, leurs ailerons et leur dôme à aigrette. Les rinceaux qui relient ces tourelles, au-dessus des tuyaux moyens, participent à toutes les grâces de la Renaissance. En bas, des pilastres, ornés de cannelures, à chapiteaux ioniques, séparent les panneaux de bois. En avant, à cheval sur l'appui-main de la balustrade, le buffet des petits tuyaux sont décorés dans le même style.

Mais ce qui retient surtout le regard, ce sont les cariatides qui portent la tourelle du centre : aplaties comme des poutres de bois, ces cariatides sont pourtant d'un galbe puissant ; l'une d'elles, spécialement, offre un buste de femme tout illuminée de la joie de vivre.

Plus intéressantes encore sont les cariatides du XVIII^e siècle, sous les tourelles des côtés : ces bustes fortement musclés, à la large poitrine, à la figure énergique, portent sans fatigue, sur leur tête protégée par un coussin, leur énorme fardeau.



Le puits intérieur

Ici, des urnes drapées, surmontées de flammes, de style Louis XV, forment le couronnement des tourelles. Ils sont bien de la même époque, les faisceaux d'instruments de musique qui chargent les panneaux formant imposte au-dessus des entrées.

L'orgue du chœur construit en 1897, par la maison Debierre, de Nantes, est le plus important des orgues d'accompagnement de France. Il possède 1018 tuyaux et 24 jeux répartis sur trois claviers manuels et un clavier de pédale. Son buffet, exécuté sur les plans de M. Sauvageot,

architecte diocésain, est remarquable par l'élégance de ses boiseries.

Chaire, stalles, puits

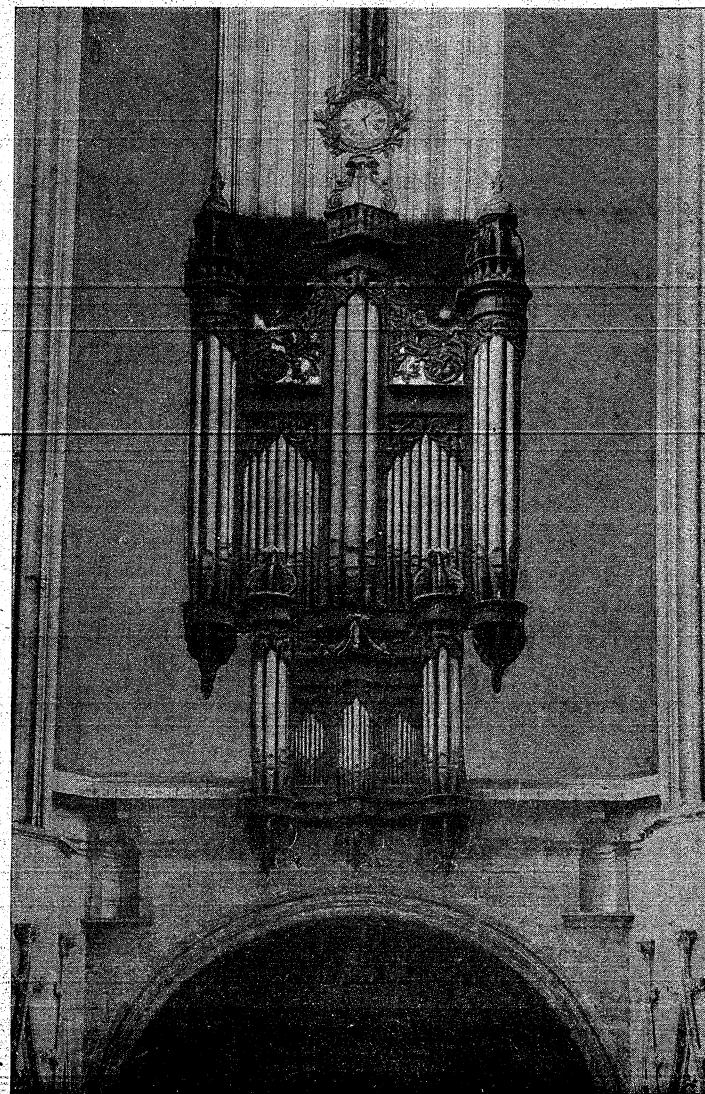
La Chaire fut offerte, en 1812 par le chanoine Chevriaux. L'ensemble est assez lourd et ne cadre pas avec le style de l'édifice.

Les stalles, sans intérêt, remontent au XVIII^e siècle pour leur gros œuvre. On remarquera du reste que la cathédrale est assez pauvre en mobilier liturgique. Le vandalisme de 1733 et la Révolution se sont chargés de la dépouiller du plus grand nombre de ses trésors.

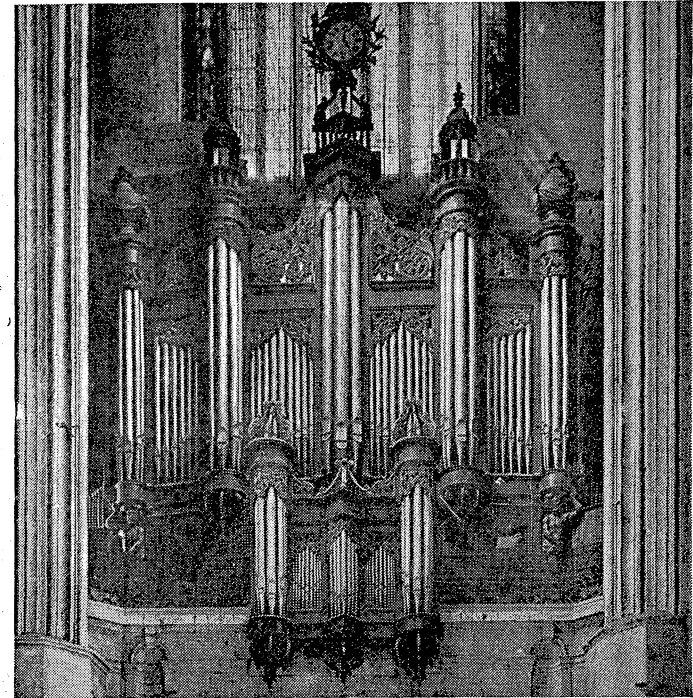
Un puits se trouve adossé à la troisième pile du côté nord. Il est entouré d'une margelle de granit, décorée, sur les bords, d'une torsade élégante. Sans doute avait-il été creusé pour les besoins de la construction ; dans la suite on y puisa l'eau qui devait être bénite ou qui servait au culte, celle aussi qui était nécessaire pour le nettoyage du pavé. Ce puits servit même aux usages profanes, à certaines époques, car les chanoines durent défendre, parfois, à la population d'y venir puiser l'eau pendant les offices. Il sert encore de puits perdu pour les eaux qui ont été employées à purifier les linges liturgiques et les vases sacrés.

Un puits semblable se trouve à l'extérieur du monument, sur le flanc méridional de la nef au pied d'un contrefort ; ce puits se trouve, au surplus, doté d'un évier ménagé dans le contrefort.

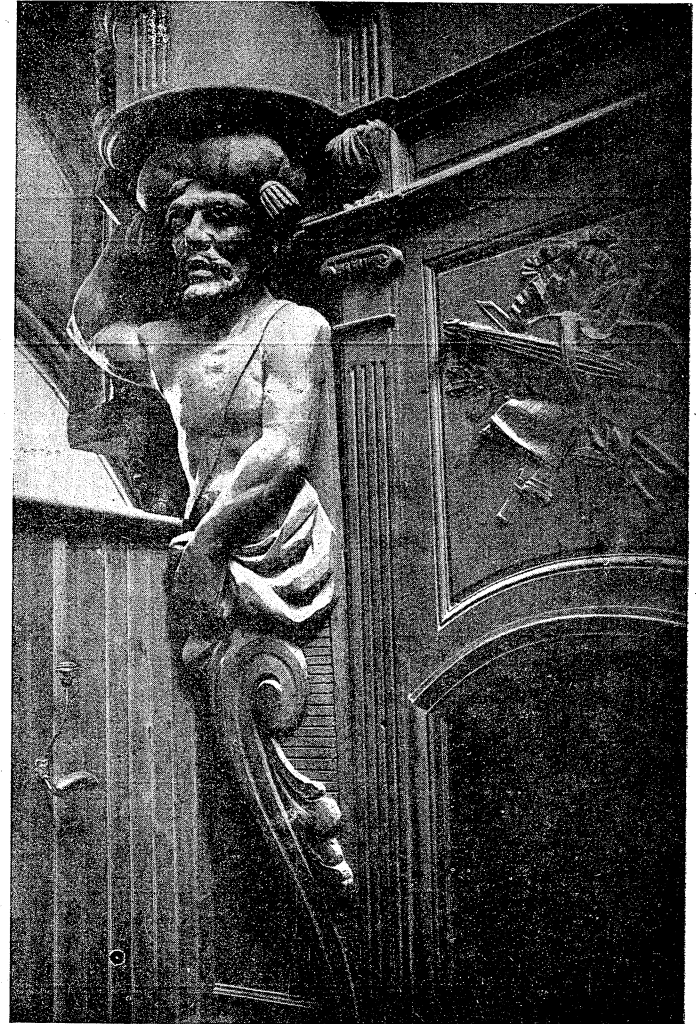
Il resterait à noter quelques détails secondaires de l'ameublement, comme le chemin de croix en métal repoussé, encadré de bois, œuvre de L. Oudre, posé vers le milieu du XIX^e siècle ; comme les lampadaires dorés, suspendus au triforium dans chaque grande arcade. Ces lustres, dans la nef, furent placés en 1870 et sont l'œuvre d'un atelier nantais : ils ne manquent pas de caractère avec leurs pinacles aigus, leurs arcs fleuris et leurs ajours légers. Ceux du chœur assez récents, sont de lignes plus simples et forment d'élégantes couronnes de lumières.



L'orgue au XVII^e siècle.



Les grandes orgues ; les boiseries de la partie centrale, haut et bas, sont du XVII^e siècle ; les ailes de droite et de gauche, avec leurs tourelles portées par des cariatides hommes, sont du XVIII^e siècle.



Les grandes orgues : cariatide du XVIII^e siècle.



Les grandes orgues : cariatides du XVII^e siècle.

Meublée avec discrétion, construite avec élégance dans ce style vertical qui se ressent de l'influence anglo-normande, la nef de la cathédrale de Nantes offre maintenant l'aspect d'un vaisseau grandiose, profond, élevé, aux lignes majestueuses et calmes. C'est à n'en pas douter, un des monuments les plus imposants de son époque.

III

DÉPENDANCES DE LA CATHÉDRALE

CHAPITRE I

L'ancien évêché

Au nord de la cathédrale s'élève un édifice pittoresque à la silhouette hardie : c'est un reste de l'ancien évêché de Nantes, construit, dans les premières années du XVI^e siècle, par Guillaume Guéguen, pendant son court épiscopat (1500 à 1506). On voit, d'ailleurs, les armes de cet évêque sculptées à l'ouest, sur le linteau de la fenêtre du deuxième étage, et, du côté de l'est, sous la corniche de la tourelle d'escalier. Elles sont « d'argent au chêne de sinople, au franc-quartier d'hermines chargé de deux haches d'arme de gueules, posées en pal, le taillant en dehors ».

Ce qui fait l'originalité de ce monument c'est qu'il est juché sur l'une des portes d'entrée de la ville, la porte Saint-Pierre.

Le manoir épiscopal, quand il était dans son entier, devait avoir grand air sous sa coiffure grée de lucarnes fleuries, de tourelles aiguës et de cheminées en dentelle. Malheureusement, en 1763, l'on projeta de mettre la rue de l'évêché dans le prolongement exact de la rue qui mène à Saint-Clément. On devait abattre, en ce cas, la partie septentrionale du manoir de l'évêque : le fétichisme de la symétrie l'exigeait ainsi. Le projet fut exécuté en 1790 : l'amputation opérée, on ferma la plaie par ce mur plat et hideux que l'on voit encore et qui laisse visibles des traces de fenêtres ouvragées que l'on a détruites.

Malgré cette mutilation, on doit admirer aussi sur la face occidentale, au-dessus de la porte béante, les deux fenêtres demeurées intactes : leurs pieds-droits sont formés

chacun de deux colonnes prismatiques ; les colonnes extérieures se courbent gracieusement pour prendre la ligne horizontale et former le linteau. Les colonnes intérieures se rencontrent, aux deux coins, avec la moulure qui souligne ce linteau. Chaque fenêtre est couronnée d'un arc en accolade fleuri de feuillage. C'est dans l'écoinçon de cette accolade que l'architecte a naturellement placé les armoiries du prélat bâtisseur.

Au-dessous du premier étage, on remarque une niche de forme presque carrée : la Vierge avait là sa statue jusqu'à la Révolution. A la naissance du comble, une lucarne dresse son haut pignon qui a perdu presque toute sa décoration.

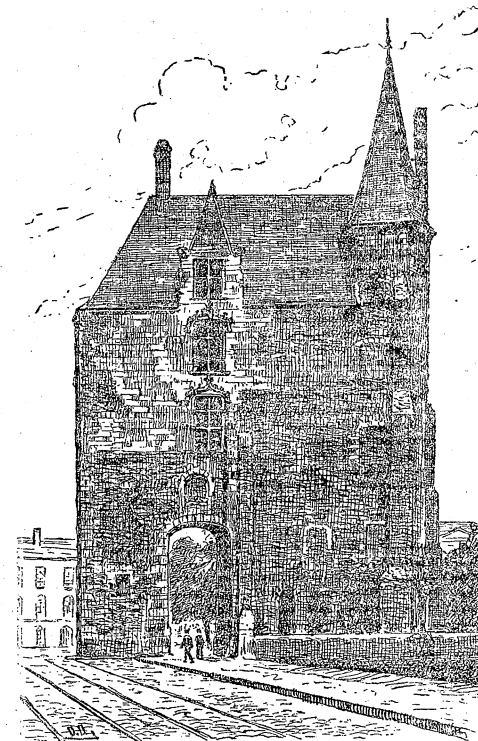
Plus belles, sont les deux lucarnes qui dominent le comble, du côté de l'est. Elles ont d'ailleurs été très restaurées. Leurs meneaux se croisent avec grâce au milieu de la fenêtre. Les rampants de leurs pignons sont garnis de crochets déchiquetés et couronnés d'une aigrette. Les pieds-droits sont couronnés d'animaux qui remplacent les pinacles traditionnels.

Le comble de la tourelle qui domine le monument est orné d'une lucarne identique. Une délicieuse cheminée s'y dresse, au surplus, semblable à celle qui s'élève au-dessus du grand toit. Ces cheminées où le rouge des briques et le bleu des ardoises jouent si agréablement dans les ajours de leurs dentelles, sont vraisemblablement du milieu du XVI^e siècle. Peut-être sont-elles l'œuvre de l'évêque fastueux Antoine de Créquy qui fit réparer son manoir aux environs de 1557.

La porte Saint-Pierre, sur laquelle est fièrement campé le manoir, mérite d'être remarquée : elle présente, dans son ensemble, une baie large de quatre mètres et haute de plus de dix mètres. La disproportion entre la hauteur et la largeur, qui frappe du premier coup d'œil, s'explique par l'histoire même de cette entrée de la ville.

Sous le passage voûté, à droite et à gauche, les fondations sont constituées par d'énormes blocs de granit, tels

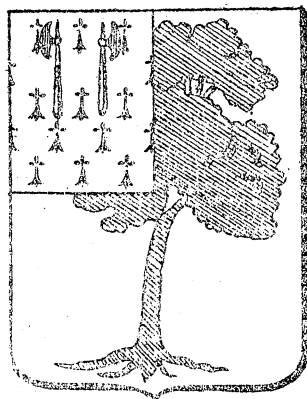
qu'en remuaient les Romains : l'un d'eux mesure 1 m. 70 de long. C'est de l'appareil cyclopéen. Ces blocs de pierre, actuellement jointoyés par du ciment, étaient primitive-



La porte Saint-Pierre et l'évêché du XVI^e siècle

ment disposés à joints vifs : leur poids assurait leur stabilité. Ce sont, évidemment des débris de monuments antiques, des stèles funéraires principalement, comme le prouvent les inscriptions qu'on y a relevées. Cette partie de la porte Saint-Pierre date sûrement des premiers siècles du christianisme à Nantes ; elle semble, de plus, avoir été construite avec une certaine hâte et sans souci de l'art de bâtir.

Au-dessus de l'appareil cyclopéen, à 2 m. 70 environ du sol actuel, l'on peut suivre, sur les murs latéraux, la ligne horizontale qui marque le niveau de la chaussée à partir du X^e siècle. A cette époque, en effet, un terrassement de près de deux mètres fut élevé par les soins du duc Alain Barbe-Torte, le long des remparts : ce terrassement obligeait à contruire, en dos d'âne, la voie d'accès dans la ville. Il fallut bien en tenir compte en 1481, quand l'évêque Pierre du Chaffault fit reconstruire en anse de panier la voûte qui recouvre la porte saint-Pierre, voûte demeurée jusqu'à nos jours : force lui fut de l'élever de beaucoup au-dessus du dallage primitif.



Armoiries de l'évêque Guillaume Guéguen

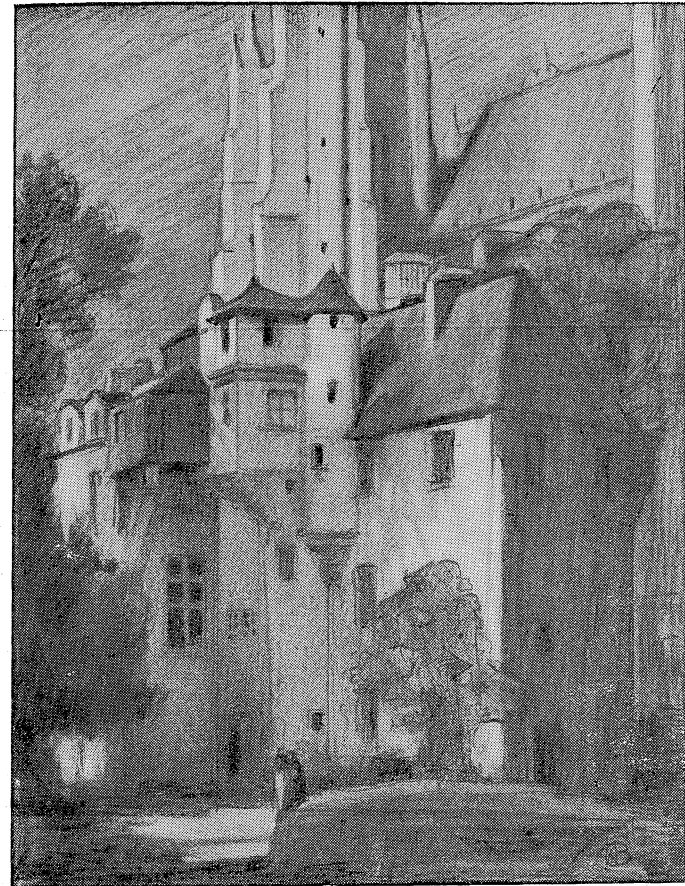
La porte franchie, on découvre sur la droite, dans une fosse récemment creusée, les restes d'une tour bâtie au XV^e siècle et démolie vers 1777. Au delà, de biais par rapport à la porte saint-Pierre, apparaissent les substructions d'un rempart : c'est ce qui reste de la muraille bâtie en 1657. On projetait de continuer la construction de la cathédrale : pour ce faire, il fallait reporter plus loin la muraille de la ville. De la porte Saint-Pierre à la tour Saint-Laurent, vers le sud, l'enceinte forma désormais un éperon nettement avancé sur la motte Saint-Pierre. La tête de cet

éperon demeure enfouie au chevet de la cathédrale, et l'extrémité méridionale en est mise à jour, actuellement près de la salle du chapitre.

Continuant de faire le tour de l'ancien évêché, on se voit en face d'un mur gallo-romain qui va de la porte de la ville à la cathédrale. C'est encore un vestige des premiers siècles de l'ère chrétienne ; mais ici, l'appareillage est plus soigné : les pierres du parement sont bien taillées ; le ciment rouge qui les relie est appliqué au fer ; les triples chaînages de briques, sur l'un des côtés, sont régulièrement posés, de trois assises en trois assises de moellons.

Ainsi plusieurs siècles d'histoire de la cité nantaise semblent inscrits dans les murailles de ce vieil édifice.

Vu du cours Saint-André, l'évêché de Guillaume Guéguen flanque très heureusement la haute cathédrale et forme avec la forêt de pinacles de l'abside, un ensemble des plus pittoresques et des plus imposants.



La Psallette

CHAPITRE II

La Psallette

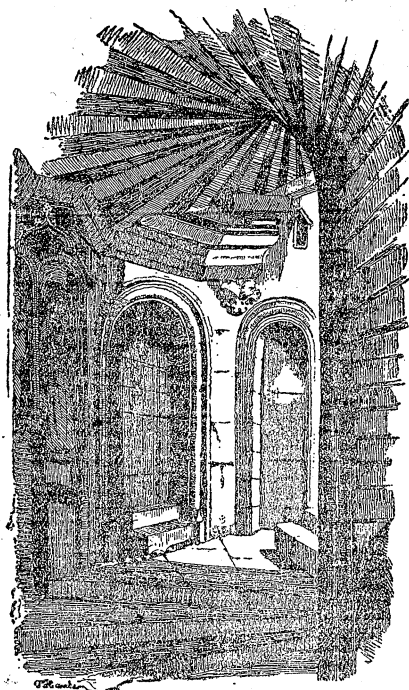
Plus modeste est le gracieux logis, appelé la Psallette, situé du côté sud de la cathédrale. Ce nom lui vient de ce qu'il abrita une manécanterie dans le courant du XIX^e siècle. Il serait mieux désigné du nom de Maison de l'Archidiaque de la Mée, car ce fut là sa principale destination. (1) Les annales nantaises n'y situent aucun fait qui mérite d'être signalé. Fut-il, comme on l'a dit, une œuvre d'Anne de Bretagne ? C'est peu probable, car s'il est partout herminé de Bretagne, aucun signe héraldique n'y rappelle le souvenir de la reine de France. Il doit lui être antérieur de quelques années. Vers 1837, il fut acheté par l'évêché : on y trouva place pour les enfants de la maîtrise, la salle du chapitre et la bibliothèque des chanoines.

Quoi qu'il en soit de son histoire, la Psallette est une belle construction — trop restaurée peut être — conçue dans le style de la fin du XV^e siècle. Le bâtiment principal est devancé d'une tour hexagonale dont trois côtés sont engagés. Au deuxième étage, le plan de la tour devient inopinément carré, grâce à de beaux encorbellements qui comblent les vides laissés par l'hexagone. Une corniche ornée de feuillage souligne l'étage supérieur, auquel on accède par un escalier logé dans une tourelle d'angle ; celle-ci est portée sur des corbeaux fleuris. La tour est demeurée inachevée, à moins qu'elle n'ait été tronquée : elle n'est, en

(1) La Mée formait, au nord du diocèse de Nantes, entre l'Erdre, le Semnon, la Vilaine et l'Océan, une vaste circonscription dont l'évêque remettait l'administration partielle à l'un de ses archidiacres.

effet, coiffée que d'un toit plat surmonté d'une banale cheminée.

Au bas de la tour, s'ouvre une porte dont les pieds-droits s'infléchissent avec grâce pour former une anse de panier. L'anse elle-même est abritée sous un arc en accolade orné d'une treille avec ses fruits. Les armes de Breta-



Escalier de la Psallette.

gne la surmontent. La délicieuse fenêtre du premier étage, avec meneau central et colonnes prismatiques, est flanquée de deux pinacles très élancés qui jaillissent de l'accolade de la porte. Sur la gauche, une large fenêtre à meneaux de pierre a été naguère remise à neuf.

L'intérieur ne manque pas d'intérêt. L'escalier de la tour est un évantail dont les degrés sont d'une grande dou-

ceur ; celui qu'abrite la tourelle d'angle offre une originalité peu commune : l'axe central s'y tord en forme d'hélice et repousse obligeamment l'usager vers la partie large des marches.

Dans la salle principale, au deuxième étage, se voit une belle cheminée dont la large hotte, très saillante est arrondie aux angles et portée sur des colonnettes polygonales. Le manteau forme un champ semé d'hermines ; une niche avec dais et cul-de-lampe en occupe le milieu. La corniche en est double : une treille se blottit dans ses moulures ; des festons trilobés la couronnent, surmontés eux-mêmes de feuilles de chêne, tout près des poutres du plafond.

Assise au pied du transept de la cathédrale du côté du midi, cette menue construction, d'une conception originale et charmante, représente la grâce et la fantaisie, à côté de l'immense et grandiose vaisseau, dont la masse imposante la domine et la défend.

BIBLIOGRAPHIE

- Chronique de Nantes* (XI^e s.) édition Merlet.
- DUBUISSON-AUBENAY. — *Itinéraire de Bretagne*, 1636, (annoté par Léon Maître et Paul de Berthou en 1902).
- Dom LOBINEAU. — *Les Vies des Saints de Bretagne*, 1725.
- Nicolas TRAVERS. — *Histoire des évêques de Nantes, du Comté et de la Ville*, vers 1747.
- Dom MORICE. — *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 1750.
- Ed. RICHER. — *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, 1823.
- Pitre CHEVALIER. — *La Bretagne ancienne et moderne*, 1844.
- F. J. VERGER. — *Archives curieuses de la Ville de Nantes*, 1837.
- Docteur A. GUÉPIN. — *Histoire de Nantes*, 1839.
- F. BENOIST. — *Nantes et la Loire-Inférieure*, 1850.
- Stéphane de la NICOLLIÈRE-TEIJEIRO. — *Armorial des Evêques de Nantes*, 1868.
- DUGAST-MATIFEUX. — *Nantes Ancien*, 1879.
- Camille MELLINET. — *La Commune et la milice de Nantes*.
- Abbé MAUPOINT. — *Vie de Monseigneur de Hercé*.
- Stéphane de la NICOLLIÈRE-TEIJEIRO. — *Un chapitre de l'Histoire des évêques de Nantes*, 1885.
- Chanoine ROUSTEAU. — *Epigraphie et Iconographie de la Cathédrale*.
- Chanoine CAHOUR. — *Documents pour servir à l'Histoire du Diocèse de Nantes*, 1886.
- Chanoine GABORIT. — *Histoire de la Cathédrale de Nantes*, 1888.
- DE GRANGES DE SURGÈRES. — *Iconographie bretonne*, 1888.
- Abbé MARTIN. — *Vie de Monseigneur Jaquemet*, 1889.
- Chanoine GABORIT. — *Iconographie de la Cathédrale de Nantes*, 1892.
- Léon MAITRE. — *Géographie historique et description de la Loire-Inférieure*, 1893.
- J. DE KERSAUSON DE PENNENDREFF. — *L'Episcopat nantais à travers les siècles*, 1893.

- Pitre de LISLE DU DRÉNEUC. — *Les tombeaux des ducs de Bretagne*, 1894.
- Chanoine DURVILLE. — *Un architecte de Cathédrale*, 1899.
- Abbé POTHIER. — *Vie de Monseigneur Fournier*, 1900.
- Chanoine DURVILLE. — *Le vieux Nantes*, 1900, 1915.
- Arthur de la BORDERIE. — *Histoire de Bretagne*, 1896-1906.
- Paul VITRY. — *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, 1901.
- Jules FURRET et Dominique CAILLÉ. — *Les Cathédrales de Nantes*, 1906.
- Chanoine DURVILLE. — *Les Fouilles de l'Evêché de Nantes*, 1910-1913.
- Camille ENLART. — *Manuel d'archéologie*, 1919.
- Emile MALE. — *L'art religieux de la fin du Moyen-Age*, 1922.
- Marcel COURTONNE. — *L'orgue de la cathédrale de Nantes*, 1924.
- Bulletin de la Société d'Archéologie de Nantes*, passim.
- La Semaine Religieuse du diocèse de Nantes*, passim.
- SÉBIRE. — *Notice sur l'Eglise Saint-Pierre*.
- Revue des Provinces de l'Ouest*. — Tome I : « la vérité sur les peintures de la cathédrale ». (Article de M. BOISMEN), et passim.
- MAILLARD. — *L'art à Nantes au XIX^e siècle*.
- DE GRANGES DE SURGÈRES. — *Les artistes nantais du moyen-âge*.
- DE GRANGES DE SURGÈRES. — *La cathédrale de Nantes*, documents inédits.
- MÉRIMÉE. — *Voyage dans l'Ouest de la France*, 1836.
- Revue de Bretagne et Vendée*, passim.
- Association Bretonne, 1882-1888.
- Gaëtan de WIMES. — *Les personnages sculptés de la Ville de Nantes*.
- Gallia christiana* : prov. Turon., passim.
- Acta sanctorum* : passim.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Aignan (de Saint), p. 67.
- Alain Barbe-Torte, p. 17, 18.
- Albane (l'), p. 106.
- Albert le Grand de Morlaix, p. 13, 14, 90.
- Alexandre (Louis), p. 52.
- Alloneau, p. 66.
- Andigné (Mgr d'), p. 25.
- André (Jean), p. 44.
- André (Guillaume), p. 44.
- Anne de Bretagne p. 42, 49, 77, 117.
- Arthur III, p. 67.
- Barrême, p. 103.
- Beauveau (Gabriel de), p. 54, 55.
- Béguin (Vincent), p. 52.
- Bélédin, p. 59.
- Belliard (Guillaume), p. 53.
- Benoît de Cornouailles, p. 23, 25, 46.
- Berghe (Van den), p. 108.
- Boismen, p. 69, 70.
- Blondel, p. 106.
- Boitte, p. 117.
- Brosset, (Hélie), p. 54, 55.
- Budic, p. 21.
- Caris (Tugal), p. 31, 55, 56, 111.
- Catherine de Médicis, p. 49.
- Chaffault (Pierre du), p. 40, 130.
- Charles IX, p. 49.
- Chasse (Jehan de la) p. 42, 102.
- Chateaubriand (François de), p. 45.
- Chateaubriand (François-René de), p. 117.
- Chatelu, p. 106.
- Christophe (saint), p. 46, 85.
- Clair (saint), p. 11, 102.
- Clicquot, p. 59.
- Clotaire 1^{er}, p. 11, 15.
- Colombe (Michel), p. 42, 113.
- Colin (Thoma), p. 32.
- Corbineau, p. 53.
- Cospéan (Philippe), p. 53.
- Coytel, p. 111.
- Créquy (Antoine de), p. 128.
- Crucy, p. 112.
- Debray, p. 102.
- Debierre, p. 59.
- Delaunay, p. 108, 109.
- Denis, p. 107.
- Dideron, p. 108.
- Dinan (Françoise de), p. 109.
- Dominiquin (le), p. 108.
- Dommartin (Guillaume de), p. 37, 38, 39.
- Domnolus, p. 15.
- Donatien et Rogatien (portail des saints), p. 89.
- Donné, p. 106, 108.
- Doussault, p. 106.
- Drouet (Jacques), p. 40, 48.
- Dubois (Paul), p. 117.
- Dubuisson-Aubenay, p. 29, 30, 38, 44, 45, 49, 53, 104.
- Durville (chanoine), p. 19.
- Duvoisin (Mgr), p. 65, 66, 103.
- Erard (Charles), p. 52, 107.
- Euphronius, p. 25.
- Evhemerus II, p. 11, 12, 14.
- Félix (saint), p. 12, 13, 14, 15, 102.
- Ferréol (saint), p. 13.
- Flandrin (Hippolyte), p. 104.
- Fleury, p. 61.
- Fortunat, p. 12, 13, 14, 15.
- Fournier (Mgr), p. 25, 69, 112.
- Françoise d'Amboise (bienheureuse), p. 37.
- François 1^{er}, p. 49.
- François II, p. 77, 113, 114.
- Fulcherius ou Foucher, p. 16.
- Garnier, p. 65.
- Gauthier II, p. 22.
- Gély, p. 65.
- Geoffroy, p. 28.
- Giradet (Jacques), p. 51.
- Gobert, p. 25.
- Godmer, p. 53.
- Gohard, (saint), p. 15, 16.
- Goutel (Aimée), p. 59.
- Groleau (Julien) p. 61.
- Groleau (Mathurin), p. 112.
- Grootaërs, p. 55, 67, 76, 106.
- Guéguen (Guillaume), p. 42, 43, 45, 105, 128.
- Guérech, p. 21.
- Hardy, p. 101.
- Henri II, p. 49.
- Henri IV, p. 49, 117.

- Hercé (Mgr de), p. 68, 80, 112.
 Hervé, p. 22.
 Hirsch, p. 40.
 Hochard (Louis), p. 81.
 Hollewell (Thomas), p. 32.
 Jaquemet (Mgr), p. 25, 69, 112.
 Jean IV de Montfort, p. 32, 33.
 Jean V, p. 35, 36, 37, 102.
 Jean de Chartres, p. 113.
 Jeanne de Navarre, p. 32.
 Jolin, p. 107.
 Joubert (Denis), p. 59.
 Lamoricière (général Juchault de), p. 117.
 Laroche (Mgr), p. 25.
 Lebrun, p. 111.
 Le Coq (Mgr), p. 25, 70, 71, 112.
 Leffô de Tremolo, p. 65.
 Legrand, p. 59.
 Lemoine, p. 109.
 Le Fer de la Motte (Mgr), p. 59.
 Le Meunier, p. 49, 53.
 Léon X, p. 49.
 Léon XIII, p. 112.
 Lépine, p. 59.
 Leysner (Sébastien), p. 59.
 Liberge, p. 106.
 Lisle (du Dréneuc de), p. 31, 32.
 Louis (le Débonnaire), p. 15.
 Louis (Thomas), p. 102.
 Louis XII, p. 49.
 Louis XIII, p. 52, 117.
 Malestroit (Jean de), p. 29, 35, 37, 44, 102.
 Malherbe, p. 53.
 Marguerite de Bretagne, p. 112.
 Marguerite de Foix, p. 112, 113.
 Maucière de la Muzanchère, p. 58.
 Merklin, p. 59.
 Mestre ou le Maître, p. 39, 40, 41, 42.
 Micolon de Guérines (Mgr), p. 25, 67, 112.
 Mousset (Charles), p. 52.
 Moysan (François), p. 48.
 Nau, p. 66, 69.
 Octro, p. 17.
 Ogée, p. 65.
 Oudre, p. 122.
 Poppelowe (Thoma), p. 32.
 Paul (portail de saint), p. 37.
 Peccot, p. 65, 106.
 Perraud, p. 109, 110.
 Perréal (Jean), p. 48, 112.
 Pierre (portail de saint), p. 36.
 Plédran (Mathurin et Jean de), p. 43.
 Pie IX, p. 112, 117.
 Poirier (Michel), p. 53.
 Portail (Jacques André), p. 31.
 Portail (Nicolas), p. 25, 31.
 Poussin (le), p. 108.
 Prandeau (Christoffe), p. 50.
 Praud, p. 65.
 Regnaud, p. 113.
 Richelieu (cardinal de), p. 52.
 Robin, p. 81.
 Robinot-Bertrand, p. 66.
 Rodier (Mathelin), p. 39, 42.
 Rouard (Mgr), p. 25, 112.
 Rouxau, p. 49.
 Rouxel, p. 107.
 Saint-Jean-Baptiste (baptistère de), p. 19.
 Sauvageot, p. 25, 70, 71, 121.
 Seheult, p. 66, 68, 69.
 Sesmaisons (de), p. 44.
 Soria, p. 107.
 Sotta, p. 106, 108, 109.
 Suzannus, p. 16.
 Thomas (Gilles), p. 45.
 Touche (manoir de la), p. 36.
 Travers, p. 21.
 Turpin de Crissé, p. 25.
 Vallet, p. 110.
 Vidal, p. 108.
 Vigier, p. 29, 49.
 Vrignaud, p. 68.
 Vulgrin, p. 22.
 Walter (Jean), p. 59.
 Wauchelet, p. 106.
 Yves (portail saint), p. 38.
 Yvonnet, p. 44.

J.-B. Russon, vicaire à Saint-Donatien, Nantes. — *M. le chanoine Saillant, supérieur de la Psalette de Saint-Donatien*. Prix : 5 fr.

D. Duret, professeur d'archéologie au Petit Séminaire de Chavagnes-en-Paillers (Vendée). — *Notions élémentaires d'architecture religieuse*, vol. in-8° de 368 pages, orné de 460 gravures. Prix : 25 fr.

Mobilier, vases, objets et vêtements liturgiques, vol. in-8°, 400 pages, orné de 360 gravures. Prix : 25 fr.

M. Aumon, organiste au Petit Séminaire de Chavagnes-en-Paillers (Vendée). — *Méthode facile et complète pour l'accompagnement du chant grégorien et des cantiques*. Prix : 14 fr. 85.

A. Poirier, professeur à l'Université catholique d'Angers — *Notre Vendée*. Prix : 5 fr. 50.

TABLE DES GRAVURES

Plan général de la Cathédrale	7
Chapiteau du VI ^e siècle	14
Plan de l'église Saint-Jean-du-Baptistère	18
Piscine du IV ^e siècle	19
Chapiteaux attribués au X ^e siècle	21
Plan de la crypte romane	22
La crypte romane (reconstitution)	23
Gisant épiscopal (actuellement dans la crypte)	24
Intérieur de la nef romane (reconstitution)	26
L'ancien clocher (XIV ^e et XV ^e siècles)	27
Statue de saint Pierre dans l'ancien clocher	28
Chapiteau : l'âne vieillissant	30
Chevet de la cathédrale au XVIII ^e siècle (lavis à l'encre de Chine, attribué à Jacques-André Portail), hors- texte, cf.	30-31
Tombeau de Jean IV, duc de Bretagne, hors-texte, cf...	30-31
La cathédrale, les remparts et la Motte Saint-Pierre, au début du XVII ^e siècle	31
Tombeau de l'évêque Jean de Malestroît, hors-texte, cf.	34-35
Armoiries de l'évêque Jean de Malestroît	36
Armoiries du duc Jean V	36
Façade de la cathédrale en 1835, dessinée par Deroy, hors-texte, cf.	36-37
Base des piliers du collatéral sud	41
Base des piliers de la nef centrale	41
Tombeau de l'évêque Guillaume Guéguen, selon le des- sin de de Gaignières (cabinet des estampes), hors- texte, cf.	42-43

Basse nef sud, hors-texte, cf.	42-43
Combles de la nef, hors-texte, cf.	42-43
Triforium du XV ^e siècle et triforium du XVI ^e siècle, hors-texte, cf.	42-43
Intérieur de la nef en 1835, avec l'arc triomphal du XVII ^e siècle, dessiné par F. Benoist, hors-texte, cf.	46-47
Armoiries de l'évêque Gabriel de Beauveau	55
Plan du chœur avant 1733	57
Plan du chœur après 1733	58
Le chiffre de Mgr Duvoisin dans la grille de la cha- pelle Saint-Jean	66
La cathédrale en 1838 (daguerreotype), hors-texte, cf.	66-67
L'abside nouvelle et l'ancien évêché, hors-texte, cf. ..	66-67
L'abside actuelle	70
Façade de la cathédrale, dessinée par F. Benoist, hors- texte, cf.	74-75
Arcs-boutants du sud, hors-texte, cf.	78-79
Arcs-boutants du nord, hors-texte, cf.	78-79
Bas-reliefs des piédestaux	81
Bas-reliefs des piédestaux	82
Bas-reliefs des voussures : les damnés	86
Bas-reliefs des voussures : les élus	87
Porte Saint-Yves	89
Nef latérale du nord	94
Intérieur de la nef, hors-texte, cf.	94-95
Tribune de l'orgue	97
Pignon du bras sud du transept, hors-texte, cf.	98-99
Pignon du bras sud du transept : détails, hors-texte, cf.	98-99
Feuillages sculptés des pieds droits	101
Porte de l'escalier de la tour sud	103
Tombeau de l'évêque Guillaume Guéguen (état actuel)	105
Tableau d'Hippolyte Flandrin : saint Clair guérissant des aveugles, hors-texte, cf.	106-107
Le tombeau de François II : Les gisants	113
Le maître-autel (XVIII ^e siècle), hors-texte, cf.	114-115
L'autel de Notre-Dame de Pitié (XVII ^e siècle), hors- texte, cf.	114-115
La statue de Notre-Dame de la Délivrante (XVI ^e siècle) hors-texte, cf.	114-115

Le tombeau de François II : dessiné par F. Benoist, hors-texte, cf.	114-115
Le tombeau de François II : La tempérance, hors- texte, cf.	114-115
Le tombeau de François II : La force, hors-texte, cf.	114-115
Le tombeau de Lamoricière, hors-texte, cf.	114-115
Le tombeau de Lamoricière : La charité, hors-texte, cf.	114-115
Le tombeau de Lamoricière : La foi, hors-texte, cf. ..	114-115
Le tombeau de Lamoricière : La force, hors-texte, cf.	114-115
Le tombeau de François II : La prudence	115
Le puits intérieur	121
L'orgue au XVII ^e siècle, hors-texte, cf.	122-123
Les grandes orgues : hors-texte, cf.	122-123
Les grandes orgues : cariatides du XVII ^e siècle, hors- texte, cf.	122-123
Les grandes orgues : cariatides du XVIII ^e siècle, hors- texte, cf.	122-123
La porte Saint-Pierre et l'évêché du XVI ^e siècle	129
Armoiries de l'évêque Guillaume Guéguen	130
La Psalette, hors-texte, cf.	132-133
L'escalier de la Psalette	134

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I	
HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE	
CHAPITRE I. — La cathédrale du VI ^e siècle et l'église de Saint-Jean-du-Baptistère	11
CHAPITRE II. — La cathédrale romane	21
CHAPITRE III. — La cathédrale gothique : <i>Première campagne de construction</i> (XV ^e , XVI ^e , XVII ^e siècles)	35
CHAPITRE IV. — La cathédrale gothique : <i>L'œuvre du XVIII^e siècle</i>	57
CHAPITRE V. — La cathédrale gothique : <i>Restauration et achèvement</i>	65
II	
DESCRIPTION DE LA CATHÉDRALE	
CHAPITRE I. — Extérieur de la cathédrale : <i>Construction</i>	75
CHAPITRE II. — Intérieur de la cathédrale : <i>Décoration</i>	81
CHAPITRE III. — Intérieur de la cathédrale : <i>Construction</i>	93
CHAPITRE IV. — Intérieur de la cathédrale : <i>Décoration</i>	101
III	
LES DEPENDANCES DE LA CATHÉDRALE	
CHAPITRE I. — L'ancien évêché	127
CHAPITRE II. — La psalette	133
BIBLIOGRAPHIE	137
INDEX ALPHABÉTIQUE	139
TABLE DES GRAVURES	143

- ACHEVÉ D'IMPRIMER -
LE 6 JUIN 1933
- SUR LES PRESSES DE -
L'IMPRIMERIE ROUMEGOUX
SAVENAY (LOIRE-INFÉRIEURE)

